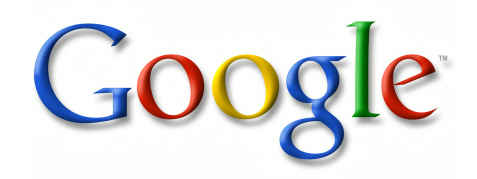
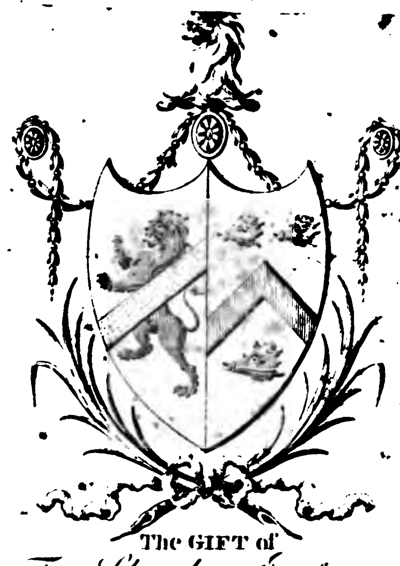




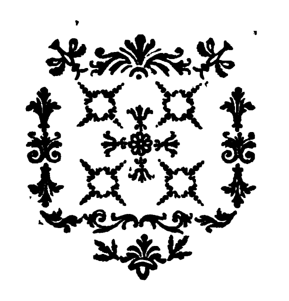



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

GAZETTE LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

TOME CINQUIEME.

Comprenant les mois de MARS, AVRIL & MAI 1765.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA GAZETTE DE FRANCE, AUX GALERIES DU LOUVRE.

M. DCC. LXV.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 6 MARS 1765.

SUEDE.

ON a tué dans le Village de Forsheim, près de Scara en Westrogothie, une bête extraordinaire dont on a donné la description suivante. Elle est de la longueur d'un pied & a la tête d'un mops, de petits yeux, des oreilles très-courtes, la levre supérieure fendue comme celle d'un lievre, & de grands poils à la bouche semblables à ceux d'un chat. Elle n'a que quatre dents, deux en haut & deux en bas, longues d'un doigt & recourbées en-dedans : les pieds de devant, longs d'environ quatre pouces, ressemblent aux pattes d'un chien, & ceux de derriere, qui ne sont guère plus longs, à celles d'un oye : les orteils ont cinq pouces de longueur, avec de petits ongles dont quatre devant & le cinquieme derriere, & entre chacun desquels il y a une membrane très-

fine. Les pieds de derriere sont placés fort avant sous le ventre, de sorte qu'une partie du corps de l'animal pend par derriere. La queue est large comme la main & a environ sept ou huit lignes d'épaisseur. On a jugé que cette bête étoit amphibie & qu'elle se servoit de sa queue pour nager.

DANEMARCK.

DEpuis le 31 Mars 1759, jour où nâquit l'auguste Souverain qui fait le bonheur du Danemarck, la Capitale de ce Royaume est enrichie d'un établissement consacré à l'étude & au progrès de l'Histoire Naturelle.

Le Roi fonda en même temps deux Chaires de Professeurs, pour donner des leçons de théorie & de pratique sur les Minéraux, les différentes sortes de terres, de pierres, de sels, de soufres; sur les fossiles, les pétrifications, les coquillages, les coraux, les polypiers, &c. sur les plantes, les animaux, les oiseaux, les poissons, les amphibies, les vers, les insectes, &c.

On voit au Château de Charlottenbourg, devenu sous Frédéric V le Sanctuaire des Muses, une Collection d'Histoire Naturelle, qui ne se ressent nullement de la date récente de son origine. Elle recevra

bientôt un nouvel accroiſſement par la réunion du célebre Cabinet du Comte de Teſſin, Sénateur de Suede, dont ce Prince a fait l'acquiſition.

M. Aſcanius, Profeſſeur d'Hiſtoire Naturelle, eſt chargé de la direction de cette Collection Royale, & doit, une fois par ſemaine, diſcourir publiquement ſur l'Hiſtoire Naturelle en général, & en particulier ſur le regne Minéral.

Un autre Profeſſeur ſera chargé de traiter la partie des plantes, des herbes, des arbres, conſidérés ſous les rapports qu'ils ont avec l'Œconomie & la Médecine; cette ſeconde Chaire eſt encore vacante.

Ces Profeſſeurs ſont tenus de parcourir de temps en temps & ſucceſſivement chaque Province pour y obſerver ce qui peut être de leur objet.

On a déjà fait pluſieurs de ces ſavans voyages, & les branches reſpectives des Sciences & de l'Œconomie en ont retiré les plus grands avantages.

Dès l'année 1752, Coppenhague avoit vu naître une autre ſource d'inſtruction analogue à la fondation du Cabinet de Charlottenbourg, à ſçavoir, l'Inſtitut Royal de Botanique; un des quartiers de cette Ville, qui juſqu'alors n'étoit qu'un amas de lagunes, fut décoré, la même année, d'un vaſte jardin de Botanique dont M. le Profeſſeur Œder eſt aujourd'hui l'Intendant & le Démonſtrateur.

Séparées juſqu'à préſent, ces deux Ecoles de la

Nature ont des rapports trop immédiats pour qu'on tarde longtemps à les réunir en un ſeul établiſſement; & cette affinité nous a décidés à les faire connoître l'une & l'autre à la fois, pour préparer nos Lecteurs à l'analyſe courte, mais exacte que nous nous propoſons de faire de deux Ouvrages émanés de l'Inſtitut Royal, fruits des courſes entrepriſes d'après les ordres du Roi, dans une partie de ſes Etats, par M. Œder.

La *Flore Danoiſe* & les *Elémens de Botanique* ſont ces deux Ouvrages. Quoique M. Œder les ait publiés à diverſes époques, nous avons cru devoir les annoncer en même temps au Public. Nous en renvoyons l'extrait au prochain Supplément.

ALLEMAGNE.

Œ*UVRES de Poéſie & de Théatre de* Jean-Chrêtien Krüger, *publiées par* Jean-Frederic Lewen. *A* Leipſick.

CE Diſcours préliminaire eſt de M. Lewen, Poëte dont les Epîtres morales ſont très-eſtimées en Allemagne, & ami de M. Krüger.

Pluſieurs cauſes ont concouru à retenir le Théatre Allemand dans l'obſcurité dont il ſembloit prêt à ſortir. La plus frappante eſt la mort prématurée des

seuls Auteurs qui donnassent quelque espérance (1); car il le faut avouer, excepté M. Lessing & M. Weisse, ils sont tous si loin de mériter des encouragemens qu'ils ne sont pas même dignes de la critique. Le défaut d'émulation est encore un obstacle invincible. Les Poëtes Dramatiques Allemands ne sauroient se proposer aucune de ces récompenses qu'on peut prétendre en France & sur-tout en Angleterre, où un Ouvrage marqué du sceau de l'estime publique suffit pour placer un Auteur dans cette indépendance littéraire sans laquelle on ne peut rien faire de grand. Le mauvais goût du Public, qui abandonne des chef-d'œuvres pour courir après de mauvaises farces; le défaut de Théatres publics; la permission accordée à de vils histrions de dresser des treteaux quand il leur plaît; les déclamations de gens peu instruits qui confondent les bons Ouvrages qu'on peut appeller une école de mœurs, avec d'anciennes Pieces où l'indécence se réunit au mauvais goût; un Philosophe tel que Moser dont la Dialectique subtile vient à l'appui de leurs raisonnemens aussi faux que rebattus; toutes ces causes se réunissent pour éterniser l'enfance du Théatre Allemand.

Mais il est temps de parler du Poëte qui l'a illustré autant qu'il étoit en lui. M. Krüger naquit à Berlin

(1) MM. Schlegel & de Croneck, Auteurs d'Arminius & de Codrus.

de parens pauvres. Son talent ne lui ſervit de rien dans une Ville *où*, comme dit le Poëte Zacharie, *le plus digne des Monarques repouſſe d'auprès du trône la Muſe Allemande pour accueillir l'eſprit François.*

M. Krüger fut obligé d'entrer dans la Troupe de Schönemann qui ſe trouvoit alors à Berlin. Il lui fut utile comme Acteur & comme Poëte. Il alla enſuite dans pluſieurs Villes d'Allemagne où il ſe lia d'amitié avec les gens de Lettres les plus eſtimés. Quel uſage n'eut-il pas fait de leurs critiques ſi ſes travaux en qualité d'Acteur & les traductions qu'il étoit obligé de faire pour ſon Théatre & pour ſa propre ſubſiſtance n'euſſent abſorbé tous ſes momens. La traduction de Marivaux eſt celle qui a le plus contribué à le faire connoître. Son *Epoux aveugle*, *ſes Candidats* & toutes ſes Comédies ſont ſemées de traits originaux qui les tranſmettront à la poſtérité. Son aſſiduité au travail le jetta dans une étiſie réglée qui le conduiſit au tombeau. Il mourut à Hambourg, le 23 Août 1750, âgé de vingt-huit ans, avec toute la fermeté d'un Philoſophe & la réſignation d'un Chrétien.

Les Ouvrages qui compoſent ce Recueil ſont ſes Poéſies diverſes, ſes Prologues & ſur-tout ſes Comédies, dont les principales Pieces ſont *l'Epoux aveugle*, *les Candidats* & *le Duc Michel*.

ITALIE.

NOus avons déjà annoncé la premiere Partie d'un Ouvrage intitulé : « Lo Stato presente della Corte » di Roma. » *État actuel de la Cour de Rome ; par M. l'Abbé Tosi*, la seconde vient de paroître : elle embrasse un grand nombre d'objets qui, pour être bien connus, exigeroient de très-long détails, mais M. l'Abbé Tosi n'a fait qu'effleurer sa matiere ; à peine en donne-t'il une idée.

On trouve dans ce Volume une Description ou plutôt un Catalogue de tous les Tribunaux de Rome, des différentes Congrégations, des Prélatures, des Magistratures, enfin de tous les différens emplois en particulier, soit qu'ils soient occupés par les Ecclésiastiques, soit qu'ils le soient par les Laïques. On y trouve de temps en temps quelques notes, ou pour mieux dire quelques citations. L'Auteur n'a pas rempli sans doute le but qu'il se propose & que le titre de l'Ouvrage annonce ; cependant il faut avouer que ce second Volume est préférable au premier. Il peut sur-tout servir comme de guide à ceux des Etrangers qui veulent connoître plus à fond les différentes matieres que l'Auteur ne fait que parcourir. On ne peut mieux comparer cet Ouvrage qu'à un *Almanach de Cour* un peu renforcé.

ANGLETERRE.

Histoire d'un Paralytique qui a été guérie par un coup de tonnerre.

LA guérison extraordinaire que nous annonçons ici est détaillée dans une Lettre (1) écrite par M. Wilkinson, Membre de la Société Royale de Londres, & adressé à Mrs de la Société de Gottingue. Nous allons en donner le précis.

M. Winder, Ecclésiastique résidant dans le Comté de Kent, d'une constitution robuste & d'une humeur très-gaie, avoit vêcu jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans sans connoître aucune espece de maladie. Le 3 Juin 1761, ses amis remarquerent qu'il parloit avec un embarras qui ne lui étoit pas ordinaire; mais cette altération étoit si peu sensible qu'il ne s'en apperçut pas lui-même. Le 1r Juillet suivant, il fut frappé d'un accès de paralysie violent & subit qui lui ôta presqu'entierement la faculté de parler & de se servir de ses membres. Il fut transporté à Londres où un habile Médecin lui administra les remedes or-

(1) Cette Lettre, imprimée en Allemand & en Anglois, nous a été communiquée par un Officier de distinction qui, dans le séjour qu'il a fait à Gottingue pendant la derniere guerre, a mérité l'estime des Membres de la Société Royale des Sciences établie dans cette Ville, y a été admis & entretient depuis avec elle une correspondance exacte & suivie.

dinaires dont il reçut quelque ſoulagement ; mais il pouvoit à peine ſe faire entendre & ſe ſoutenir quelques pas avec une canne ; il avoit les mains tremblantes, la tête foible & ſujette aux vertiges, l'eſprit baiſſé & ſouvent égaré ; il reſta une année entiere dans ce déplorable état. Au mois de Juin 1762 on lui conſeilla d'aller prendre les eaux ferrugineuſes de Tunbridge ; il les prit régulierement pendant ſix ſemaines ; & elles produiſirent un ſi bon effet qu'il étoit en état de marcher pendant aſſez longtemps, au moyen d'une canne ; il pouvoit lever ſon bras & s'en ſervir pour ſigner ſon nom ; mais toutes les parties muſculaires de ſon corps étoient encore foibles & embarraſſées, & il avoit ſouvent des palpitations de cœur, des vertiges, des tremblemens dans ſes membres, &c. ce qui le tourmentoit davantage étoit une douleur, une oppreſſion conſtante, fixée dans l'intérieur de la poitrine, mais qui en affectoit auſſi les muſcles extérieurs, & qui étoit accompagnée d'un abattement inſupportable.

Il y avoit trois ſemaines que M. Winder étoit revenu de Tunbridge, & il déſeſpéroit de recouvrer une meilleure ſanté, d'autant que les eaux minérales ne lui apportoient plus aucun ſoulagement. Il ſe coucha dans ſon état ordinaire, le 24 Août 1762, & s'endormit. Au commencement de la nuit, le Ciel ſe couvrit de nuages, l'air étoit fort épais &

n'étoit pas agité par le moindre ſouffle de vent ; vers dix heures du ſoir, il commença à tonner, avec des éclats à chaque exploſion, ſi bruyans que M. Winder en fut réveillé en ſurſaut, & au moment même de ſon réveil, il ſentit avec ſurpriſe une commotion violente qui affecta tout ſon corps, comme s'il eût été frappé de la foudre, mais qui fut ſi rapide qu'elle s'évanouit avant qu'il pût ſeulement y penſer, laiſſant dans ſon eſprit la même idée que celle qu'il avoit conſervée d'une commotion électrique. Dans le même moment l'éclair rempliſſoit la chambre d'une lumiere très-vive qui s'évanouit ſur le champ, mais il y reſta une odeur de phoſphore très-ſenſible.

M. Winder, revenu du premier moment de ſurpriſe & de trouble, ſe ſentit ſi ſingulierement ſoulagé qu'il crut ſa guériſon achevée, & il ne ſe trompoit pas. En ſe levant il retrouva l'uſage de tous ſes membres ; ſes jambes & ſes bras avoient repris la vigueur & la ſoupleſſe ; ſa poitrine étoit débarraſſée de l'oppreſſion qui l'accabloit ; il avoit la tête libre & les idées ſaines ; enfin tous les ſymptômes de la paralyſie avoient diſparu.

Le Médecin qui écrit cette relation le vit dans cet état ; il lui conſeilla d'aller à Cambridge pour y raconter ſa maladie & ſa merveilleuſe guériſon. M. Wilkinſon ajoute que M. Winder eſt bien connu pour un homme vrai dont on ne peut ſoupçonner ni le ſens ni la probité.

M. Wilkinſon a joint à ſon récit quelques obſervations ſur la maniere dont il conjecture que la guériſon ſubite & merveilleuſe de M. Winder a pu s'opérer. 1°. L'analogie de la matiere du tonnerre avec le fluide électrique eſt bien connue. 2°. Il y a eu quelques exemples de paralytiques ſoulagés par l'application de l'électricité. 3°. Le fer eſt répandu en une infinité de petites particules dans tous les corps. On en trouve un aſſez grande quantité dans les fluides & le ſang des animaux. 4°. Le fer par ſa nature eſt la ſubſtance la plus propre à ſervir de conducteur au feu électrique. M. Wilkinſon infere delà que le malade a été réellement électriſé par le tonnerre; que l'uſage des eaux minérales de Tunbridge avoit impregné tous les fluides de ſon corps d'une plus grande quantité de particules ferrugineuſes leſquelles avoient attiré avec plus de force & d'abondance la matiere électrique; que cette matiere avoit détruit par ſon action tous les obſtacles qui gênoient le jeu des muſcles & le mouvement des organes. Ce Médecin qui paroît avoir beaucoup de reſpect pour les cauſes finales, conjecture en même temps que le tonnerre n'a pas ſeulement été fait pour inſpirer la terreur aux hommes, mais qu'il pourroit bien être un inſtrument que la Providence a deſtiné pour détruire dans l'occaſion tout ce qui peut embarraſſer l'œconomie animale. Il faut convenir que c'eſt-là un terrible remede

& qu'il y a peu de malades qui eussent le courage d'y avoir recours.

Nous laissons aux Physiciens à apprécier l'explication que propose M. Wilkinson. Ne pourroit-on pas croire que les eaux de Tunbridge ayant attaqué avec succès la cause du mal avoient préparé la guérison entiere, mais que cette guérison étoit encore retardée par quelque principe intérieur qui aura été détruit par la commotion violente & universelle, que la frayeur a excitée en M. Winder, à l'instant où l'orage & le tonnerre l'ont éveillé en sursaut ? Au reste, nous ne proposons cette conjecture qu'avec beaucoup de défiance : il faut bien s'assurer de toutes les circonstances d'un fait avant d'en rendre raison ; en voulant expliquer tous les faits merveilleux on court risque de renouveller l'histoire de la dent d'or.



HOLLANDE.

Le Pyrronien Raisonnable.

L'Auteur de cet Ouvrage s'est proposé de chercher des moyens de conciliation entre l'Incrédule qui n'admet rien & le Superstitieux qui admet tout : deux excès dont l'un est impie & l'autre absurde & ridicule. D'une main il repousse l'incrédulité,

de l'autre il écarte la superstition qui, en se rangeant du parti de la Religion, l'affoiblit au lieu de la fortifier. Ce projet peut être de la plus grande utilité. La force des preuves que l'Auteur fait valoir devant beaucoup au secours mutuel qu'elles se prêtent, nous sommes obligés de renvoyer à l'Ouvrage même : mais il débute par un sentiment qui doit le faire aimer des deux partis. « Je vais écrire, dit-il, » sur la vérité de cette Religion, si nécessaire & si » sainte, si cruellement attaquée & quelquefois trop » cruellement défendue. » On doit estimer la médiation d'un homme qui commence par donner des regrets aux malheurs de ceux qu'il veut concilier.

L'Ouvrage se vend à la Haye, *chez* J. Neaulme.



FRANCE.

I.

De l'Éducation Civile.

M. l'Abbé Garnier propose dans cet Ecrit un Plan d'éducation qui auroit pour objet de former des Citoyens, des *Hommes*. Il prend ses principes dans le systême d'éducation des anciens. Il souhaiteroit qu'on ouvrît une École d'où la jeunesse ne sortiroit qu'après avoir étudié l'homme, sa nature & tous ses rapports. Le Plan qu'il propose est très-étendu. « Mais ceux qui

» le jugeront impraticable ne connoissent, dit-il, ni la » liaison qui unit toutes les Sciences, ni les ressources » de l'esprit humain, ni le sage emploi du temps, » ni les secours qu'on peut tirer de tant d'excellens » génies qui ont applani cette immense carriere. » Ce qui caractérise cet Ecrit, c'est un courage de cœur, une abondance de choses, une mâle simplicité de style qu'on trouve trop rarement dans les Ouvrages modernes. L'Auteur verse sur le papier une ame honnête & forte, vivement éprise de la vertu; une ame qui a vêcu avec celle des anciens Philosophes, & s'est élancée, pour ainsi dire, de leur siecle au nôtre.

M. Garnier a publié en même temps un *Traité de l'Origine du Gouvernement François.*

Dans ce Traité, qui a été couronné par l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, l'Auteur s'est proposé d'examiner *ce qui est resté en France, sous la premiere Race de nos Rois, de la forme de Gouvernement qui subsistoit dans les Gaules sous la domination des Romains.*

Il fait voir qu'il en a été des Francs à l'égard des Romains comme il en fut des Tartares à l'égard des Chinois qu'ils avoient vaincus. Ils se soumirent eux-mêmes aux Loix de l'Empire qu'ils venoient d'envahir. C'est l'avantage que tout Peuple policé aura toujours sur un Peuple qui ne sera que Conquérant.

Ce changement fut très-rapide, s'il en faut croire un Auteur contemporain. *Les Francs*, dit Agathias, *sont Chrétiens & Catholiques; ils observent les mêmes Fêtes que nous, & pour des barbares ils me paroissent très-doux & très-policés; ils ne different des Romains que par leurs habits & leur langage.*

Toutes les charges & les dignités ont une origine & des noms Romains. On explique l'origine de ces dignités. Quelques-unes des plus considérables ont eu un commencement très-foible. D'autres, d'abord très-brillantes, ont perdu peu à peu leur éclat; & quelques-unes ne servent plus qu'à faire voir aux hommes jusqu'à quel point on peut détériorer une chose sans toucher à son nom.

Nous exhortons M. l'Abbé Garnier à parcourir successivement les principales époques de notre Histoire, comme il promet de le faire.

Ces deux Ouvrages se vendent chez *Vente*, Libraire, au bas de la Montagne Sainte-Genevieve.

II.

Nouveaux Mémoires ou Observations sur l'Italie & sur les Italiens; par deux Gentilshommes Suédois; traduits du Suédois.

Les Auteurs de ces Observations conduisent le Lecteur dans tous les lieux où ils ont eux-mêmes passé. Ce ne sont point de ces Voyageurs arides qui ne savent que déterminer des distances; ce sont des

hommes aimables & inſtruits dans la Littérature ancienne & moderne de preſque tous les Peuples de l'Europe. Ils joignent au goût des beaux Arts, ſans lequel on ne doit point voyager en Italie, des connoiſſances qui trouvent leur place dans la critique d'un point d'hiſtoire ou dans l'examen d'un fait intéreſſant. Quelques anecdotes agréables ſur les grands hommes en tout genre qu'a produits l'Italie, le récit de quelques avantures perſonnelles viennent égayer le Lecteur. Les grands traits qui caractériſent tous les Italiens & les nuances qui caractériſent les différens Peuples d'Italie ſont bien ſaiſis & bien préſentés : ces Mémoires renferment quelques anecdotes & quelques remarques peu utiles ; mais ceux qui, en liſant un Voyageur, veulent être de ſon voyage les y verront ſans ennui & même avec plaiſir. Il eſt sûr que ſi jamais le faſte d'Auteur doit diſparoître ce doit être dans les Relations ; la raiſon qui fait qu'on préfere ſouvent la lecture des Mémoires à celle des Hiſtoriens ſuffit pour juſtifier les Auteurs ou plutôt l'Auteur de ces Obſervations qui en effet ne ſont point l'ouvrage de deux Gentilshommes Suédois, mais d'un François déjà connu par des Ouvrages pleins de gaîté, d'érudition & de philoſophie.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 13 MARS 1765.

ALLEMAGNE.

I.

« Gesammelte Moralische und Poetische Schreften, &c. »

Recueil d'Ecrits Moraux & Politiques ; par M. Frederic-Charles de Moser. *Premier Volume. A* Francfort sur le Mein, *chez* Gebhard. In-8°.

ON découvre dans cette collection les principaux traits qui caractérisent l'Auteur du *Prince & du Ministre.* M. de Moser a une façon de voir qui lui appartient. Du reste, ses observations politiques ne s'étendent pas hors de la sphere des Cours d'Allemagne, qu'il peint avec autant de force que de liberté.

Le meilleur morceau de ce Recueil a pour titre : *Pensées Patriotiques, &c.* Il cite un passage d'un

Ecrit du Chancelier Ludewig, d'après lequel on ſera en état d'apprécier les énormes Ouvrages de tant de Publiciſtes Allemands. « Les Etats de l'Em» pire ne ſe ſcandaliſent pas de voir un Profeſſeur de » Prague ou de Vienne montrer un zele exceſſif » pour les prérogatives de l'Empereur. Chacun tient » à ſon Régiment & reſte attaché à ſon drapeau. » On dit comme l'Apôtre, ſi nous faiſons trop, » nous le faiſons pour le Seigneur. »

L'Ouvrage de M. Moſer n'étant pas ſuſceptible d'extrait, nous n'en rapporterons que quelques penſées ſaillantes.

« Les petits eſprits font du bruit dans le monde, » à peu près comme une voiture vuide qui roule » avec rapidité dans les rues.

» Les Grands ne doivent ſouvent leur grandeur » qu'à des circonſtances étrangeres ou à l'adulation. » On traite un grand Seigneur comme un enfant » avec qui l'on joue : on le prend ſur les épaules, » on le leve ; il dreſſe la tête, il a peine à contenir » ſa joie, & on s'écrie autour de lui : oh qu'il eſt » grand !

I I.

« Verſuch über das Verhæltniſs der Stænde, &c. »
Essai ſur le rapport des états ; par M. Cajetanus, *Comte de Roggendorf, Auditeur du Droit Canon & de la Chambre des Finances, avec des principes ſur*

l'Art de la Police. A Vienne, *chez* Schulze. 1764. in-4°.

Le *rapport*, au sens de l'Auteur, fixe les bornes des devoirs & des droits respectifs du Gouvernement envers le Citoyen, & du Citoyen envers le Gouvernement. Des diverses sortes d'états résultent les différens rapports de chaque état envers la Patrie, de chaque état envers son état, & des membres particuliers de chaque état entr'eux. Pour que le Gouvernement soit heureux, il faut que ces rapports soient en équilibre. L'Auteur, avant de passer aux états particuliers, discute le rapport de la population envers la Patrie. La quantité des habitans, dit-il, ne sauroit jamais être trop grande; la vérité de cette proposition paroît démontrée; il n'y a eu qu'un *Rudgard*, un *Derham*, un *Struck*, qui aient regardés la peste & la guerre comme des moyens nécessaires pour débarrasser la terre du trop grand nombre d'habitans dont on prétend qu'elle est quelquefois surchargée.

Le grand Art d'un Prince consiste à savoir dispenser les richesses. Toute dépense mal ordonnée & toute épargne excessive sont également funestes. Celle-là fait passer l'argent dans des mains indignes; celle-ci arrête toute circulation. M. le Comte divise les états en habitans des Campagnes & des Villes; les Laboureurs & les Campagnards forment le pre-

mier état ; ceux des Villes sont divisés en quatre Classes. La premiere est la Noblesse dans le sens le plus étendu. La seconde embrasse ceux qui par leur industrie procurent à l'état tout ce dont il a besoin pour sa conservation. Elle comprend les Commerçans, les Manufacturiers, les Artistes & les Artisans utiles. L'Auteur range dans la troisieme ceux qui tirent leur subsistance de l'Etat, auquel ils consacrent leurs services. Tels sont le Clergé, la Cour, les Troupes, les Savans, les Artistes de pur amusement, & les Domestiques. La quatrieme Classe enfin comprend ceux qui tirent leur subsistance de l'Etat sans lui être d'aucune utilité. De ce nombre sont les personnes qui vivent de leurs revenus, celles qui ne remplissent aucune charge, & les Mendians. L'Agriculture & l'Œconomie rurale sont les sources des besoins & des aises de la vie. Mais que de terrein enlevé à l'Agriculture par les bosquets, les canaux, les parcs, &c ! M. de Roggendorf voudroit qu'on imitât les prairies artificielles des Anglois, & qu'on rendît l'usage du charbon de terre plus commun. Il voudroit encore qu'au lieu de n'envisager l'Agriculture que comme un moyen de subsistance, on en fît un objet de commerce, & qu'on encourageât l'exportation des grains ; le *rapport* de l'Agriculture ne tarderoit pas à se trouver dans l'état d'équilibre, nécessaire au bien public. Une Carte générale du terrein où

feroient exactement marquées les terres cultivées; celles qui sont en friche, & à laquelle on ajouteroit une table exacte de population, établiroit ce rapport sans beaucoup de frais ni de peine. L'Auteur ne considere la Noblesse que dans la Monarchie; il compare l'Etat à une pyramide qui à mesure qu'elle s'éleve va toujours en diminuant; ceux qui approchent de plus près le Prince devroient être en très-petit nombre. L'Auteur s'étonne qu'en France on ait été obligé de prouver que le Commerce ne déshonore point la Noblesse. Il prétend que dans la seconde Classe il ne sauroit y avoir de superfluité; la concurrence des Commerçans, des Artisans, &c. fait naître l'émulation, source de mille avantages. Il faut cependant distinguer le nécessaire d'avec l'utile & le commode. Dans la 3[e] Classe on établit pour principe que l'Etat doit faire tous ses efforts pour se procurer les secours dont il a besoin avec le moins de frais qu'il est possible, afin que la partie qui consomme ne l'emporte pas sur la partie qui nourrit. On doit veiller sur-tout à ce que le nombre des Moines ne devienne pas trop considérable. L'état de Soldat enleve à l'Agriculture & à la population beaucoup d'hommes choisis & robustes; l'amour des Lettres prive les autres professions des meilleures têtes & inonde l'Etat de fainéans. Cet examen & ce choix sont nécessaires dans les Arts d'agrément; le goût des

Spectacles ne devroit pas excéder les bornes d'un amusement nécessaire & moderé. Une loi somptuaire au sujet des Domestiques lui paroît encore très-nécessaire. Les rapports bien ordonnés des Classes précédentes diminueront la derniere qui ne peut se conserver qu'au préjudice des premieres.

ITALIE.

M. du Tens vient de faire imprimer le Plan de l'Edition complette des Œuvres de Leibnitz, qui va être imprimée incessamment à Genêve, chez Mrs Detournes ; elle sera composée de cinq Volumes *in*-4°. Le premier contiendra la Préface générale, la Vie de Leibnitz par Brucker, son Éloge par M. de Fontenelle, une Dissertation où l'on prouve que sa Philosophie n'est point contraire à la Religion Chrétienne. On trouvera dans le second la Logique & la Métaphysique, la Physique générale, la Chymie, la Médecine, la Botanique, l'Histoire Naturelle, les Arts, &c. Dans le troisieme, les Mathématiques, la Géométrie, l'Algebre, la Méchanique, l'Optique, &c. Dans le quatrieme, la Jurisprudence, l'Histoire & les Antiquités, l'Histoire & la Philosophie des Chinois, la Philosophie en général; & enfin dans le cinquieme, les Belles-Lettres, la Philologie, la Critique, &c.

M. du Tens donne le Catalogue exact de tous ces Ouvrages, ſuivant l'ordre des matieres ; & comme ſon Edition eſt prête à être miſe ſous preſſe, il prie les Amateurs des Sciences & des Lettres de vouloir bien lui fournir promptement les ſecours qui peuvent la porter au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible, & de les lui faire parvenir ſans délai à l'adreſſe de M. *Torras, pour remettre à M. du Tens, à Turin.*

ANGLETERRE.

« The Companion to the Play-Houſe, or an, &c. »

Le Compagnon du Théâtre, ou Détail Hiſtorique de tous les Écrivains Dramatiques & de leurs Ouvrages connus dans la Grande-Bretagne & en Iſlande, depuis les premieres repréſentations théatrales juſqu'en 1764. *A* Londres, *chez* Becket & de Hondt. 1764. 2 *Vol.* in-12.

Cet Ouvrage n'eſt pas une ſimple compilation de dates, c'eſt une Hiſtoire abrégée du Théatre Anglois, où l'on trouve des recherches, des anecdotes curieuſes, de la critique & même du goût. La forme de Dictionnaire que l'Auteur y a donnée le rend très-commode, & nous le croyons exact dans les faits. On trouve d'abord un détail hiſtorique & critique de toutes les Tragédies, Comédies, Farces,

&c, & ensuite un précis de la vie & des ouvrages de chaque Auteur Dramatique. L'Auteur a mis à la tête une Introduction sur la naissance & le progrès du Théatre Anglois : ce morceau n'est pas neuf; nous nous rappellons de l'avoir vu à la tête de la *Collection choisie de Pieces anciennes* publiée il y a quelques années par le Libraire Dodsley. L'Auteur de ce Discours fait remonter l'origine des représentations théatrales en Angleterre jusqu'à l'époque de la conquête. L'histoire du Théatre chez tous les Peuples est à peu près la même. Les Anglois commencerent comme nous par les *Mysteres*, auxquels succéderent les *Moralités ;* après quoi vinrent les Sujets profanes. Dans les commencemens les Mysteres étoient représentés par des Ecclésiastiques. Les Étudians de l'École Saint-Paul présenterent en 1378 une Requête à Richard II, pour le supplier de *défendre à certaines personnes ignorantes de représenter les Histoires de l'Ancien Testament au grand préjudice du Clergé.*



FRANCE.

I.

RAPPORT *sur le fait de l'Inoculation de la petite vérole lu en présence de la Faculté de Médecine de Paris, & imprimé par son ordre pour être commu-*

niqué à tous ses Docteurs avant qu'elle donne sur cette question l'avis que le Parlement lui a demandé par son Arrêt du 8 *Juin* 1763. *A* Paris, *chez* Quillau, *Imprimeur, rue du Fouarre.* in-4°.

NOUS n'osons rendre compte de l'impression qu'a faite sur nous la lecture de cet Ouvrage; c'est celle qu'éprouveront sans doute tous ceux qui ont suivi l'histoire de l'Inoculation & qui n'ont porté dans cette dispute d'autre intérêt que celui de la vérité & de l'humanité. Nous n'avons jamais vu un usage si étrange de la Dialectique & du calcul. Presque toutes les raisons qu'on apporte dans ce Mémoire contre l'Inoculation ont été déjà dix fois discutées & détruites. On cite ici, pour les appuyer, un très-grand nombre de faits; mais la plûpart ne prouvent rien; plusieurs méritent d'être examinés; les autres sont altérés ou déguisés. Nous sommes en état de prouver cette assertion: nous nous contenterons d'en citer ici deux, formellement démenties par des témoignages irrécusables. On lit la note suivante, *page* 80 du *Rapport*: « Madame de Lamoignon, fille de M. Berryer, s'étant fait inoculer, a eu, à la suite de la petite vérole que lui avoit procuré cette opération, & au moment où elle se croyoit guérie & quitte de la maladie, un dépôt si considérable à un genou, qu'après

» avoir résisté à tous les remedes, il a été question » de l'ouvrir; qu'on a longtemps appréhendé qu'elle » n'en restât estropiée toute sa vie; & qu'enfin on a » pris le parti de l'envoyer prendre les eaux de Co- » teretz. Un de ses fils, inoculé en même temps » qu'elle, a eu une grosse fievre, a été très-grieve- » ment malade & sur le point de périr. » On trouvera la réponse à cette Note dans une Lettre de M. de Lamoignon dont l'original nous a été confié.

« Madame de Lamoignon a été inoculée le 28 » Mars 1764: la petite vérole a paru le 5 Avril; le » 10, elle s'est sentie de la roideur dans le genou & » s'est apperçue qu'au-dessus du genou il y avoit de » la rougeur. Voilà le commencement de son dépôt » qui n'a été totalement guéri que le 23 Mai. Ce » dépôt, qui n'étoit pas fort considérable, n'a ja- » mais été ouvert: des cataplasmes d'herbes émol- » lientes, de mie de pain & de lait l'ont aidé à s'ouvrir » de lui-même: pendant tout son cours, Madame » de Lamoignon n'a eu que pendant trois jours, de » la fievre le soir. Madame de Lamoignon est re- » venue de la Chapelle à Paris, le 30 Avril, sans » souffrir du mouvement de la voiture: jamais on » n'a craint un moment qu'elle demeurât estropiée.

Le 23 Mai, elle est partie pour Coteretz où

» elle n'alloit pas plus pour elle, que moi pour ma
» ſanté; mais tous les deux pour accompagner Ma-
» dame Berryer qui y alloit pour la ſienne.

» La premiere journée fut de Paris à Orléans. En
» y arrivant Madame de Lamoignon étoit ſi peu
» laſſe qu'elle fut à pied de l'Intendance au Pont : la
» diſtance eſt à peu près la même que de la Croix-
» Rouge aux Invalides: elle revint de même.

» Ma fille, inoculée le même jour que ſa mere, a
» eu la petite vérole auſſi le même jour qu'elle, c'eſt-à-
» dire le 5 Avril: ce jour-là & les deux ſuivans,
» c'eſt-à-dire les 6 & 7, elle a eu la fievre aſſez forte,
» même la tête un peu enivrée: le 8, elle s'eſt levée
» & depuis elle s'eſt portée à merveille : ſa ſanté s'eſt
» même fortifiée. Pendant les trois jours de fievre il
» n'y a jamais eu à craindre pour ſa vie.

» Voilà, Madame, la note que vous m'avez de-
» mandée de l'Inoculation de ma femme & de ma
» fille: je la ſigne pour la rendre encore plus auten-
» tique. (*Signé*) DE LAMOIGNON. »

On va voir la preuve d'une ſemblable infidélité dans la Lettre ſuivante.

LETTRE *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

Permettez, Meſſieurs, que je m'adreſſe à vous pour effacer les impreſſions que peut avoir fait ſur l'eſprit du Public l'hiſtoire de l'Inoculation du fils

de M. d'Hericourt, Intendant de la Marine, citée dans *le rapport sur le fait de l'Inoculation. Note* Kk, *Art.* I. *p.* 60, *& Note* Qq, *Art.* II. *p.* 70, d'après un Mémoire que je leur avois remis pour satisfaire à l'invitation que la Faculté avoit faite à chacun de ses Membres de communiquer à ses Commissaires les lumieres qu'il pourroit avoir acquises sur cette matiere importante.

J'ai été d'autant plus surpris de voir que cette histoire, que j'avois cru pouvoir donner comme une preuve de la bénignité de la petite vérole artificielle, étoit assez défigurée pour avoir donné lieu à cette réflexion de M. de l'Epine, *à moins d'être mortelle qu'a donc de plus affreux la petite vérole naturelle?* que lorsque M. de l'Epine lut son rapport dans les assemblées de la Faculté j'avois protesté contre l'inexactitude des faits qu'il rapportoit, & qu'il m'avoit promis de les rectifier s'ils n'étoient pas conformes à mon récit. Comme il ne l'a pas fait, j'ai cru devoir au Public, à la Faculté & à moi-même de rendre public mon Mémoire que je n'avois pas destiné à l'impression; & même de déclarer d'avance.

1°. Que le gonflement douloureux que M. d'Hericourt le fils éprouva aux glandes des aines pendant le temps de sa fievre, n'avoit aucun rapport avec les tumeurs ni les furoncles qui surviennent à la suite

de la petite vérole artificielle lorsqu'on a mal traité les plaies des incisions, tumeurs qui ressemblent beaucoup aux écrouelles & qui cependant, selon M. Galfridius O'Conel, n'en sont pas, ni même avec la tumeur qui survint à Madame de Sechelles, & que par conséquent on n'auroit pas dû le citer comme un exemple de personnes sorties saines & sauves de la petite vérole artificielle, & affectées ensuite d'une maladie toute nouvelle; encore moins comme une preuve que les écrouelles sont quelquefois une suite de cette maladie; ce que M. de l'Épine ne craint cependant pas de donner à entendre, *Note* Kk, *p.* 60. Ce gonflement, dont je n'ai parlé que par un excès d'exactitude, précéda, comme je l'ai dit, la fievre & se termina avec elle sans le secours d'aucune application ni d'aucun remede.

2°. Que j'ai dit expressément dans mon Mémoire que le léger délire qui survint le second jour de la fievre (délire qui, comme je le trouve sur mon Journal, *consistoit moins dans l'irrégularité de ses idées qu'en ce qu'il s'occupoit d'idées fort éloignées à son état actuel*) ne dura que vingt-quatre heures, & non pas plusieurs jours comme le dit M. de l'Épine.

3°. Que j'ai déclaré aussi positivement que malgré ce léger délire la fievre n'avoit jamais été violente, & qu'elle n'avoit duré que trois jours; c'est donc de

son chef que M. de l'Epine annonce qu'elle a été forte.

4°. Qu'en faisant mention du tempérament de M. d'Hericourt le fils, j'avois averti qu'il étoit fort sujet aux hémorragies du nez avant son Inoculation, ce que M. de l'Epine a omis, je ne sais pourquoi.

5°. Enfin, que je me suis exprimé ainsi touchant les autres accidens : *Le malade eut pendant trois ou quatre jours le visage & les yeux gonflés, ces derniers étoient rouges & larmoyans, & avoient peine à soutenir la lumiere du jour; mais ces accidens se dissiperent en très-peu de temps.*

Je me flatte, Messieurs, que vous voudrez bien me faire la grace d'insérer cette Lettre dans votre premiere Feuille, afin de rassurer le plus promptement qu'il sera possible les personnes que ces tableaux défigurés pourroient avoir effrayées.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A. Roux, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris.

A Paris, ce 6 Mars 1765.

On peut juger par ces deux traits du degré de confiance que mérite un Ouvrage où l'on se permet de dénaturer ainsi des faits dont il est aisé de se procurer la preuve. Comment caractériser une semblable

légereté dans une question si importante, & dans une circonstance si délicate.

I I.

Pieces de Théatre; par M. Marin, *de l'Académie de Marseille, de la Société Royale de Nancy, Censeur Royal & de la Police, & Secrétaire Général de la Librairie de France. A* Paris, *chez* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.*

Ce Recueil est composé de cinq Comédies, dont les titres sont, *Julie, la Fleur d'Agathon, Fédéric, l'Amante ingénue, l'Amant heureux par un mensonge.* De ces cinq Pieces il n'y en a qu'une qui ait été soumise au jugement du Public par la représentation. Le premier Acte fut très-applaudi, les deux autres furent reçus moins favorablement. M. Marin en donne les raisons avec une impartialité qui fait douter si c'est l'Auteur qui parle ou un de ces hommes dont le plus grand plaisir & souvent l'unique mérite consiste à déprécier le travail d'autrui. Il seroit à souhaiter que les gens de Lettres se jugeassent avec la même sévérité; ce sacrifice de leur amour propre tourneroit à leur profit. Le premier sentiment qu'inspire cette impartialité est un grand fond d'estime pour l'Auteur qui sait ainsi se détacher de lui-même;

d'ailleurs la Littérature en retireroit un grand avantage; elle seroit moins agitée par ces querelles trop fréquentes qui en sont à la fois & la honte & le fléau. Le Public n'ayant point prononcé sur les autres Pieces, nous ne préviendrons point sa décision: toutefois on peut avancer qu'on y trouve des Scenes très-ingénieuses & sur-tout très-intéressantes par le ton d'honnêteté & de sensibilité qui les anime.

La Fleur d'Agathon n'est point imitée de cette Piece si célebre dans l'antiquité, & dont Aristote ne nous a transmis que le nom. M. Marin a pris l'idée de sa Comédie dans *l'Euripide Lacerato* de *Pier-Jacopo Martello*, Poëte Boulonois, qui vraisemblablement ne l'a due qu'à lui-même.

Ce Recueil est dédié à MM. de l'Académie Françoise. Si les gens de Lettres avoient dans le cœur les sentimens qui respirent dans cette Dédicace, ce mot ne seroit pas devenu le symbole de la bassesse, & l'on cesseroit de prodiguer des louanges indécentes à des hommes trop souvent indignes de lire même l'Ouvrage qu'on leur présente.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 20 MARS 1765.

ALLEMAGNE.

« De Verecundiâ Virgilii, &c. »

De la Pudeur de Virgile. À Gottingue, *chez* Rosembresch. in-4°.

Cet Écrit n'est autre chose qu'une Thèse soutenue par *J. Aug. Starck*, sous la Présidence de M. Klotz, Professeur dans cette Université. Elle commence par quelques observations générales sur la manière d'expliquer les anciens Auteurs, sur le caractère particulier de Virgile, sur l'opinion des Stoïciens touchant les expressions libres ou licentieuses, & sur quelques Auteurs qui se sont servis de ces expressions aux dépens de l'honnêteté des mœurs. M. Starck définit ensuite ce qu'il entend par la *Pudeur de Virgile*. Il la fait consister, 1°. dans le soin qu'a eu ce Poëte d'éviter ce que les Grecs ap-

pelloient Καμφαλον, diction obscène; 2°. dans le choix de ses expressions toujours sages & réservées; 3°. dans la disposition de ses Poëmes. Il réfute à cette occasion les interprétations équivoques données à quelques endroits de ses Eglogues, & plus déshonorantes sans doute pour ceux qui les ont imaginées que pour le Poëte. Il expose disertement l'art avec lequel est traitée toute l'avanture de Didon; ce qui le conduit à comparer plusieurs endroits de cet admirable morceau avec quelques passages de différens Auteurs Grecs, & à faire de bonnes remarques sur certaines expressions qui n'ont pas la même valeur dans les deux Langues. Nous observerons ici nous-mêmes que ce que renferme de plus pathétique cette belle portion de l'Énéide est emprunté de l'Épisode d'Ariane inséré par Catulle dans son Poëme des Nôces de Thétis & de Pelée; Ovide, & depuis l'Arioste & le Tasse, ont à peu près traité le même sujet, d'après le même modele. Il seroit utile de comparer à cet égard ces différens Poëtes les uns avec les autres. Nous sommes persuadés que si l'on recueilloit les traits dont se sont servis les plus grands Écrivains pour exprimer les passions d'un même genre, de sorte qu'on pût en saisir d'un coup-d'œil la gradation & le développement, on verroit que toute passion a son langage déterminé dont on ne peut s'éloigner sans tomber dans le raffinement & dans l'af-

fectation. La difficulté consiste à savoir appliquer les idées générales aux cas particuliers, comme l'a fait Virgile qui, soit qu'il emprunte les pensées & les sentimens de Catulle, soit qu'il imite ceux d'Homere ou des autres Poëtes, sait tellement les fondre, les approprier, les individualiser, qu'il les rend en quelque sorte originaux.

M. Starck termine sa These par trois digressions. Il examine dans le premiere si Virgile a toujours bien observé le caractere des Pastorales, & ce Poëte lui paroît s'en être quelquefois écarté. Il nous semble que dans ces sortes de discussions les critiques ne remontent pas assez haut. Théocrite peignit les mœurs d'une partie de ses compatriotes & de ses contemporains; ces mœurs n'existoient ni dans le Pays ni au temps de Virgile; ne pouvant plus dès-lors jetter dans ce genre de Poésie le même degré d'intérêt & de vérité, le Poëte Latin crut avec raison devoir en franchir les limites & sur-tout l'ennoblir par des images plus ingénieuses & par des traits plus philosophiques.

La seconde digression roule sur la quatrieme Eglogue, & l'Auteur réfute de nouveau (fort inutilement selon nous) le pieux mais très-absurde systême de ceux qui l'expliquent de la naissance de Jesus-Christ; opinion insoutenable & proscrite depuis longtemps. Il propose à ce sujet une conjecture,

qui ne passera pas sans contradiction, sur la ressemblance de quelques passages des Auteurs Payens avec des endroits de l'Ecriture-Sainte. Il croit que les anciens copistes qui, comme on sait, étoient presque tous des Moines, se rapellant quelquefois à l'occasion de ces passages certaines expressions de la Bible, les ont inférées dans leurs copies.

La troisieme digression contient quelques nouvelles explications & quelques leçons nouvelles sur les Eglogues de Virgile. M. Starck compare entr'autres les deux Vers de la troisieme Églogue qui font un si charmant tableau

Malo me galatea petit lasciva puella
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri,

avec quelques idées poétiques du même genre, & met par-là toute la beauté de ces Vers dans un nouveau jour.

II.

L'Université de Groningue vient de faire une perte bien digne de ses regrets. M. *Daniel Gerdes*, Docteur & Professeur en Théologie, Membre de l'Académie Royale de Prusse, est mort le 2 de Février, après une longue maladie, âgé de soixante-six ans huit mois & quatorze jours. Il s'étoit acquis de la réputation par ses Écrits, & sur-tout par une Histoire de la Réformation, en Latin, travaillée avec beaucoup de soin. Il continuoit la publication

d'un Recueil de Pieces relatives à cette Histoire, sous le titre de *Scrinium Antiquarium*, & il l'a poussé jusqu'au *Tome VIII*, *Partie Ire*.

ITALIE.

« Discorso sopra le Vicende della Letteratura, &c. »

DISCOURS sur les Révolutions des Belles-Lettres; par M. Denina, *Professeur d'Éloquence & d'Humanités dans l'École Royale de Turin. A* Glascow, *de l'Imprimerie des* Foulis.

L'ÉTUDE de l'origine des révolutions qu'ont subies les Lettres est aussi intéressante pour le Littérateur que peut l'être pour le Politique celle des causes de la grandeur & de la décadence des Empires. L'histoire du passé peut seule instruire les hommes des moyens qu'il est en eux d'employer pour amener un avenir différent, ou plutôt leur apprendre que les choses humaines sont assujetties à des périodes toujours renaissans & à peu près semblables.

M. Denina a pris pour épigraphe de son Livre ce mot de Lucain : *Difficilis mora in summo est*, il est mal-aisé de se soutenir au plus haut point : Telle est en effet l'activité ou plutôt l'inquiétude de l'esprit humain, qu'il ne peut pas se fixer, même sur le faîte, & que lorsqu'il y est parvenu, il *aspire à descendre*.

M. Denina remarque d'après d'excellens Critiques que la corruption des mœurs s'étend nécessairement aux Lettres; mais une observation qui lui est propre, c'est que l'Éloquence & la Poésie ayant pour objet les passions & la nature qui sont toujours uniformes, ce qui constitue la perfection de ces Arts demeure invariable; que cette uniformité contraint les plus heureux génies de suivre les traces de ceux qui les ont précédés, & ne leur laisse que l'avantage de rendre les mêmes choses d'une maniere nouvelle, ou dans une autre Langue. Il fait voir que le fonds propre à certains genres de composition s'épuise bientôt; qu'ainsi le nombre des Drames susceptibles d'un grand succès est très-borné, parce que les tableaux de la vie humaine ne sauroient fournir beaucoup de traits ou de caracteres qui présentent un grand intérêt; qu'il faudroit enfin étendre la nature ou créer des passions jusqu'à présent inconnues au cœur de l'homme, pour que les Orateurs & les Poëtes eussent de nouveaux traits à exprimer.

Ces assertions nous paroissent offenser la majesté de la nature & contredire ouvertement l'expérience. Depuis la renaissance des Lettres, les Italiens, les François, les Anglois n'ont-ils donc fait que prêter un coloris différent aux genres qu'avoient maniés les Grecs, & qu'ils avoient portés à un si haut degré de perfection? Les préjugés & les mœurs varient à l'infini; les passions sont les mêmes, mais

ont-elles dans tous les cœurs le même degré d'énergie ? les mouvemens en sont-ils toujours uniformes ? Platon étoit bien éloigné de le croire, lui qui ne vouloit bannir les Poëtes de sa *République* que parce que les Poëtes se proposant uniquement de peindre & d'imiter abandonnoient la raison, qui est toujours simple, réguliere, constante, pour ne s'occuper que des passions dont les variétés fournissoient à leur génie des ressources inépuisables.

M. Denina appuie son idée principale sur des observations plus ingénieuses que vraies. Il prétend que toutes les beautés des Poëtes Anglois ne sont que des imitations des Anciens. M. Denina a-t'il bien lu Shakespear, Young & Milton ? Il refuse le génie aux Écrivains François & ne leur accorde que le talent d'avoir su disposer avec art ce qu'ils ont emprunté des Étrangers. A-t'il bien réfléchi sur les Ouvrages de Corneille, de Moliere ?

ANGLETERRE.

I.

« The Life and opinions of Tristram Shandy, &c. »

La Vie et les Opinions de Tristram Shandy. Tomes VII & VIII. A Londres, *chez* Becket *&* de Hondt. 1765.

Voici une continuation d'un des Ouvrages les plus bisarres qui aient jamais paru dans aucune Lan-

gie. C'est une espece de Roman bouffon écrit à peu près dans le goût de *Pantagruel* & de la *Satyre Ménippée ;* l'Auteur n'est cependant ni aussi savant (1) que Rabelais ni aussi satyrique : mais il est aussi gai, & souvent aussi peu décent. Il est bon de remarquer que nous devons à des Ecclésiastiques les trois Livres que nous nommons ici. L'Historien de *Tristram Shandy* est M. Sterne, Prébendaire d'Yorck. Il donna en 1762 les deux premiers Volumes de son Ouvrage qui a fait d'abord une fortune prodigieuse & lui en a valu une assez honnête.

Ces deux Tomes piquerent la curiosité des Lecteurs ; on crut y voir une satyre fine & gaie où le sage se cachoit sous le masque de la folie. Le Sage a publié quatre autres Volumes qu'on a lus avec avidité, & on a été surpris de n'y rien comprendre. Les Lecteurs attendoient toujours quelque chose & croyoient que s'ils n'entendoient rien c'étoient leur faute ; ceux qui cherchent finesse à tout découvroient un sens profond dans des bouffonneries qui n'en avoient aucun. Enfin, on finit par s'appercevoir que M. Sterne s'étoit diverti aux dépens du Public & que son Ouvrage étoit à peu près une enigme qui n'avoit point de mot.

Cette aventure ressemble beaucoup à celle de la

(1) *Je suis bien résolu*, dit-il, *à ne lire de ma vie aucun autre Livre que le mien.*

bouteille de deux pintes dans laquelle un Charlatan Anglois promit, il y a quelques années, qu'il entreroit publiquement ſur le Théatre de Haymarket. Le Charlatan emporta l'argent des Spectateurs & leur laiſſa la bouteille vide ſur la table. Elle n'étoit pas plus vide que la vie de *Triſtram Shandy*, ſur-tout dans les deux Volumes nouveaux que nous annonçons.

Il eſt très-difficile de donner même une légere idée de ce Livre extraordinaire. Le Shandy dont on annonce la vie eſt à peine né dans le quatrieme Volume, & l'on n'en parle même pas dans les deux derniers. Tout ſe paſſe en digreſſions. L'Auteur met la main à la plume ſans ſavoir ce qu'il va dire, & continue ſouvent ſans ſe reſſouvenir de ce qu'il a dit. « Je ſuis » bien sûr, dit-il, que ſi ma méthode d'écrire n'eſt pas » la meilleure, elle eſt du moins la plus religieuſe; » car je commence par écrire la premiere phraſe, & » je m'abandonne à la Providence pour le reſte. »

Ce qui mérite d'être remarqué dans cet Ouvrage, c'eſt un caractere aimable & conſtant de Philantropie. On y trouve pluſieurs traits d'une ſenſibilité tendre & vraie qui ne s'allie pas ordinairement avec la bouffonnerie; en écrivant toutes les folies qui ſe préſentent à ſon imagination, l'Auteur ne s'eſt pas permis une ſatyre perſonnelle. On a vu quelque temps M. Sterne à Paris, & ſa perſonne reſſembloit parfaite-

ment à ſon Livre. On lui demandoit s'il n'avoit pas trouvé en France quelque caractere original dont il pût faire uſage dans ſon Roman. *Non*, répondit-il, *les hommes y ſont comme ces pieces de monnoie dont l'empreinte eſt effacée par le frottement.*

Il étoit venu en France pour ſa ſanté; & ſon état, quoique déplorable, n'altéroit point ſa gaieté. « Je n'ai jamais manqué de courage, dit-il au commencement du VIIe Volume; » avançant gaiement dans » le ſentier de la vie, j'en ai ſupporté tous les far- » deaux, hors l'inquiétude. Dans aucun moment de » mon exiſtence, la confiance ne m'a abandonné; mon » imagination n'a jamais teint de noir les objets qui » s'offroient à moi; dans le plus grand danger, mon » horiſon ſe doroit encore des couleurs de l'eſpé- » rance; & lorſque la mort eſt venue frapper à ma » porte je lui ai dit de revenir, & avec un ton ſi gai de » nonchaloir & d'indifférence qu'elle a cru s'être » trompée & s'en eſt retournée. Tu l'as échappé » belle, Triſtram! me dit Eugene; ... oui, répon- » dis-je, mais comment faire maintenant que cette » fille de P... a découvert ma demeure? .. Tu dis » bien, ſon vrai nom, répliqua Eugene, car c'eſt par » le péché qu'elle eſt entrée dans ce monde.... Eh! que » m'importe par où elle y eſt venue, m'écriai-je, » pourvu qu'elle ne ſe preſſe pas de m'en faire ſortir! » car j'ai encore quarante Volumes à écrire, & qua-

» rante mille choſes à dire & à faire que perſonne au
» monde que moi ne peut ni dire ni faire » . . . Il me
» prend fantaiſie, pendant que mes deux jambes
» d'araignée peuvent encore me ſoutenir, de me
» dérober par la fuite aux importunités de ce vilain
» monſtre; s'il s'aviſe de me ſuivre je lui ferai faire
» plus de chemin qu'il n'imagine, car je galopperai
» ſans regarder derriere moi juſqu'aux bords de la Ga-
» ronne, & ſi je le ſens encore à mes trouſſes, je courrai
» juſqu'au Veſuve, delà à Joppé, de Joppé au bout
» du monde, où, s'il me ſuit encore, je prie Dieu
» qu'il ſe caſſe le cou. » Cette citation ſuffit pour donner une idée du ton de l'Ouvrage & de la maniere de l'Auteur.

II.

« Commercium Philoſophico-Technicum, or the,
» &c. »

Le Commerce Philosophique des Arts; eſſai propre à perfectionner les Arts, les Métiers & les Manufactures; par M. W. Lewis, *de la Société Royale de Londres. A* Londres, *chez* Willock. in-4°.

C'eſt ici le commencement d'un grand Ouvrage que l'Auteur avoit annoncé depuis longtemps, & que ſes talens faiſoient déſirer au Public. M. Lewis eſt déjà connu par pluſieurs Ouvrages de Chymie utiles & eſtimés. Il commence dans celui-ci par don-

ner la description & le dessin d'un fourneau portatif pour faire des expériences ; ce fourneau paroît d'une construction simple & commode.

M. Lewis fait ensuite l'histoire de l'or, & ce morceau occupe le reste du Volume. Il traite d'abord, 1°. de la couleur de l'or & des différentes manieres de lui rendre son éclat lorsqu'il est terni ; 2°. de la gravité de l'or ; 3°. de sa ductilité & des Arts qui dépendent de cette qualité, tels que ceux de doreurs, de batteurs d'or, &c. Il rapporte à cette occasion une singularité qu'il a trouvée dans les Œuvres posthumes de M. Hooke, c'est une maniere de dorer des écrevisses, des carpes & d'autres poissons sans leur faire de mal & sans que la dorure s'altere dans l'eau. M. Lewis examine 4°. les effets du feu sur l'or ; il regarde comme insuffisante l'expérience connue de M. Hombert, & il ajoute qu'il n'y a pas encore de preuves que l'or soit altérable par la plus grande chaleur du foyer d'un verre brûlant. 5°. Il traite du mêlange de l'or avec les autres métaux, & observe qu'il s'unit avec tous les corps métalliques connus. 6°. Il examine l'action des acides & des corps sulphureux sur l'or, les différentes solutions de ce métal & leurs propriétés. 7°. Il parle de l'alliage de l'or & des méthodes de juger, par sa couleur & par le poids, de la quantité du mêlange. 8°. Enfin il termine ce Volume par ses remarques sur l'essai de l'or.

On peut juger par cette notice de la nature & de l'importance de l'Ouvrage : nous ne prétendons point en apprécier le mérite, mais il nous a paru contenir beaucoup d'expériences & d'obſervations curieuſes, expoſées avec clarté.

FRANCE.

Lettre de M. de la Condamine *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

Mrs.

Avant que vous ſoyez accablés de la foule de réclamations & de déſaveux que je prévois, qui vous ſeront adreſſés ſur des faits non-ſeulement haſardés, mais convaincus de faux dans le *Rapport* fait à la Faculté au nom de ſix de ſes Commiſſaires, trouvez bon que je vous dénonce un de ces faits qui me regarde perſonnellement.

On lit, page 43 & 44 du Rapport, ce qui ſuit : « C'eſt ſans doute ce qui a fait redouter à un Au- » teur fort célebre par ſon zele pour l'Inoculation » d'accepter le défi qui lui a été fait de ſe faire ino- » culer *pour prouver* démonſtrativement que l'Ino- » culation ne peut avoir d'effet lorſqu'on a eu une » fois la petite vérole bien complette. Il avoit ce- » pendant l'illuſtre exemple d'un vrai patriote & d'un » généreux protecteur de l'Inoculation dans la per-

» ſonne de M. Maty qui, pour prouver ce privilege » important de l'Inoculation, a bien voulu riſquer » cette épreuve ſur ſa perſonne : il avoit encore l'e» xemple de cette Demoiſelle citée par le Docteur » Kirkpatrick...... Ce prudent Écrivain veut bien » être *l'Apôtre de l'Inoculation, mais non le Mar*» *tyr.* »

Comme le défi de ſe faire inoculer n'a été fait qu'à moi, je ne puis douter que je ne ſois auſſi clairement déſigné dans le paragraphe précédent que ſi j'étois nommé. C'eſt donc à moi de répondre, & je renvoie au *Mercure de France*, de Septembre 1759, *page* 194.

« Si M. Gaullard ne ſe joue pas du Public, le défi » qu'il me fait doit, ſi je l'accepte, terminer notre » diſpute. . . . . Qu'il promette » par écrit que ſi l'Inoculation ne produit aucun effet » ſur moi, il rétractera ſolemnellement le jugement » qu'il a porté de la maladie du jeune de la Tour » & les conſéquences qu'il en a tirées contre l'Ino» culation. Sur cette promeſſe, qui dépend unique» ment de lui, *j'accepte le défi, & je m'engage à me* » *faire inoculer* ſous ſes yeux, mais ſans employer » ſon miniſtere ; je ſerai volontiers, pour parler » comme lui, le Martyr de l'Inoculation, mais je le » diſpenſe du rôle d'Exécuteur qu'il s'étoit réſervé. »
Et page 196 : « *C'eſt M. G. qui m'a fait la propoſition,*

» *je l'accepte.* S'il recule, le Public jugera qui de » nous deux agit de meilleur foi. »

Il eſt donc évidemment faux que j'aie refuſé le défi qui m'a été fait. Si l'Auteur de ce défi publie que je ne l'ai pas accepté, il fait le perſonnage d'un Plaideur qui perd ſa cauſe. Que M. de Haen, à trois cents lieues de Paris, le croye ou feigne de le croire ſur ſa parole & qu'il le publie en Allemagne; que M. Tralles, d'après le témoignage de M. de Haen imprime dans ſon dernier Ouvrage que les *Illuſtriſſimes Gaullards* m'ont impoſé ſilence, cela ne me ſurprend pas : l'un & l'autre de ces Docteurs ont bien pris pour vérité le trait ſuivant de je ne ſai quelle Gazette de Hollande qui renferme une contradiction & une abſurdité dans le ſeul énoncé, ſavoir, que l'Inoculation eſt abandonnée à Paris, *à cauſe du grand nombre de morts* SUBITES *qu'elle a cauſées;* mais que ſix Docteurs Régens de la Faculté de Paris atteſtent, en parlant *in Cathedrâ*, dans un Ecrit qui va ſe répandre en Europe, un fait ſi notoirement faux : j'avoue que je ne le conçois pas encore. Il faut néceſſairement que ces Meſſieurs ayent ignoré mon acceptation, quoiqu'elle fût très-publique & que quelques-uns de leurs Confreres ſe ſoient mocqués de ce que j'avois accepté un défi. Mais Meſſieurs les Commiſſaires ont-ils dû nier ſolemnelle-

ment un fait ſans avoir pris la peine de s'en informer ? Diront-ils que c'eſt une plaiſanterie de leur part ? je ne peux me perſuader que ſix Docteurs graves, dans un rapport publiquement fait à la Faculté, & deſtiné à l'inſtruction de l'Europe, aient voulu faire les mauvais plaiſans ?

Les mêmes Docteurs ſemblent inſinuer que l'expérience qu'ils me reprochent de n'avoir pas faite ſur moi eût prouvé démonſtrativement que *l'Inoculation ne peut avoir d'effet lorſqu'on a eu une fois la petite vérole*; mais mon Inoculation auroit-elle plus prouvé que l'Inoculation de M. Maty dont ils me blâment de n'avoir pas ſuivi l'exemple, & que l'autre Inoculation, vainement réïtérée, qu'ils citent pareillement ou que cent autres qu'ils ne citent pas & qu'ils ne devroient pas ignorer ? ſi ces exemples ne prouvent rien, ſelon eux, le mien auroit-il prouvé quelque choſe de plus ? Au reſte, ſi leur déſaveu ne tient qu'à cela & qu'ils ſoient prêts de ſe rétracter dans le cas où l'Inoculation ne feroit aucun effet ſur moi, je leur fais la même propoſition qu'à M. Gaullard & je ſuis prêt à me faire [illegible] ſous leurs yeux.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE

DE L'EUROPE.

MERCREDI 27 MARS 1765.

ALLEMAGNE.

« Des Herrn Friedrichs Von Hagedorn Sammtliche » Werke, &c. »

Collection des Œuvres Poétiques de M. Frédéric de Hagedorn, en trois Parties. Troisieme Edition. A Hambourg, *chez* Jean-Charles Bohn. 1764. *in*-8°.

NOus avons déjà eu occasion de parler de ce Poëte (1). M. de Hagedorn est souvent presqu'aussi vigoureux, aussi sublime que M. de Haller & toujours plus correct & plus harmonieux. On connoît en France *ses Épîtr-es Morales, ses Fables & ses Contes*, ... les y sont encore peu connues; elles respirent cette volupté philosophique qui caractérise les Chansons d'Anacréon & de Chaulieu; nous nous contenterons d'en rapporter une; on

(1) Voy. le Journ. Etrang. *Juillet* 1760.

ſent combien ces petites Pieces doivent perdre dans une Traduction en Proſe.

LE MATIN.

La diligente aurore nous appelle dans les bois & dans les vallons où l'on entend déjà réſonner les chalumeaux des bergers. L'alouette réveillée par le plaiſir s'éleve dans les airs qu'elle fait retentir de ſes chants ; la colombe gémit, & la caille répete ſon chant monotone.

Une douce clarté ſe répand ſur les collines & ſur les pâturages ; la fécondité & la joie raniment les campagnes. L'émail des prairies brille d'un nouvel éclat ; la nuit fuit du ſein des ruiſſeaux limpides.

Les moutons s'empreſſent de ſortir de la bergerie, ils ſe diſperſent, en bondiſſant, le long des côteaux. Le bélier réjoui par la douce haleine du Matin ſe joue d'un air amoureux ſur l'herbe rafraîchie.

Déjà le chaſſeur a lancé le chevreuil timide & le pourſuit par des ſentiers enſanglantés, à travers les bocages & les prairies. Son cor donne le ſignal ; on accourt & ſoudain tous les buiſſons retentiſſent d'airs de chaſſe.

Mais le cœur de Philis friſonne à l'aſpect de ces plaiſirs ; la ſeule tendreſſe anime ſon cœur ſenſible O ma chere Philis ! viſitons ces lieux entourés de montagnes & de boſquets touffus.

Reconnois-toi dans les objets qui t'environnent. Ainſi que cette campagne, ne ſois belle que par la nature : ſois raviſſante comme l'aurore, douce comme ſes rayons, & tranquille comme ces vallons ſolitaires.

****

ITALIE.

L'OUVRAGE intitulé : *Muſæum Kircherianum*, (le Cabinet ou plutôt la Galerie du P. *Kircher*) eſt connu depuis l'année 1709. Cet Ouvrage contenoit alors même un grand nombre de morceaux tant d'Antiquités que d'Hiſtoire Naturelle très-intéreſſans & très-rares. Cette Galerie s'étant conſidérablement augmentée, l'Imprimeur *Zempel* a formé le projet d'en faire connoître toutes les richeſſes par un nouvel Ouvrage dont il vient de donner le ſecond Volume. Nous rendrons compte aujourd'hui du premier ; nous renverrons la notice du ſecond à la Feuille prochaine. Tout l'Ouvrage eſt diviſé par Claſſes, on trouve ſéparément les *Bronzes*, les *Peintures*, les *Idoles*, les *Maſques*, &c. La partie Typographique de cette Édition eſt traitée avec magnificence ; les planches gravées avec ſoin ſur du très-beau papier ſont précédées d'une courte explication des différentes pieces qu'elles repréſentent. Le premier Vo-

lume a pour titre : *Musæi Kirkeriani ærea.* Il contient 23 planches & 96 pages. Il ne nous offre qu'un fameux vase Etrusque & quelques coupes ou pateres de la Galerie *Kircher.* Ce vase fut trouvé il y a quelques années dans le lieu de l'ancienne *Preneste.* Il a un palme Romain & une once & demie de hauteur; son diametre est d'un palme Romain & sept onces & demie ; il porte une inscription où on lit distinctement ces mots, *Romæ fecit :* ce vase a donc été travaillé à Rome même; mais on est convaincu que le travail en est Etrusque ; on en juge par les caracteres qui, quoique Latins, ont en effet beaucoup de ressemblance avec les caracteres Etrusques. Les figures dont il est orné concourent à établir cette opinion. On a trouvé dans ce vase quelques restes d'un vase de bois, ses pieds, son manche & une partie de son couvercle qui étoit de bronze. Le premier vase, qui est d'airain, est représenté par différentes planches. Dans la premiere on voit la forme du vase; la seconde & la troisieme présentent les différentes positions des figures dont il est embelli. Le couvercle est divisé en trois parties gravées sous différens aspects; la quatrieme & la cinquieme planches représentent une chasse; la sixieme, l'arrivée des Argonautes en Bebrycie; la septieme, leur débarquement, & la huitieme enfin, la victoire de Pollux remportée sur

Amycus, Roi des Bebryciens. Voilà toutes les gravures qui appartiennent au vaſe Etruſque; les autres, au nombre de 15, repréſentent des pateres anciennes qui ont rapport à quelques faits d'Hiſtoire ou à quelques traits de Mythologie. Les planches ſont décrites avec beaucoup de clarté; les notes contiennent des explications & des conjectures propoſées avec beaucoup de ſageſſe & de modeſtie; le ſtyle en eſt très-pur & parfaitement convenable à ces ſortes de matieres. L'Auteur de cet Ouvrage, qui ne s'eſt point encore fait connoître, propoſe deux explications ſur l'uſage de ce vaſe. Elles ſont fondées ſur une inſcription que porte ce même vaſe en ces termes : DINDIA MACOLNIA FILEA DEDIT, ce qui fait conjecturer à l'Auteur que ce vaſe étoit une urne deſtinée à conſerver les cendres de *Dindius Macolnius*, ou plus probablement une eſpece de petit Temple conſacré par *Dindia Macolnia* à l'apothéoſe de ſon pere. Dans la ſeconde planche on voit entre deux faunes une figure dont les ornemens ſont préſumer qu'elle repréſente quelque Prince, tel qu'étoit vraiſemblablement *Macolnius*. L'Auteur donne à cette conjecture toute la probabilité dont elle eſt ſuſceptible. Il explique enſuite toutes les parties du vaſe qui peuvent ſervir à répandre quelque lumiere ſur l'Hiſtoire, la Fable & les Arts. La conſtruction du Vaiſſeau des Argo-

nautes nous a paru singuliere & mérite une explication plus étendue. On voit dans ce Vaisseau un double rang d'ouvertures supérieur l'un à l'autre; d'où l'Auteur conjecture que ce Vaisseau avoit un double rang de rames. Cela est possible, sans doute; nous croyons même qu'un Vaisseau pourroit avoir jusqu'à trois rangs de rames, mais un plus grand nombre répugne aux premiers principes de la méchanique; aussi sommes-nous convaincus qu'il y a de l'équivoque dans ce que nous ont laissé quelques anciens Écrivains sur le nombre excessif des rames. Il y a toute apparence que lorsqu'ils parlent de *biremes* ou de *triremes*, ils ne prétendent désigner que les différens ordres de rames; mais lorsqu'ils portent ce nombre plus haut, il faut nécessairement les entendre ou du nombre des rameurs renfermés dans différens bancs, ou même du nombre entier des rames. On ne peut trop exhorter l'Auteur de cet excellent Ouvrage à nous en donner la continuation.

ANGLETERRE.

« Essays on Husbandry, &c.

Essais sur l'Agriculture; avec des Planches. A Londres, *chez* Hinton. 1764. *in*-8°.

On a vu paroître depuis vingt ans plus d'Ouvrages sur l'Agriculture qu'on n'en avoit peut-être fait

jusques-là depuis qu'on laboure & qu'on écrit. On a proposé de nouveaux semoirs, de nouvelles charrues, mille expériences nouvelles; il s'est formé des Académies uniquement occupées de cet objet; & cependant nous ne voyons pas que l'Agriculture y ait beaucoup gagné, du moins dans ce Royaume. Ce n'est pas que les Livres & les Observations ne soient utiles, mais cela ne suffit pas; ce ne sont pas les lumieres qui manquent à nos Cultivateurs, ce sont les encouragemens & les moyens. L'Ordonnance du Roi qui permet l'exportation des grains fera plus de bien en quatre ans que les meilleurs Livres du monde n'en feroient en quarante; mais il faut convenir que cette même Ordonnance est le fruit des lumieres que des Citoyens zélés & instruits ont répandues depuis dix ans dans le public, par leurs écrits.

L'Angleterre nous a donné sur cette matiere le précepte & l'exemple; l'Agriculture y a fait plus de progrès qu'en aucun Pays du monde; mais ce n'est pas un effet des Livres qu'on y a publiés: au contraire, ces mêmes Livres y sont le fruit de l'expérience & des bonnes institutions. Égalité dans l'imposition, justice & douceur dans la perception, voilà sur ce point le principe de tout bien. Ajoutez à cela les mœurs des Anglois. Les grands & les riches résident une partie de l'année dans leurs terres; un très-

grand nombre de propriétaires opulens vivent toujours à la campagne ; le Fermier & le Laboureur en augmentant leur fortune ne ſe dégoûtent pas d'un travail qui les enrichit ſans les abaiſſer ; une foule de Cultivateurs inſtruits & aiſés obſervent par goût, par intérêt, par eſprit de patriotiſme ; font des expériences ſur les différentes propriétés des terreins divers ; eſſayent de nouveaux engrais ; ſimplifient & perfectionnent les inſtrumens du labourage ; excitent l'émulation parmi leurs voiſins, &c. On ſent combien ces circonſtances ſont propres à avancer promptement les progrès de la culture. L'état des choſes ne peut pas être le même parmi nous. Avant de chercher à inventer de nouvelles machines, il faut voir ſi nous tirons de celles que nous avons tout le parti qu'on en peut tirer. Il faut créer avant de perfectionner.

Les terres ſeront bien cultivées par-tout où le propriétaire aura un grand intérêt à les mettre en valeur ; & ſur ce point l'intérêt de chaque particulier fera plus de chemin que tous les raiſonnemens de la Philoſophie. Voulez-vous voir ce que peut l'induſtrie, guidée par le ſeul intérêt, lorſqu'elle eſt ſûre de jouir du fruit de ſes efforts ? Parcourez ces marais deſſéchés qui environnent Paris ; vous y verrez quelques arpens de mauvaiſe terre produire, à force d'Art & de ſoins, plus que toutes les terres de certaine Pro-

vince du Royaume ne rapportent à ceux qui les poſſedent.

Mais encore une fois nous n'avons garde d'attaquer l'utilité des Ecrits ſur l'Agriculture ; nous voudrions ſeulement qu'on ne s'appeſantît pas trop ſur des détails de pratique ou des méthodes théoriques, qui ne peuvent avoir qu'une utilité locale, ſouvent incertaine & toujours lente. Il eſt très-bon d'occuper la Nation de l'importance de ce grand objet. Les bons principes, jettés dans le public, s'éclairciſſent, s'épurent par la diſcuſſion & la contradiction ; les vérités deviennent populaires, &, lorſqu'elles ont acquis une certaine maturité, dont elles ont toutes beſoin, ceux qui gouvernent s'en emparent & les mettent en œuvre en faiſant de bonnes loix ou en réformant les mauvaiſes. Nous avons eu depuis quelques années des exemples de ce que nous avançons.

Venons au Livre que nous avons annoncé ; il contient deux Eſſais ; dans le premier, l'Auteur prouve que l'Agriculture eſt la baſe & le ſoutien de tous les Etats floriſſans ; il examine l'état ancien & préſent de cet Art ; il fait voir les rapports qui ſe trouvent entre l'Agriculture, les Manufactures, les Arts & le Commerce ; il traite de la culture des Colonies, & s'étend ſur les défauts & les améliorations de la culture en Angleterre. Dans le ſecond

Essai, il rend compte de quelques expériences pour encourager la culture de la luzerne par *transplantation;* ce sont, dit-il, les premieres expériences qu'on ait tentées sur ce sujet en Angleterre.

Ces Essais sont intéressans & vraiment utiles. L'Auteur croit que sur cette matiere on ne sauroit trop se défier des théories générales, & trop multiplier les expériences. Il a beaucoup voyagé, & il rend compte de l'état actuel de l'Agriculture dans les principaux états de l'Europe. Il ne nous est pas possible d'entrer dans les détails de cet Ouvrage; nous croyons que ce seroit un service à rendre au public que de le traduire dans notre langue.

HOLLANDE.

Œuvres Philosophiques Latines & Françoises de feu M. Leibnitz, tirées de ses Manuscrits qui se conservent dans la Bibliotheque Royale à Hanovre, & publiées par M. R. E. Raspe; *un Volume* in-4°. *de* 540 *pages sans les Préfaces & la Table des Matieres. A* Amsterdam *& à* Leipsick, *chez* Jean Schreuder. 1765.

TANDIS que M. du Tens publioit à Turin le *Prospectus* d'une Édition complette des Œuvres de Leibnitz, M. Raspe présidoit à l'impression des Œuvres

Philosophiques que nous annonçons. Ce Recueil contient six Ouvrages qui n'avoient point encore été imprimés. En voici les titres : 1. *Nouveaux Essais sur l'entendement humain.* 2. *Remarques sur le sentiment du P. Mallebranche, que nous voyons tout en Dieu, concernant l'examen que* Locke *en a fait.* 3. *Dialogus de connexione inter res & verba.* 4. *Difficultates quædam* Logicæ. 5. *Discours touchant la méthode de la certitude & de l'art d'inventer pour finir les disputes & faire en peu de temps de grands progrès.* 6. *Historia & commendatio linguæ charactericæ universalis, quæ simul sit ars inveniendi & judicandi.*

Ces Pieces sont précédées de deux Préfaces, l'une de M. Kastner, Professeur de Mathématiques & de Physique à Gottingue, l'autre est de l'Éditeur. Nous extrairons de celle-ci quelques circonstances historiques qui ont rapport à cette Édition.

Les *nouveaux Essais sur l'entendement humain* étoient déjà connus, au moins pour le titre, par une Lettre de Leibnitz à M. Remond, datée de Vienne le 14 Mars 1714, qui se trouve dans le Recueil de Pieces diverses par M. Des-Maizeaux. Leibnitz y parle des *réflexions assez étendues qu'il avoit faites sur l'Ouvrage de M. Locke qui traite de l'entendement humain*, ajoutant qu'il en avoit laissé échapper *quelques petites remarques.* Ces petites remarques lui avoient suscité des critiques assez ameres de la part de Locke ; & il est à croire que cette raison

empêcha Leibnitz de publier de son vivant les *nouveaux Essais* en entier, qui sont une réfutation du Traité de Locke. Le Philosophe Allemand avoit déjà deux grandes controverses avec les Anglois, l'une concernant l'invention du calcul infinitérimal, qu'il vouloit revendiquer contre la décision de la Société Royale de Londres, l'autre avec M. Clarke sur des questions importantes de Métaphysique & de Théologie naturelle. Il n'avoit pas envie sans doute d'en avoir une troisieme avec Locke & ses amis, ce qui n'eût pas manqué d'arriver, à en juger par une Lettre du Philosophe Anglois à Molineux à l'occasion des petites remarques dont on vient de parler.

Quant au fond de l'Ouvrage, Leibnitz paroît s'attacher sur-tout à prouver l'immatérialité de l'ame que Locke lui semble laisser douteuse : il justifie les idées innées & s'efforce de prouver que l'ame en tire la perception de son propre fonds. Il justifie aussi les axiomes dont Locke méprise l'usage. Il soutient, contre le sentiment de ce Philosophe, que l'individualité de l'homme, qui le fait demeurer le même, consiste dans la durée de la substance simple ou immatérielle qui est en lui ; que l'ame n'est jamais sans pensée ; qu'il n'y a point de vuide ni d'atômes ; que la matiere ou ce qui est passif ne sauroit avoir de pensée, à moins que Dieu n'y ajoute une substance qui pense. Leibnitz parle aussi de la liberté parce que Locke en a parlé. Une remarque sur-tout qui peut avoir son

application dans ce temps-ci, c'eſt que Leibnitz en croyant les ſentimens qu'il combat capables de faire tort à la morale, rend par-tout juſtice à l'intention droite & pure de l'Auteur qui les met dans un ſi grand jour.

M. Kaſtner met le Philoſophe Anglois autant au-deſſous de l'Allemand à l'égard de la recherche des idées ſimples, que les Opticiens du temps paſſé qui prenoient le rayon ſolaire pour ſimple étoient au-deſſous de Newton. Il ajoute que ſi Leibnitz avoit écrit l'hiſtoire de l'eſprit humain, ſon Ouvrage différeroit de celui de Locke comme l'hiſtoire d'un inſecte décrit par Roeſel differe de l'ébauche que Frish en auroit faite. Pour nous, contens d'énoncer en ſubſtance les points principaux traités dans les *nouveaux Eſſais*, nous n'entreprendrons pas de juger ces deux grands hommes. Reſtant plutôt dans les bornes de la tolérance philoſophique que nous nous ſommes preſcrites, nous dirons ſeulement que ſi deux Savans furent jamais capables de rendre leur ſentiment probable, quoiqu'oppoſé l'un à l'autre, & dans ces matieres où on ne peut guère exiger que la probabilité, c'eſt aſſurément Locke & Leibnitz.

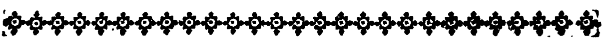
Les *nouveaux Eſſais* écrits originairement en François, parce qu'on avoit traduit en cette Langue le *Traité concernant l'Entendement Humain*, avoient beſoin d'être retouchés quant au ſtyle. Leibnitz les ſoumit pour cet effet aux corrections de MM. Ku-

goni & Barbeyrac qui ne les épargnerent point. Cela n'empêche pas que le ſtyle ne ſoit encore reſté fort incorrect en pluſieurs endroits, & quelquefois juſqu'à embarraſſer & obſcurcir le ſens. L'Editeur réclame l'indulgence du Lecteur pour ces négligences; n'auroit-t'il pas dû plutôt y remédier ? Au moins il devoit réclamer en même temps cette indulgence pour ſa Préface & celle du ſavant Profeſſeur de Gottingue. En général, les ſavans ne devroient écrire dans une Langue étrangere que lorſqu'il la poſſedent auſſi-bien que leur Langue maternelle. Ils font honneur à la Langue Françoiſe en l'adoptant; ils ne lui font pas moins de tort en la défigurant. Ici l'on rencontre fréquemment une diction mal conſtruite, une ortographe vicieuſe, une ponctuation auſſi défectueuſe, des mots barbares & des phraſes qui ne le ſont pas moins : reproche qui tombe autant & plus encore ſur la Préface de M. Raſpe que ſur les Œuvres Philoſophiques de Leibnitz. Nous eſpérons que ces Pieces qu'on retrouvera ſans doute dans l'Édition de M. du Tens y reparoîtront ſous une forme plus gracieuſe. C'eſt uniquement pour engager les Éditeurs à redoubler d'attention ſur ce point que nous nous ſommes permis cette critique dont la juſteſſe eſt malheureuſement trop confirmée par des fautes multipliées preſqu'à chaque page de l'Ouvrage.

Nous ne dirons rien des trois Pieces ſuivantes de ce Recueil qui y occupent à peine quelques pages.

Le Discours *touchant la méthode de la certitude, &c.* & l'*histoire de la Langue caractéristique universelle*, ne sont que des Pieces préliminaires d'un plus grand Ouvrage projetté par l'Auteur sous ce titre : *De augmentis & instauratione scientiarum*, dont on a trouvé des morceaux détachés dans ses papiers.

L'Éditeur nous annonce la continuation de ce Recueil, supposé que ce premier Volume soit bien reçu du Public. Ses amis lui conseilleront, pour sa gloire & pour celle de Leibnitz, d'abandonner une entreprise dont l'exécution est fort au-dessous du génie de l'un & des talens de l'autre, & de se joindre à M. du Tens pour concourir avec lui à la perfection de l'Édition qu'il prépare.



FRANCE.

I.

Le Siége de Calais, Tragédie, &c. A Paris, *chez* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques.* 1765.

CETTE Piece, dont les représentations ont eu tant de succès & d'éclat, voit enfin le jour plus tranquille de l'impression. On lit à la tête une Épître Dédicatoire au Roi, pleine de mouvemens affectueux, & une Preface où M. de Belloy s'applaudit avec raison d'avoir intéressé le premier notre Nation par le spectacle des vertus de notre Nation même. L'Ouvrage est suivi de notes historiques ; l'Auteur nous paroît y

établir invinciblement la vérité du fait qu'il a mis en action & sur lequel on avoit répandu des doutes.

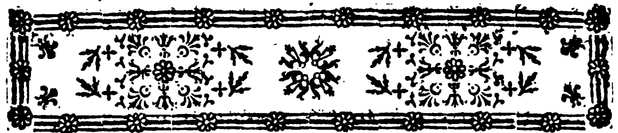
Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit de cette Piece. Consacrée par une admiration universelle & constante, & plus encore par le sentiment qui produit cette admiration, elle n'a pas besoin sans doute de nos éloges ; & nous partageons trop vivement l'enthousiasme qu'elle a fait naître pour conserver la liberté de l'examiner d'un œil froid & critique.

II.

Contes Moraux ; par M. Marmontel, *de l'Académie Françoise. A* Paris, *chez* Merlin, *Libraire, rue de la Harpe.* 1765. 3 *Vol.* in-8°. *&* in-12. *Avec le* Portrait *de l'Auteur & une Estampe à la tête de chaque Conte.*

La réputation de cet agréable Recueil est faite ; les premiers Contes de M. Marmontel ont déjà été traduits en plusieurs Langues, & plusieurs de ses Sujets ont été transportés avec succès sur les Théatres de Paris & de Londres. Cette nouvelle Édition, outre le mérite des ornemens, est enrichie de cinq nouveaux Contes, dignes de leurs aînés. Celui de *l'Amitié à l'épreuve* ne le cede à aucun des anciens, ni pour l'intérêt des situations, ni pour l'élégance du style, ni pour l'honnêteté des sentimens & l'utilité de la morale.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France.



SUPPLÉMENT A LA GAZETTE LITTÉRAIRE DE L'EUROPE.

DIMANCHE 31 MARS 1765.

I.

Lettre du Physicien de Nuremberg aux Auteurs de la Gazette Littéraire.

J'AI lu, Messieurs, dans le Journal des Savans du mois de Janvier dernier, des Observations faites à propos de quelques Lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser sur les animaux. Quel que soit le mérite de ces Observations, je n'y répondrois pas s'il ne s'agissoit que d'une pure question de Philosophie, que je regarde comme assez indifférente en elle-même; mais il paroît que l'Auteur a dessein de jetter sur les idées que je vous ai présentées un soup-

çon de Matérialiſme, & je ne veux pas qu'une pareille tache défigure ce que vous avez bien voulu faire imprimer. J'ai même quelque lieu de craindre que le zele ardent de l'Obſervateur ne l'ait égaré, & que ſes idées ne favoriſent beaucoup plus le Matérialiſme que les miennes, quoiqu'aſſurément ce ne ſoit pas ſon deſſein; mais il n'en eſt pas moins de mon devoir de chercher à le ramener. La charité douce produit des lumieres pures, & c'eſt d'elle, aidée d'un peu de raiſon, que je veux en emprunter pour éclairer l'Obſervateur.

Il eſt vrai, Meſſieurs, que je reconnois dans les animaux la faculté de ſentir, celle de ſe reſſouvenir, & tous les produits ſubſéquents de ces deux facultés; mais loin de vouloir inſinuer par-là le Matérialiſme, je déclare qu'il m'eſt impoſſible de concevoir que la matiere ſoit capable du plus petit degré de ſenſation. La faculté de ſentir répugne à toutes les idées que j'ai de la ſubſtance matérielle: j'adopte toutes les démonſtrations raiſonnables qu'on a faites de la néceſſité d'un être ſimple & indiviſible pour recevoir les différentes ſenſations & les comparer entre elles. Si l'Obſervateur accorde aux bêtes la faculté de ſentir, & qu'en même temps il les regarde comme des êtres purement matériels, c'eſt lui ſans doute, & non pas moi, qui devient le Matérialiſte Je veux croire cependant que ce n'eſt nullement ſon inten-

tion; & je me garderai bien de lui imputer un sentiment qu'il ne veut point avoir, quand même ses principes y conduiroient par les conséquences les plus directes. Mais voyons en détail quelques-unes de ses observations, & tâchons de les apprécier avec l'impartialité qui ne doit jamais abandonner ceux qui cherchent sincerement la vérité.

L'OBSERVATEUR.

M. de Buffon a parfaitement bien défini l'espece de leur mémoire, (des animaux) il a solidement prouvé qu'ils ne réagissent point sur leurs actes, &c.

RÉPONSE.

Je ne me rappelle pas quelles sont là-dessus les idées de M. de Buffon, & je ne suis pas en peine qu'il n'ait bien dit tout ce qu'il a dit; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Je demande à l'Observateur quelle est l'*espece* de mémoire des bêtes, & s'il en connoît de deux *especes*. Jusqu'ici, je l'avoue, j'avois pensé qu'il n'y en avoit qu'une, & qu'elle consistoit uniquement à se souvenir des sensations qu'on avoit éprouvées; peut-être l'Observateur en connoît-il une autre qui consiste à oublier ses sensations. Quant à la faculté de réagir sur ses actes, je ne sais pas si l'on peut donner un autre nom à l'opération très-familiere aux bêtes par laquelle elles résistent à l'impres-

ſion actuelle d'un appétit vif, par le ſouvenir des inconvéniens qu'elles ont éprouvés dans des circonſtances pareilles ou approchantes. Je ne ſais pas ſi c'eſt réagir ſur ſes actes que de balancer ces inconvéniens rappellés par la mémoire, avec des deſirs actuellement ſtimulans, & après une héſitation marquée, de ſe déterminer par le motif le plus preſſant. Je ne ſais pas ſi c'eſt réagir ſur ſes actes que de s'inſtruire par l'expérience, & de ſuivre en conſéquence un plan de conduite réfléchi qui eſt viſiblement le réſultat de ces différentes combinaiſons. Mais il eſt certain que les bêtes font tout cela; & d'après les faits qu'aucun homme, inſtruit de leurs opérations, ne pourra me conteſter, je veux bien qu'elles ne *réagiſſent* pas ſur leurs actes; car que m'importe à moi le nom qu'on y voudra donner!

L'OBSERVATEUR.

A quel propos l'Auteur de la nature, en accordant la perfectibilité aux brutes, leur auroit-il fait un don conſtamment inutile?.... Concluons ſans héſiter. La faculté de ſe perfectionner eſt pour les brutes d'une inutilité conſtante; donc elles en ſont dépourvues.

RÉPONSE.

A quel propos l'Auteur de la nature, en accordant

la perfectibilité aux Hurons ou à tel autre Peuple qui reste depuis des siecles dans le même degré d'abrutissement, leur auroit-il fait un don constamment inutile ? Concluons sans hésiter, &c. Toutes les fois qu'avec notre foible raison nous voudrons déterminer ce que doit faire l'Auteur de la Nature, nous courons risque de conclure d'une maniere absurde. Nous pouvons observer & admirer ce qu'il a fait; mais il y a plus que de l'extravagance à vouloir juger de ses vues & pénétrer dans ses desseins. Au reste, je ne prétends pas, dans cet exemple, & je n'ai prétendu nulle part établir aucune parité entre l'homme & la bête. C'est bien à nous de saisir l'ensemble & les rapports que Dieu peut avoir mis entre ses différens ouvrages ! J'ai observé l'intelligence des bêtes très-indépendamment des rapports qu'elle peut avoir avec la nôtre. J'ai cherché à lire leurs intentions dans leurs actions; je les y ai lues; mais je n'ai regardé qu'elles, & je ne me suis jamais occupé d'en tirer aucune conséquence relative à nous. L'homme se dégraderoit-il en reconnoissant les facultés qui existent dans des êtres inférieurs à lui, & ce qu'il a de commun avec eux lui ôte-t-il rien des avantages immortels qui le distinguent ? Non, il se dégraderoit beaucoup plus en affectant de méconnoître les privileges dont jouissent ces êtres subordonnés. Si quelque chose peut réellement avilir, c'est cette

crainte puérile qui ferme les yeux sur ce qui est, ou qui porte à désirer que les choses ne fussent pas ce qu'elles sont. Quand nous aurons reconnu dans les animaux des avantages qu'ils partagent avec nous, l'homme n'en restera pas moins au rang que Dieu lui a assigné dans l'immensité de ses ouvrages. Mais revenons à notre sujet. La question de la perfectibilité des bêtes se réduit à un point fort simple. Des êtres qui sentent & se ressouviennent ne peuvent-ils pas éprouver d'une manière indéfinie des sensations nouvelles que la mémoire conserve, & qui s'ajoutent aux connoissances qu'ils avoient déjà ? Si cela est, & je doute qu'on puisse le nier, voilà déjà les individus perfectibles. Mais si de plus ces êtres peuvent se communiquer les connoissances qu'ils ont acquises, les especes deviennent perfectibles aussi. Or j'ai prouvé par les faits qu'il étoit impossible que les bêtes exécutassent ce que nous leur voyons exécuter sans une communication d'idées, & même sans un langage articulé. J'ai prouvé d'ailleurs que des especes tout entieres acqueroient réellement plus de lumieres & de sagacité dans certains Pays en raison des circonstances qui les forçoient d'être plus clairvoyantes & plus précautionnées. Si l'on vient me demander ensuite pourquoi donc les bêtes n'usent pas toujours de ce privilege de perfectibilité, pourquoi elles n'ont point d'intérêt à s'instruire, pourquoi elles n'ont

que des beſoins phyſiques, pourquoi, &c. Je réponds d'abord que je n'en ſais rien & qu'il ne m'appartient pas d'en rien ſavoir. Il a plu au ſouverain être d'organiſer & de faire vivre des animaux ſans nombre dont les uns ſont deſtinés à brouter l'herbe & à n'avoir beſoin que d'un petit nombre de faits pour toutes connoiſſances. Il a voulu que quelques autres fiſſent leur nourriture d'une proie fugitive, & que pourſuivis eux-mêmes ils vécuſſent entre la néceſſité d'attaquer & celle de ſe défendre. Il a décidé que cette néceſſité jetteroit une variété infinie dans leurs démarches, que la multiplicité des obſtacles & des périls forceroit à l'attention ces êtres intéreſſés, & que dans toutes les eſpeces, de nouveaux beſoins augmenteroient ainſi la ſomme de l'intelligence. Et vous me demandez à moi pourquoi ces êtres-là ne font pas de beaux tableaux & des livres de Métaphyſique ? Apparemment que Dieu a voulu qu'ils fiſſent ce qu'ils font, & ce n'eſt pas à nous à en ſavoir davantage.

L'OBSERVATEUR.

Ce qui déshonore à mon gré l'intelligence des animaux, c'eſt bien moins le défaut de perfectibilité que la ſûreté & la promptitude de ce prétendu génie qui leur apprend en un moment tout ce qu'ils doivent ſavoir ..... ils apprennent trop vîte, ou plutôt ils ſavent trop promptement ſans avoir appris, &c.

RÉPONSE.

Que les bêtes apprennent en un moment tout ce qu'elles doivent sçavoir, c'est ce qui sera démenti par tous ceux qui prendront la peine de les regarder. On apperçoit clairement leur inexpérience premiere, leur tâtonnement, leurs fautes & leurs progrès. Mais, dit-on, elles s'instruisent plus promptement que nous. Il est en effet bien étonnant que Dieu, qui proportionne en tout les moyens à la fin, ait accordé cette célérité d'instruction à des êtres que la nature abandonne bientôt à eux-mêmes, & dont la durée de la vie est très-courte. Sans doute que la mouche éphémere doit s'instruire & s'instruit encore plus promptement de ce qui est nécessaire à sa conservation que ne font les animaux qui vivent quelques années.

L'OBSERVATEUR.

Je n'ai jamais bien compris ce que c'est que la différence essentielle des idées acquises par un sens ou par un autre sens...., Les sens ne donnent point les idées; ils leur donnent seulement de la prise, &, pour ainsi dire, de la parure.

RÉPONSE.

Il ne paroît cependant pas difficile de comprendre qu'un être qui n'auroit de sens que l'odorat n'auroit

d'idées que celles des différentes odeurs; que celui qui n'auroit de ſens que le toucher n'auroit d'idées que celle de la molleſſe ou de la dureté des corps, de leur forme, &c. & que ces idées ſeroient eſſentiellement différentes. Il me ſemble que l'idée d'un corps dur & celle d'une odeur quelconque n'ont rien qui ſe reſſemble. Ces idées d'ailleurs, quoiqu'acquiſes uniquement par les ſens, me paroiſſent de la plus grande ſimplicité & entierement dénuées de *parure*. On a dit avant l'Obſervateur que cinq perſonnes, chacune avec un ſens différent, s'entendroient en Géométrie. Cela peut être, & je le crois. Mais je ne vois pas comment ſur les autres objets elles pourroient s'entendre; comment l'une pourroit faire comprendre à l'autre les réſultats d'une ſenſation dont celle-ci ne pourroit avoir aucune idée.

L'OBSERVATEUR.

Il n'eſt guère de Payſan qui ne ſoit aſſez bon Métaphyſicien à ſa maniere. Il n'en eſt point qui ne faſſe des abſtractions, qui ne généraliſe ſes idées, &c.

RÉPONSE.

Il paroît que l'Obſervateur regarde la faculté d'abſtraire comme un privilege excluſif de l'eſpece humaine. Avec la ſagacité qu'il montre, s'il eût pris la peine d'y refléchir, il eût vu que ce n'eſt qu'un

ſecours accordé à la foible intelligence des êtres imparfaits. Les bêtes ſont forcées comme nous de faire des abſtractions. Un chien qui cherche ſon maître, s'il voit une troupe d'hommes, y court d'abord en vertu d'une idée abſtraite générale qui lui repréſente des qualités communes entre ſon Maître & ces hommes-là. Il parcourt enſuite ſucceſſivement pluſieurs ſenſations moins générales, mais toujours abſtraites, juſqu'à ce qu'il ſoit frappé de la ſenſation particuliere qui eſt l'objet de ſes recherches. Il n'appartient qu'à l'Intelligence Suprême de n'avoir point d'idées abſtraites, parce que d'une ſeule vue elle pénetre & l'enſemble & les détails, & qu'elle a toujours actuellement préſent tout ce qui exiſte.

L'OBSERVATEUR.

Les ſinges ne peuvent-ils pas s'entr'aider à peu près comme les hommes ? Tous les animaux de même eſpece peuvent ſe ſervir réciproquement.

RÉPONSE.

Je ne parlerai pas des ſinges, parce que je ne connois pas leurs mœurs. Je n'en ai point vu de raſſemblés en ſociété libre, & je n'ai rien lu de fort inſtructif ſur leur compte dans les Voyageurs. Mais l'Obſervateur me fera grand plaiſir de me dire en quoi les animaux frugivores pourroient s'entr'aider

beaucoup, & en quoi les carnaſſiers manquent à ſe ſervir réciproquement lorſqu'ils ont l'intérêt & les moyens de le faire.

L'OBSERVATEUR.

Pourquoi les aigles n'iroient-ils pas à la chaſſe des hommes? Ne peuvent-ils pas, en planant dans les airs, laiſſer tomber ſur nos têtes ces fardeaux immenſes qu'ils ſont capables de porter!

RÉPONSE.

Ce pourroit être un avis utile à donner aux aigles; je crois en effet qu'ils ne s'en ſont jamais aviſés, ſi ce n'eſt peut-être celui qui briſa la tête chauve du Poëte Simonide avec une tortue. C'étoit un maître aigle que celui-là. Quant aux autres, quoiqu'ils portent des fardeaux *immenſes*, comme tout le monde ſait, je penſe qu'il leur eſt plus avantageux de continuer à enlever des agneaux & des lievres, comme ils ont toujours fait. C'eſt en allant à ſon but par le chemin le plus court qu'on montre le plus d'eſprit & de ſagacité.

L'OBSERVATEUR.

Peut-on dire ſérieuſement que l'intelligence des animaux ne ſe perfectionne pas, faute des Arts qui la ſuppoſent?

RÉPONSE.

Ce seroit sans doute une absurdité ; mais il est bien sûr qu'on ne l'a dite nulle part. On sait que c'est l'intelligence qui invente les Arts, & que ce sont les mains qui les exécutent. Mais on sait aussi qu'on n'invente point ce qu'on n'a nul moyen d'exécuter. Si les hommes eussent été sans mains, avec toute leur intelligence ils n'eussent point inventé les Arts. Mais les Arts une fois inventés & exécutés, par l'intelligence & par les mains, étendent la sphere de l'intelligence même, en multipliant les objets de ses connoissances. Il n'y a point là de cercle vicieux. Il n'existe que dans l'assertion de l'Observateur qui n'est point du tout la mienne. Au reste, il est faux que pour avoir quelques-uns des moyens on soit obligé d'exécuter, sous peine d'être regardé comme dépourvu d'intelligence. Combien de Peuples entiers n'exécutent point, quoiqu'ils aient de l'intelligence & des mains !

L'OBSERVATEUR.

Il est très-faux que les Arts aient élevé les hommes au-dessus des brutes, dans le sens où l'on voudroit en tirer avantage contre nous.

RÉPONSE.

Je réclame ici la justice de l'Observateur contre

lui-même. Je n'ai dit nulle part que l'homme ne dût qu'aux Arts la supériorité qu'il a sur les brutes ; je suis très-éloigné de le penser, & encore plus de tirer aucun avantage contre nous du degré d'intelligence que je vois clairement exister dans les animaux. J'ai dit, & je crois en être sûr, qu'il y a tel homme dont actuellement la somme des idées & des connoissances acquises est inférieure à la somme des idées de tel renard dont j'ai suivi les manœuvres. Mais je n'ai jamais eu dessein d'en conclure que cet homme n'eût pas, en puissance, la faculté de surpasser le plus habile des renards.

L'OBSERVATEUR.

Les sciences abstraites rendent en général plus stupide & plus insensée une bonne partie du corps de la Nation.

RÉPONSE.

L'Observateur prétend ajouter encore à l'idée de M. Rousseau qui dit seulement que les sciences contribuent à nous rendre plus méchans, en nous rendant plus éclairés ; que ce sont des armes donnés à des furieux. Mais si elles nous rendent *stupides*, on croit qu'elles peuvent avoir une utilité morale à laquelle sans doute M. Rousseau n'avoit pas songé. Si la premiere assertion a semblé paradoxale, celle-ci pourroit peut-être aussi élever quelques doutes. Mais aussi, que les sciences nous rendent *stupides*, ce seroit une belle démonstration à faire.

L'OBSERVATEUR.

La sensibilité, ce précieux attribut de l'intelligence, se montre-t'elle avec quelqu'énergie dans la plûpart des brutes envers leurs semblables ?

RÉPONSE.

Elle se montre avec la plus grande énergie dans toutes les especes qui vivent ensemble, & qui ont des moyens de s'entresecourir; celui qui en doutera peut essayer d'aller faire crier un porc dans un bois où il y en aura d'autres à la glandée. Les especes vigoureuses & bien armées défendent avec fureur les individus de leurs troupes ; les especes foibles s'avertissent du danger ; celles qui vivent en famille y concentrent leurs intérêts, & il n'est pas extraordinaire qu'elles n'en prennent aucun à d'autres individus qui n'ont aucun rapport avec elles.

L'OBSERVATEUR.

L'organisation, selon le procédé si connu de la nature, devroit marcher par des nuances insensibles. . . . . Il devroit donc y avoir des animaux presque aussi bien organisés que nous, peut-être d'autres beaucoup mieux, &c.

RÉPONSE.

Je cherche à voir ce qui est ; mais je ne me suis jamais inquiété de ce qui devroit être. Les analogies ne sont bonnes qu'à faire conjecturer lorsque les

faits manquent; & toutes les analogies du monde ne valent pas un ſeul fait bien obſervé. Que Dieu ait voulu mettre, ou non, une diſtance plus ou moins grande entre quelques-uns de ſes ouvrages & les autres, ce n'eſt pas-là mon affaire. Je me borne à admirer tout ce qu'il a fait pour ſa gloire, & à lui rendre graces de ce qu'il a fait pour moi.

Voilà, Meſſieurs, ce que j'ai cru devoir relever dans les Obſervations qu'on a faites ſur mes Lettres. Si l'Obſervateur a penſé qu'elles puſſent, en quelque maniere, favoriſer le Matérialiſme, je ne peux que lui ſavoir gré d'avoir pris l'allarme, & le remercier de m'avoir donné occaſion de m'expliquer & de détruire les impreſſions qui auroient pu en réſulter contre mon intention.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Nuremberg, ce 2 Mars 1765.



II.

Suite du Mémoire ſur Velleia.

Si les édifices publics dont on a fait la découverte dans les ruines de Velleia portent tous le caractere de la grandeur & de la magnificence, les maiſons des particuliers n'ont rien que de très-ſimple & de très-modeſte. Celles qui ſubſiſtent encore ſont

toutes assez petites; elles ne sont pas cependant dénuées de toute espece d'ornemens. Quelques-unes sont pavées en mosaïque, mais avec peu de goût. On voit encore une espece de panneau peint sur le mur dans le goût que nous appellons aujourd'hui Chinois, & qui étoit véritablement le goût Romain, si bien imité par Raphael dans les copies qu'il a faites des peintures des anciens édifices. Parmi les bisarreries de l'Art on remarque un bas-relief en marbre, dont le dessin est Egyptien & parfaitement bien exécuté. Les Romains ont eu quelquefois la fantaisie d'imiter l'Architecture Egyptienne; deux chapiteaux qu'on a découverts de deux colonnes de breche d'Egypte paroissent être de ce genre. Au lieu de volutes & de fleurs, on y voit des especes de figures d'enfans. Pokock en décrit de semblables dans ses voyages en Egypte. Enfin quelques thermes de marbre, quelques ornemens de très-bon goût, quelques petits bustes, une quantité de pavés & de carreaux de marbre de toute espece découverts dans les maisons des particuliers font présumer que le goût des Arts & le luxe commençoient à se répandre à Velleia lorsqu'elle fut engloutie. Dans les appartemens à rez-de-chaussée, les Velleiates se garantissoient de l'humidité au moyen d'un double plancher dont le supérieur étoit soutenu par des cylindres de terre cuite; précaution peu nécessaire dans les climats plus

doux,

doux, où en effet on trouve peu de bâtimens de cette espece.

Quant aux ustensiles domestiques & aux ornemens de femmes qui sont en très-grand nombre, il y regne de l'élégance & du goût. Il seroit à souhaiter que l'accident qui a ruiné cette Ville eût épargné un calendrier lunaire gravé sur le marbre & qui, tout mutilé qu'il est, présente encore diverses phases de cette Planete. Ce monument nous eût appris si les Velleiates avoient en Astronomie des connoissances plus étendues que le reste des anciens Peuples Latins.

Velleia étoit abondamment pourvue de toutes les commodités de la vie. Il y avoit des magasins de toute espece. Une inscription fait mention du College des Artisans de cette Ville; un petit lingot d'or informe fait conjecturer qu'il y avoit des Orfévres. On a trouvé dans plusieurs maisons des balances de différentes especes, & une suite de poids contrôlés, destinés à la sûreté du commerce. Les maisons étoient distribuées en autant d'Isles, & comme la plus grande partie de la Ville étoit bâtie sur le penchant d'une colline, au lieu d'une longue rue il y avoit des degrés par où l'on montoit aux différens étages de ce vaste amphithéatre.

Les Velleiates érigerent à Adrien une Statue colossale; ce qui ne permet pas de douter qu'ils n'euf-

ſent obtenu de cet Empereur quelque faveur ſignalée; mais c'eſt ſur-tout par Trajan qu'il paroît que les Velleiates furent protégés & chéris. On peut voir dans l'avant-ſalle de l'Académie de Parme la fameuſe Table de ce Prince, que Terraſſon a fait graver à la fin de ſon Hiſtoire de la Juriſprudence; c'eſt le monument ancien en bronze le plus entier & le plus conſidérable qui exiſte. Cette table eſt, pour ainſi dire, la Carte Chorographique du Pays de Velleia. Quelques Journaliſtes Italiens qui ne l'ont pas vue prétendent qu'elle n'a aucun rapport avec ce territoire; ils ignorent ſans doute qu'on y nomme une infinité de lieux ſitués autour de Velleia, qui conſervent encore leur ancien nom; d'ailleurs ſi ce monument eût été abſolument étranger à Velleia, Trajan l'eut-il fait expoſer dans cette Ville? Pour juger ſainement des choſes, il faut les voir de ſes propres yeux. Les Velleiates avoient élevé un Autel à Auguſte au milieu de leur Place publique, ſans doute en mémoire de quelque grace qu'ils en avoient reçue. Il falloit auſſi qu'ils euſſent quelqu'obligation particuliere à Neron puiſqu'ils lui donnerent le titre de *Divus*. On a trouvé parmi les ruines une Statue de ce Prince, repréſenté jeune encore, avec la *Bulla* au cou. Ils conſacrerent des monumens à la mémoire de Germanicus, de Veſpaſien, d'Aurélien, de Probus, d'Agrippine, de Druſille, de Julia Mammea,

de Tranquillina, &c. La plûpart de ces monumens, qui consistent en simples inscriptions, furent placés d'après un Décret des *Duumvirs*. Les Velleiates érigerent aussi à Galba une Statue; cet Empereur est représenté en habit militaire décoré d'une très-riche armure. Les autres Statues représentent, du moins pour la plûpart, des personnages Consulaires que les plus habiles Antiquaires ne sont point encore parvenus à reconnoître; il y en a quelques-unes qui sont de main de Maîtres; on en voit une entr'autres d'un excellent Sculpteur Grec. Le reste est médiocre. On a trouvé une infinité de morceaux de Statues, de bronze & de marbre, qui, s'il étoit possible de les appareiller, formeroient une collection très-intéressante & très-nombreuse; mais malgré les soins & les dépenses du Souverain on déses pere d'y réussir.

Il y a différentes opinions en Italie sur les causes de la ruine de Velleia; les Érudits s'agiteroient moins à ce sujet s'ils prenoient la peine d'examiner eux-mêmes la situation & les ruines de cette Ville; la seule inspection du lieu démontre que c'est par l'écroulement des deux montagnes qui la dominoient qu'elle a été détruite. Plusieurs Villes périrent autrefois en Italie par la même cause. Ciceron fait mention de la Campagne *Privernate*, qui fut détruite, dit-il, *propter labem montis*. Quelques Fiefs du Duc Alcuino, situés près du Mont

Caffin dans le Royaume de Naples, ont ſubi, il n'y a pas longtemps, le même malheur : ces ſortes d'accidens changent la face du terrein & la direction des eaux. Les habitans des bords du Lac de *Como* ont vu l'année derniere un pareil phénomene.

Ceux qui attribuent à la cauſe qu'on vient d'indiquer la ruine de Velleia ſe fondent ſur trois obſervations : premierement les deux montagnes qui la dominent ſont fendues, & il eſt aiſé de reconnoître qu'il s'en eſt détaché une grande partie; ſecondement on voit ſur les débris de la Ville des maſſes énormes qu'on ne peut regarder que comme autant de portions de ces montagnes; troiſiemement, enfin, l'inclinaiſon des murs produite ſans doute par le choc & la quantité de la matiere éboulée eſt univerſelle & réguliere dans preſque tout l'ouvrage, ce qui prouve qu'elle doit avoir eu dans toutes ſes parties une cauſe uniforme & générale. On peut ajouter que les colonnes, les ſtatues, &c. ont été trouvées renverſées du côté oppoſé aux montagnes.

On a remarqué que quand il tombe de groſſes pluies, l'eau filtrant à travers les fentes des rochers & entre les pierres qui ne ſont pas bien jointes, la terre ſe gonfle, ſe détache & s'éboule. Telle eſt la nature des montagnes qui dominent Velleia; toutes les fois qu'il tombe des pluies en abondance, cet

effet ſe renouvelle néceſſairement d'un côté ou de l'autre. Les deux montagnes ont concouru à la deſtruction de Velleia. De l'une & de l'autre part la terre & les pierres ſont tombées, formant dans leur chûte deux lignes convergentes dont cette malheureuſe Ville a été le point de réunion. C'eſt ce que démontre la direction que prend aujourd'hui la terre qui s'éboule. Les habitans de ce Pays appellent ces ſortes de ruines *libie*. Les Écrivains du bas Empire ſe ſont ſervis du même terme pour ſignifier la même choſe.

Comme on a trouvé dans toute l'étendue des fouilles une grande quantité de ſqueletes, de têtes & d'oſſemens, on conjecture que l'écroulement fut ſi ſubit que la plûpart des Velleiates n'eurent pas le temps de ſe ſauver, & que les autres n'eurent pas le loiſir d'emporter leurs meubles, ni même leur argent, puiſqu'on trouve tous les jours tant de différentes eſpeces de monnoies. Il eſt évident que les *libies*, dont nous venons de parler, étant une fois en mouvement, il s'en eſt amoncelé pluſieurs; ceci eſt démontré par les différentes couches, les unes de terre, les autres de pierres, alternativement étendues l'une ſur l'autre. Peut-être après le premier déſaſtre une partie des matériaux fut-elle employée à bâtir d'autres habitations dans un endroit plus sûr; car il ſemble qu'on devroit trouver un plus grand nombre de briques, de pierres, &c. Il ſe pourroit

cependant que les eaux en eussent entraîné une grande partie dans la riviere de *Chero*. Cette conjecture est fondée sur la quantité de briques anciennes & de morceaux de terre cuite & de marbre, dont le lit du *Chero* est semé dans l'espace de plus de dix milles.

Quelques-uns assignent une autre cause à la ruine de cette Ville. Dans le voisinage de Velleia il y a une espece de volcans, ou plutôt, une terre bitumineuse qui prend souvent feu d'elle-même, ou qui s'enflamme, encore qu'elle soit mouillée, à la seule approche du feu. Ces volcans par la chute continuelle des terres qui tombent d'en haut s'écartent chaque année & s'avancent vers la riviere; il y a eu un temps où ils étoient beaucoup plus voisins de la Ville. Ceux qui attribuent la destruction de Velleia à un incendie produit par ces volcans se fondent sur ce qu'on a trouvé des endroits noircis par la fumée, des meubles brûlés & des médailles fondues. Mais les traces d'un incendie seroient plus étendues & sur-tout plus constantes. Ce qu'il y a de consumé l'a été probablement par les feux qui étoient allumés dans les maisons pour les usages domestiques quand le désastre arriva. Ces feux qu'on n'eut pas le temps d'éteindre agirent sur ce qui se trouva dans leur voisinage sans pouvoir s'étendre au-delà. On n'ose fixer ici l'époque de la décadence de la République de Velleia & de la ruine de sa Capitale. Il

eſt vrai que les monumens publics qu'on y trouve n'ont aucun rapport aux temps poſtérieurs au regne de Probus, mais on y recueille beaucoup de médailles d'Empereurs qui ont ſuccédé à Conſtantin; ce qui prouve invinciblement que Velleia a ſubſiſté juſqu'à leur temps. Peut-être fera-t'on un jour quelque découverte qui mettra les Savans en état de fixer à ce ſujet une époque décidée.

Enfin l'on croit qu'un tremblement de terre a pu ſe joindre à la chûte d'une partie des montagnes & à l'incendie. On fonde cette opinion ſur ce que les pierres larges dont la grande Place étoit pavée ſont enfoncées, en déſordre, & paroiſſent avoir été dérangées par quelque violente ſecouſſe.

Par ce que nous venons d'expoſer on voit que non-ſeulement il eſt très-difficile de pourſuivre les fouilles; mais que ce travail deviendroit inutile. L'immenſe quantité de pierres dont les bâtimens ſont couverts à la hauteur de vingt-deux pieds forme un obſtacle preſqu'impoſſible à ſurmonter; d'ailleurs quand on enleveroit ces maſſes de pierres & de terre, tout ce qu'elles couvrent doit être néceſſairement écraſé, briſé, réduit en pieces; la grande quantité d'uſtenſiles de toute eſpece, de ſtatues & de colonnes qu'on trouve depuis quelque tems ſont dans un état ſi déplorable qu'on déſeſpere de pouvoir les reſtaurer. La difficulté deviendra encore plus grande à

mesure que les fouilles avanceront vers la montagne, où vraisemblablement étoient situés les principaux édifices. Le travail le plus opiniâtre & les plus fortes dépenses ne sauroient triompher de pareils obstacles.

L'Auteur de ce Mémoire n'ayant rien trouvé dans l'Histoire sur ce qui regarde Velleia, n'a eu de ressources que dans les monumens dont nous avons donné la description; monumens trop mutilés pour fournir des lumieres aussi satisfaisantes qu'on pourroit le désirer.

III

Commentaires sur les Œuvres d'Horace.

QUAND on pense à la foule des savans hommes qui se sont occupés à commenter, éclaircir, interpréter & traduire les Ouvrages d'Horace, on a peine à se persuader qu'il soit possible d'y répandre encore de nouvelles lumieres; mais qu'on lise ces Commentaires & l'on cessera d'être surpris que l'érudition la plus vaste échoue quelquefois contre une simple tournure, & que souvent même, loin de lever les difficultés, elle ne serve qu'à les multiplier & les accroître.

Pour bien entendre les Anciens il ne suffit ni de lire beaucoup de manuscrits, ni de les comparer en

ſemble, ni d'accumuler les citations & les paſſages; il faut ſur-tout avoir profondément réfléchi ſur le genre dans lequel ſe ſont exercés les Auteurs qu'on ſe propoſe d'expliquer ; ſur le tour d'eſprit & d'imagination qui leur eſt propre ; ſur les circonſtances où ils ſe trouvoient en écrivant ; ſur les motifs qui les déterminoient ; ſur la fin qu'ils avoient en vue ; il faut encore connoître la Religion, les mœurs & les uſages de leur temps, les fineſſes de leur Langue, & plus encore le rapport de leur Langue avec leurs mœurs. On ne peut ſe diſſimuler que l'Italien n'ait à cet égard de grands avantages ſur les autres Nations. La plûpart des objets qui l'environnent, les monumens, les inſcriptions, tout lui préſente ſans ceſſe & l'occaſion & les moyens de s'inſtruire des uſages & des coutumes des anciens habitans de ſon Pays. Il y a plus : ſa Langue qui eſſentiellement eſt à peu près la même que celle du Peuple chez les Latins, l'invite & le conduit naturellement à connoître la valeur préciſe de pluſieurs des mots, des expreſſions & des tournures qu'il emploie ; c'eſt-à-dire, à ſe former une idée juſte des choſes & des penſées dont ces mots & ces expreſſions étoient l'image, tandis que ce qui lui reſte des uſages & des coutumes des Latins le met à portée de mieux ſaiſir le caractere de leur Langue, & conſéquemment la vraie ſignification de quelques-unes des tournures & des expreſ-

ſions qu'elle renferme. Cependant, ſoit qu'on n'eût pas l'eſprit aſſez philoſophique pour appercevoir le parti qu'on pouvoit tirer de la combinaiſon de ces deux moyens, ſoit qu'on ne fût pas pourvu des connoiſſances néceſſaires pour la mettre en œuvre, perſonne, même parmi les Italiens, ne s'étoit encore aviſé d'en faire uſage; l'Auteur du manuſcrit dont nous allons rendre compte, eſt le premier de cette Nation & de tous les Commentateurs en général qui l'ait entrepris. On ſera frappé ſans doute de l'étendue & de la profondeur de ſon érudition, de la fineſſe de ſes vues preſque toujours neuves, du bonheur de ſes conjectures dans le petit nombre des cas où il eſt réduit à conjecturer, de la vérité de ſes applications, & ſur-tout de l'eſprit philoſophique qui, pour ainſi dire, plane ſur toutes ſes connoiſſances. Il ne ſe conſume point en pénibles efforts pour expliquer ce qui n'a pas beſoin d'explication; au lieu d'emprunter, à l'exemple du commun des Commentateurs, des ſecours étrangers pour éclaircir le texte; il ſe ſert du texte même pour éclaircir un point d'Hiſtoire, de Religion, de Gouvernement, de Morale important ou inconnu. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'eſt que ces Commentaires, que le plus modeſte des *Érudits* publieroit comme le fruit de pluſieurs années de ſueurs & de veilles, ſont le produit facile & rapide de quelques momens de

loiſir & de délaſſement; loin de prétendre en tirer vanité, l'Auteur ne nous a accordé qu'avec peine la permiſſion d'en inſérer l'extrait dans notre Journal, & il nous a conſtamment refuſé celle de le nommer.

Je ne me ſuis arrêté, dit-il dans ſa Préface, qu'aux endroits dont le ſens a échappé à *la plûpart* des Commentateurs, peut-être, ajoute-t'il, devrois-je dire : à *tous;* mais pour généraliſer ma propoſition il faudroit les avoir eu tous ſous les yeux; je n'ai eu ni l'envie ni le loiſir de faire cette confrontation.

Enſuite il cherche à expliquer comment il eſt poſſible qu'il y ait encore tant de choſes neuves à dire ſur un Auteur qui, après les Livres ſacrés, eſt celui de tous dont on a donné le plus d'éditions. Il en trouve plus d'une raiſon.

1°. On a perdu la véritable tradition concernant les faits & les anecdotes relatives aux Œuvres d'Horace. L'Auteur fait voir à ce ſujet que les anciens Scholiaſtes ont forgé les anecdotes qu'ils ont voulu nous donner, & qu'on ne doit pas faire plus de cas de ces prétendues anecdotes que de la Légende dorée, Ouvrage du même ſiecle. Les titres des Odes ſont encore de la façon des Scholiaſtes & doivent être mis ſur la même ligne; enfin, dans le cours de l'Ouvrage il expoſe différens paſſages dont le ſens a été viſiblement altéré, ſoit par une fauſſe ponctua-

tion, ſoit parce qu'on n'a pas ſu ſéparer les mots lorſ-que l'uſage de les ſéparer a commencé.

2°. Les Commentateurs modernes ſe ſont faits un devoir de marcher ſcrupuleuſement ſur les pas des Scholiaſtes & ſe ſont égarés avec leurs guides.

3°. On n'a pas pénétré aſſez avant dans les myſteres de la Langue Latine; on s'eſt ſouvent contenté de conſulter les Lexiques très-défectueux que nous avons; de ſorte qu'on a ſaiſi en gros le ſens de certains paſſages, mais il s'en faut bien qu'on en ait ſenti toutes les fineſſes.

4°. Le rapport des Langues modernes avec la Latine leur mere a trompé les Traducteurs qui ſe ſont imaginés que pour bien traduire il ſuffiſoit d'employer le mot de la Langue moderne dérivé de l'ancienne ſans réfléchir à tout ce que le mot avoit ſubi d'altérations; ainſi on a traduit *neceſſitas* par *néceſſité*, au lieu de dire *la mort; ludus*, par *jeu*, au lieu de dire *combat de Gladiateurs*; *honos* par *honneur*, quoiqu'il eût fallu le rendre par le mot *charge; arrogans* par *arrogant* lorſqu'il auroit fallu dire *inflexible*, &c.

L'Auteur termine ſa Préface par quelques réflexions ſur l'antiquité des manuſcrits d'Horace qui nous reſtent; l'opinion qu'il avance à ce ſujet eſt toute neuve, il ſoutient qu'on ne doit avoir aucune obligation aux Moines de la conſervation des Auteurs pro-

fanes & qu'il faut leur ſavoir gré tout au plus de n'en avoir pas détruit tous les exemplaires ; il fonde ſon ſentiment ſur ce qu'il n'exiſte aucun manuſcrit d'Auteurs de la belle antiquité, qui ſoit du 7[e], 8[e] ou 9[e] ſiecle, temps qu'on peut regarder comme le vrai regne des Moines ; les manuſcrits de ces Auteurs commencent à paroître en foule ſur la fin du 10[e] ſiecle & au commencement de l'onzieme, époque de la renaiſſance des Lettres. L'Auteur prétend que les Ouvrages même des Auteurs les plus célebres n'étoient alors réduits qu'à un ou deux exemplaires, d'où ſont tirées toutes les copies qui nous ſont parvenues : ainſi lorſque dans l'exemplaire ancien il s'eſt gliſſé quelque faute de Copiſte ; la faute a du ſe retrouver dans tous les manuſcrits qui nous reſtent. Ce ſyſtême explique aſſez ingénieuſement beaucoup de faits concernant la critique des anciens Livres, & mériteroit, à ce qu'il nous ſemble, une diſcuſſion plus approfondie.

ODE PREMIERE.

L'Auteur remarque que cette Ode n'a *été* compoſée par Horace que lorſque ce Poëte prit le parti de publier les deux premiers Livres de ſes Odes, qu'il dédia à Mecenas : la derniere Ode du ſecond Livre eſt par la même raiſon adreſſée à Mecenas ; elle tient lieu de concluſion, *di chiuſa*, diſent les

Italiens ; ces deux Odes s'expliquent réciproquement l'une par l'autre.

Dans la premiere Horace sollicite le suffrage de Mecenas à qui il soumet ses Poésies ; dans la derniere il se félicite de l'avoir obtenu & se promet l'immortalité.

L'Auteur prétend de même que la premiere Ode du troisieme Livre y tient lieu de Préface & la derniere, de Conclusion ; il ne craint pas d'affirmer que ce sont là les seuls Livres d'Odes que le Poëte ait publiés de son vivant ; passons au détail de l'Ode premiere.

Horace y expose les différentes passions des hommes ; les Commentateurs n'ont pas senti l'ordre que le Poëte a mis dans ce tableau ; aussi n'y ont-ils presque rien vu. Le Poëte commence par la passion dominante des Rois, des Princes, des Tyrans, en un mot des Grands Seigneurs de la Grece ; delà il vient à celle des Patriciens & des personnes du premier rang chez les Romains. Il passe ensuite à l'objet de l'ambition des familles du second rang de Rome, *Equestris Ordinis :* puis il détaille les différentes inclinations des simples particuliers, tels que le Cultivateur, le Marchand, l'homme vivant de son bien, le Soldat, le Chasseur ; il finit par exposer la sienne. Cette gradation est tout-à-fait naturelle & pleine de finesse.

L'Auteur prétend que le Vers : *Terrarum Dominos evehit ad Deos*, doit ſe rapporter aux Rois de la Grece, dont la paſſion dominante fut dans tous les temps de briller aux yeux de leur Nation en remportant la victoire dans les Jeux Olympiques. Cette explication eſt neuve ; les Commentateurs n'ont pas fait attention que du temps d'Horace il y avoit des grands Rois Grecs dans l'Aſie Mineure ; que la Nation Grecque, quoique ſoumiſe aux Romains, formoit un Peuple à part ; qu'elle avoit ſes mœurs, ſes coutumes, ſa langue & ſes loix particulieres & propres ; qu'elle jouiſſoit encore d'une partie de ſa liberté, & ſur-tout de l'eſtime & de la bienveillance de ſes Vainqueurs ; parce qu'on avoit affaire à un Écrivain Romain, on n'a vu que le Peuple Romain dans le monde. L'Auteur explique à ce ſujet un paſſage du premier Livre des Satyres d'Horace (*V.* 86) dont le vrai ſens n'avoit pas encore été ſaiſi.

Regibus hic mos eſt, ubi equos mercantur, opertos
Inſpiciunt, ne, ſi facies, ut ſæpe, decora
Molli fulta pede eſt, emptorem inducat hiantem, &c.

On n'a pas vu pourquoi Horace chargeoit les Rois plutôt que les autres hommes du ſoin d'acheter des chevaux ; d'ailleurs il a paru peu naturel que dans ces ſortes d'acquiſitions les Rois préféraſſent la force à la beauté ; mais l'Auteur fait voir

que ceci a trait à la passion des Rois Grecs pour les courses des chevaux ; il ne faut donc pas s'étonner qu'on mît tant d'importance & de précautions dans le choix & l'achat des coursiers. Il dit assez plaisamment à ce sujet qu'un Traducteur qui voudroit rendre la chose par la chose pourroit traduire *Regibus hic mos est, &c. les Lords sont en usage, &c.* On connoît la passion des Seigneurs Anglois pour cet exercice, ainsi que l'importance & l'éclat des courses de *Neumarquet.*

Illum si propria condidit horreo, &c.

L'Auteur fait voir qu'il n'est question ici ni de la passion du Cultivateur, ni de celle du Marchand, mais du bonheur des Financiers, *Publicani.* Cette place répondoit à peu près à celle de nos Fermiers Généraux : les grandes entreprises leur étoient confiées, & ils y faisoient des profits immenses. La plus considérable étoit la fourniture des blés ; car on sait que chaque Citoyen Romain recevoit *gratis* autant & souvent même plus de blé qu'il ne lui en falloit pour nourrir sa famille. Les tributs des Princes & des Villes conquises, les cens & les dixmes que la République avoit imposés sur les terres qu'on avoit distribuées, d'autres terres qu'elle s'étoit réservées & qu'on donnoit à bail, enfin quelques Gabelles formoient les fonds des revenus de l'Empire Romain dont la dépense la plus considérable étoit

sans

sans doute cette fourniture de blé dont l'Auteur vient de parler.

Le Peuple Romain, *Peuple vraiment Roi*, a été le seul qui se soit fait payer à lui même les tributs qu'il avoit imposés aux Nations conquises; bien différent en cela des Nations conquérantes modernes, qui n'ont obtenu de leurs victoires qu'une surcharge d'impôts & de dettes.

Gaudentem patrios findere sarculo
Agros; Attalicis conditionibus
Nunquàm dimoveas, ut trabe Cypriâ
Myrtoum, pavidus nauta secet mare.

Tout ce passage a été peu entendu.

Il ne s'agit point ici, comme l'ont cru tous les Commentateurs, de *s'embarquer sur un frêle Vaisseau pour y courir les dangers de la mer*. Quelle merveille y auroit-il à refuser de *s'embarquer sur un frêle Vaisseau pour y courir des dangers?* Horace dit au contraire qu'on ne persuaderoit pas pour tout l'or du monde à l'homme qui cultive tranquillement ses terres de s'embarquer sur un Vaisseau, la construction en fut-elle excellente & ne s'agît-il que d'un petit trajet.

ODE SECONDE.

L'époque de cette Ode, d'où dépend l'explication de toute la Piece, a grandement exercé la cervelle des Commentateurs. L'Auteur du manuscrit la fixe

à l'année d'après la bataille de Philippes, deux ans après la mort de César. On explique par-là pourquoi l'inondation du Tibre n'eſt pas comptée par les Hiſtoriens au nombre des malheurs dont la mort de César fut accompagnée ; pourquoi Horace ſe plaint de ce Dieu ; pourquoi ce Poëte dit que Jupiter n'approuvoit point cet excès de complaiſance du Dieu Tibre pour ſa femme Ilia.

L'Auteur remarque enſuite juſqu'à quel excès d'erreur & de délire l'adulation avoit porté les Romains au temps d'Horace ; ils virent dans la perſonne d'Auguſte un des grands Dieux du Ciel nouvellement deſcendu ſur la terre, & s'y montrant ſous une figure humaine. Auguſte fut regardé comme le Dieu Mercure ; ceci fournit à l'Auteur l'explication de deux paſſages auxquels on n'avoit pas même fait attention. Celui de l'Ode VIIe du Livre II eſt le plus frappant. Horace, après avoir dit à ſon ami Pompejus Varus qu'ils s'étoient trouvés enſemble à la bataille de Philippes, ajoute :

Sed me per cohortes, Mercurius celer
Denſo paventem ſuſtulit aere.

L'Auteur croit avec raiſon qu'il y a ici une alluſion fine à Auguſte qui attira Horace dans ſon parti après cette fameuſe bataille.

L'Auteur termine ſes remarques ſur cette Ode IIe par une conjecture ſur les trois autres Divinités

invoquées par le Poëte, *Apollon*, *Mars* & *Venus*. Les Interpretes ont cru que toute cette invocation se rapportoit à Auguste, mais notre Auteur soupçonne qu'Horace avoit en vûe les deux autres Triumvirs, ainsi qu'Octavie, sœur d'Auguste & femme de Marc-Antoine. Quoique ce Poëte se fût attaché plus particulierement à Auguste, qui jouoit le rôle principal dans le Triumvirat, il ne laissoit pas d'avoir besoin de la protection des autres.

ODE TROISIEME.

L'Auteur y remarque uniquement que ces Vers

Semotique prius tarda necessitas
Lethi corripuit gradum

ont été mal rendus par les Traducteurs qui n'ont pas su sans doute que le mot *necessitas* signifie ici *mort* & non pas *nécessité*.

ODE QUATRIEME.

Dans une partie de cette Ode Horace peint Vénus dansant avec les Nymphes & les Graces IMMINENTE LUNA, *au lever de la Lune*, dit le P. Sanadon: point du tout; la Lune étoit parvenue au plus haut point de sa course, elle étoit au zenith quand Horace a représenté ces aimables Divinités frappant en cadence la terre, de leurs pieds délicats; jamais le mot *imminere* n'a signifié autre chose que ce qui est

au-dessus de nos têtes. D'ailleurs, comment le P. Sanadon & les autres Traducteurs n'ont-ils pas senti que leur interprétation ôtoit à l'image du Poëte ce qu'elle a de plus piquant & de plus gracieux ? Horace n'a pas prétendu seulement donner l'idée d'un beau clair de lune ; il a voulu sur-tout représenter la Lune attentive, penchée, & suspendant en quelque sorte sa course pour contempler les danses de Vénus & des graces. Si la Lune est à son lever toutes ces beautés périssent.

ODE SEPTIEME.

D'après les anciens Manuscrits, plusieurs Critiques out cru que cette Ode étoit défectueuse & même mutilée. L'Auteur prouve qu'elle est entiere, & démontre le peu de confiance qu'on doit avoir, à cet égard, dans les anciens Manuscrits ; ce qu'il dit à ce sujet le conduit à rétablir l'Ode XXXIVe de ce Livre, qui a été divisée en deux sans aucune raison.

ODE HUITIEME.

L'Auteur y prouve évidemment que les noms Grecs tels que *Sibaris*, *Œnipeus*, *&c.* si souvent employés par le Poëte, sont des noms fictices substitués aux vrais noms dont la tradition s'est perdue. Il en faut dire autant de ceux de plusieurs femmes : *Leu-*

conoe, *Pyrrha*, *Neobule*: ce ne ſont pas-là les vrais noms des femmes à qui les Odes ſont adreſſées. Cette idée qui nous paroît neuve eſt très-ingénieuſement diſcutée.

ODE NEUVIEME.

Les Interpretes n'ont deviné ni la ſaiſon où cette Piece a été faite, ni le nom de celui à qui elle eſt adreſſée. L'Auteur ſe moque, avec raiſon, de tous ceux qui en ont commencé la traduction par ces mots: *à Taliarque*. Ce mot qui ſignifie en Grec *Roi du Feſtin*, ne peut pas être le nom du jeune homme à qui la Piece eſt adreſſée. Nouvelle raiſon de croire que les titres des Odes ont été mis au haſard par les Scholiaſtes.

ODE ONZIEME.

Vina Liques: à l'occaſion de ces mots qu'on a mal traduits par *verſez du vin*, l'Auteur parle de la paſſion des Romains pour une boiſſon compoſée à peu près telle que notre punch, &c. par laquelle ils terminoient leurs repas. Ces remarques jettent le plus grand jour ſur beaucoup d'endroits d'Horace, où il s'agit de cette eſpece de boiſſon & qu'on a peu entendus pour n'avoir pas connu cet uſage.

ODE SEIZIEME.

On a peine à comprendre comment perſonne ne

s'est encore apperçu que parmi les Odes d'Horace il y en a plusieurs qui furent composées pendant le séjour qu'il fit dans la Pouille après la perte de la bataille de Philippes. L'Auteur prouve évidemment ce fait; & cette Ode seule suffiroit pour le constater. Turnebe & d'autres Commentateurs ont dit d'après les vieux Scholiastes : *Mare Adrianum ponitur hîc pro quocumque mari.* Mais si un Poëte François écrivoit à une Parisienne, *Madame, faites de mes Couplets tout ce qu'il vous plaira, jettez-les au feu ou dans la Mer Baltique*, que diroit-on de ce Poëte! Quoiqu'il soit vrai que toutes les mers sont également propres à engloutir le papier, le bon sens n'en exige pas moins que la mer qu'on propose soit celle qui est le plus à portée de la main qui le jette. Ainsi, en écrivant à une Parisienne, un Poëte diroit : *jettez mes Couplets dans la Seine;* s'il proposoit la Loire ou le Rhin, il diroit une absurdité. Il y a donc tout lieu de croire que la Dame à qui cette Ode est adressée vivoit dans une Ville voisine de la Mer Adriatique. Venouse, Patrie d'Horace, n'en étoit éloignée que de sept à huit lieues; d'après cette idée aussi neuve qu'importante, l'Auteur du Manuscrit redresse la Chronologie des Odes d'Horace, Ouvrage inutilement tenté par les Daciers, les Sanadons, &c.

❖

ODE VINGTIEME.

Ut paterni fluminis ripæ.

Le Scholiaste Acron a dit qu'Horace avoit appellé le Tibre *paternum flumen* par la raison qu'il prend sa source dans la Toscane, Pays d'où Mecenas prétendoit tirer son origine.

Tous les Commentateurs modernes ont adopté cette idée; l'Auteur en fait sentir le ridicule & rapporte plusieurs passages d'anciens Auteurs par lesquels on voit évidemment que tous les Romains regardoient le Tibre comme une Divinité paternelle.

—— Galeasque & fortia corpora volves
Tibri Pater.

a dit Virgile dans l'Enéide, Livre VIII, Vers 540. Ce seul exemple suffit sans doute pour faire sentir quel cas on doit faire des vieux Scholiastes; leur ignorance dans les faits les plus communs de l'antiquité Romaine prouve évidemment que la véritable tradition s'est perdue. Cela une fois prouvé, il est clair que l'autorité des Scholiastes ne doit point en imposer aux modernes.

ODE VINGT-SIXIEME.

L'Auteur examine à l'occasion de cette Ode par quelle raison Horace, toutes les fois qu'il veut se réjouir ou qu'il exhorte Mecenas à en faire autant, commence par dire qu'il faut oublier les Affaires

Etrangeres. Il entre dans des détails aussi curieux qu'intéressans, & démontre que Mecenas avoit le Département de la Ville de Rome avec celui des Affaires Etrangeres. Ceci jette le plus grand jour sur plusieurs endroits des Poésies d'Horace.

ODE VINGT-HUITIEME.

Il est incontestable que cette Ode est en Dialogue, d'où l'Auteur conclut qu'il peut y avoir des Odes dialoguées quoique la transition d'un interlocuteur à l'autre ne se trouve ni marquée par le Poëte, ni indiquée sur aucun Manuscrit. Nouvelle preuve que la tradition s'étoit perdue dans le temps même que les Manuscrits les plus anciens qui nous restent ont été écrits.

ODES TRENTE-QUATRIEME ET TRENTE-CINQUIEME.

Nous ne craindrons pas de féliciter l'Auteur sur l'heureuse conjecture qu'il fait à propos de ces deux Odes, qu'il croit n'être qu'une seule, divisée en deux par l'ignorance des Copistes, lesquels ont pris la note marginale, *Invocatio ad Fortunam*, qui se trouvoit à coté de la Strophe *O Diva*, pour le titre d'une Ode.

La suite pour le Supplément *prochain.*



I V.

Fin des Lettres de M. Winkelmann *sur l'imitation des Artistes Grecs dans les Ouvrages de* Peinture *& de Sculpture.*

Lettre sixieme.

Le style & la maniere de Raphael se montrent au plus haut degré de perfection dans un tableau fameux de ce grand Maître qu'on voit encore à la Galerie de Dresde. Il contient six figures : la Vierge & l'Enfant Jesus, Saint Sixte & Sainte Barbe à genoux aux deux côtés de l'Enfant, & deux Anges sur le devant. C'étoit autrefois un tableau d'Autel dans un Couvent de Plaisance ; les Connoisseurs y venoient en foule pour en admirer les beautés comme ils alloient anciennement à Thespis admirer le célebre Cupidon de Praxitelle.

On remarque dans l'Ouvrage de Raphael un mélange merveilleux d'une douce innocence & d'une majesté céleste exprimé sur la physionomie de la Vierge. Toute son attitude annonce une satisfaction calme, une félicité infinie & cette tranquillité sublime qui, dans les statues Grecques, donnent tant de dignité aux visages des Divinités. Il est impos-

ſible de concevoir rien de plus grand, de plus noble que le contour de cette figure admirable. L'Enfant Jeſus eſt caractériſé par certains rayons d'une majeſté divine qui percent à travers l'air naïf & gai de l'enfance. Les autres figures ſont auſſi très-belles; l'harmonie & la variété qui regnent dans l'enſemble de la compoſition ſont étonnantes.

Il eſt vrai que le temps a ſenſiblement diminué l'effet de ce fameux tableau; la force, la vivacité du coloris en eſt affoiblie; mais l'ame & l'énergie que la main créatrice de Raphael a imprimées à ce tableau le rendent encore aujourd'hui un des plus beaux & des plus intéreſſans qu'ait laiſſés ce grand homme.

Qu'on ne cherche pas dans les Ouvrages de cet Artiſte immortel ces beautés de détail & ce fini recherché qui rendent les productions des Peintres Flamands ſi précieuſes aux yeux de quelques Connoiſſeurs; on n'y trouvera ni les efforts induſtrieux & le ſoin infatigable d'un Netſcher ou d'un Bon, ni les carnations d'yvoire d'un Van der Werff, ni la maniere froide & inanimée de quelques Italiens modernes.

Après avoir étudié dans les ſtatues Grecques le choix & l'expreſſion de la belle nature, le trait ſublime & élégant des contours, la nobleſſe des draperies, un Artiſte fera bien d'étudier auſſi la partie

manuelle & méchanique des opérations des Statuaires Grecs; c'eſt une étude abſolument néceſſaire pour les imiter avec ſuccès.

Il eſt conſtant que les Anciens faiſoient preſque toujours leurs premiers modeles en cire; les Artiſtes modernes y ont ſubſtitué la glaiſe ou quelqu'autre ſubſtance; cette méthode n'étoit pas inconnue aux Grecs; c'eſt même en Grece qu'on imagina les premiers modeles de terre graſſe. L'Inventeur eſt Dibutade de Sycione, & l'on ſait qu'Arcéſilas, l'ami de Lucullus, ſe fit une plus grande réputation par ſes modeles de terre que par toutes ſes autres compoſitions. Cet Artiſte modela ainſi pour Lucullus une figure repréſentant *le Bonheur*, pour laquelle il reçut ſeize mille ſeſterces; Octave lui donna un talent pour le modele d'une coupe qui fut enſuite travaillée en or: ces récompenſes magnifiques montrent juſqu'à quel degré d'enthouſiaſme la Nobleſſe Romaine portoit ſon goût pour les beaux Arts. Si la glaiſe pouvoit conſerver quelque temps ſon humidité elle ſeroit la ſubſtance la plus convenable pour les modeles des Sculpteurs; mais dès qu'on l'expoſe au feu ou qu'on la laiſſe ſecher à l'air, les parties ſolides deviennent plus compactes, & la figure ſe réduit en un plus petit volume. Cette diminution ſeroit indifférente ſi elle affectoit également toutes les parties de la figure; mais il arrive que les plus petites

parties se sechent plutôt que les grandes, & il en résulte nécessairement une altération sensible dans la symétrie & les proportions de la figure.

Cet inconvénient n'a pas lieu dans les modeles qu'on fait en cire. Il est, à la vérité, très-difficile de manier la cire suivant la méthode ordinaire, de façon à lui donner tout le poli nécessaire pour exprimer la mollesse des chairs; mais on peut remédier à cet inconvénient en formant d'abord un modele en terre, qu'on moule ensuite en plâtre & qu'on jette enfin en cire.

Après avoir ainsi préparé le modele, il reste à considérer la maniere de travailler le marbre: la méthode que suivoient les Grecs paroît avoir été très-différente de celle que les Artistes modernes ont préférée. Dans les Statues anciennes, nous remarquons les preuves les plus frappantes de la liberté & de la hardiesse qui dirigeoient chaque coup de ciseau; l'Artiste, sûr de la justesse de son idée & de la fermeté de sa main, portoit ce caractere de précision & d'assurance dans les plus petites parties de son travail. Nous n'y appercevons aucune marque de défiance ou de timidité, ni rien qui puisse nous laisser imaginer que l'Artiste ait eu besoin de corriger son premier trait. Il seroit difficile de trouver, même dans les productions Grecques du second rang, la marque d'un trait donné à faux ou d'une

touche hasardée. Cette sûreté & cette précision du ciseau tenoient sans doute à des regles plus parfaites que celles qu'observent aujourd'hui nos Artistes.

Voici la méthode généralement observée par les Sculpteurs modernes. Après avoir étudié leur modele avec toute l'attention possible, ils tirent sur ce modele des lignes horisontales & perpendiculaires, qu'ils coupent à angles droits; après quoi ils copient ces lignes sur le marbre comme le Peintre les transporte sur sa toile lorsqu'il veut copier un tableau ou le réduire à une proportion plus petite.

Ces lignes transversales forment des quarrés en nombre égal sur le marbre ou sur le modele, & présentent bien les mesures exactes des surfaces sur lesquelles l'Artiste doit travailler; mais elles ne peuvent déterminer avec une égale précision les profondeurs proportionnées à ces surfaces. Il est vrai que le Statuaire peut déterminer ces profondeurs en les comparant à celles du modele; mais, comme l'œil est son unique guide il est toujours plus ou moins exposé à se tromper, ou du moins à douter : il craint toujours d'emporter trop ou trop peu de marbre, & son incertitude se laisse appercevoir dans chaque coup de ciseau.

Il est également difficile de déterminer par ces lignes transversales les contours extérieurs & intérieurs de la figure ou de les transporter du modele sur le

marbre. Par contour intérieur j'entens celui qui est décrit par les parties qui s'approchent du centre & qui ne sont pas marquées d'une maniere frappante.

Il faut remarquer de plus que dans une composition laborieuse & compliquée qu'un Artiste ne peut exécuter sans secours, il est souvent obligé d'employer des mains étrangeres qui ne sont ni assez exercées ni assez habiles pour bien rendre ses idées. Un seul coup de ciseau trop profond produit un défaut irréparable, & cet accident peut arriver aisément lorsque les profondeurs sont déterminées avec si peu de précision.

La méthode dont je parle a encore un autre inconvénient; les lignes du modele que l'on copie sur le marbre sont en partie effacées par chaque coup de ciseau : on est donc obligé de les réparer sans cesse ou d'y en substituer de nouvelles; ce qui doit souvent occasionner des méprises.

Les différens inconvéniens de cette méthode ont déterminé plusieurs habiles Artistes à en chercher une autre qui fût moins sujette à l'incertitude & aux erreurs. L'Académie Françoise établie à Rome a donné l'idée d'une méthode (1) de copier les Statues antiques, que quelques Sculpteurs ont employée

(1) Nous supprimons ici l'explication de cette méthode : les Artistes, ainsi que les Amateurs éclairés, connoissent bien ce procédé dont les détails seroient indifférens à la plûpart de nos Lecteurs.

avec ſuccès, même pour les figures qu'ils finiſſoient d'après des modeles de glaiſe ou de cire. Quoique cette méthode ſoit ſans contredit la meilleure de toutes celles que je connois, elle a auſſi ſes défauts & elle ne donne pas encore au Sculpteur une regle aſſez univerſelle pour exécuter avec sûreté & hardieſſe d'après un modele.

LETTRE SEPTIEME ET DERNIERE.

Il y a lieu de croire que les éloges qu'on donne ici aux Statues des Artiſtes Grecs étoient également dus à leurs tableaux. Les regles de l'analogie & la reſſemblance qui ſe trouve naturellement entre ces deux Arts menent à cette concluſion; mais la main dévorante du temps & la fureur des Conquérans barbares ont détruit les monumens précieux qui auroient pu nous mettre en état de juger avec certitude de la perfection de la Peinture Grecque.

On ſuppoſe en général que les Peintres Grecs avoient une connoiſſance profonde du deſſin: on convient auſſi qu'ils poſſédoient au plus haut degré le talent de l'expreſſion; mais on borne leur mérite à ces deux points & l'on juge qu'ils étoient très-médiocres dans les parties de la compoſition, de la perſpective & du coloris. Ce jugement eſt fondé en partie ſur les bas-reliefs & en partie ſur les peintures anciennes qui ont été découvertes ou à Rome ou

dans son Territoire & qui ont été tirées des ruines souterraines du Palais de Mecene, de Titus, de Trajan & des Antonins. Ces peintures, que l'on ne peut pas prouver être des productions Grecques, sont au nombre de trente dont quelques-unes sont en mosaique.

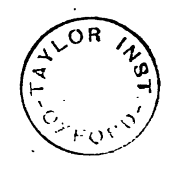
Le Docteur Anglois George Turnbull a donné dans son *Traité sur la Peinture ancienne* une collection des peintures anciennes les plus remarquables, dessinées par Camillo Paderni & gravées par Van Mynde : c'est la partie la plus estimable de ce fastidieux Ouvrage qui sans ces gravures ne vaudroit pas le papier sur lequel il est imprimé.

On sait bien que le Poussin étudia avec une attention & une assiduité particuliere le tableau ancien de la nôce Aldobrandine qu'on voit encore à Rome, & qu'il y a dans quelques cabinets, des dessins du Carrache faits d'après le prétendu *Coriolan* qui se trouve la 17[e] figure de la collection de Turnbull. Il y a aussi des Connoisseurs qui trouvent une ressemblance frappante entre les têtes du Guide & celles qui sont représentées dans *l'Enlevement d'Europe*, planche 8[e] de la même collection. Mais ces remarques sont trop vagues & trop communes pour mériter qu'on s'y arrête.

Nous observerons cependant que si des peintures à Fresque, telles que celles qu'on cite ici, suffisoient

soient pour nous donner une idée exacte & fidele des progrès de la Peinture chez les anciens, nous serions en droit de regarder les Peintres Grecs comme de très-médiocres Artistes, même dans les parties du dessin & de l'expression. Les murs du fameux Théâtre d'Herculanum nous confirmeroient dans cette opinion ; car on y trouve peu de traits d'élégance dans le dessin ou de noblesse dans l'expression & plusieurs exemples du contraire. Le *Thésée* environné de jeunes Athéniens qui lui baisent les mains & embrassent ses genoux, après la victoire qu'il a remportée sur le Minotaure est très-médiocrement dessiné. On en peut dire autant de la *Flore* avec *Hercule & le Faune*, tableau où l'on a cru reconnoître le jugement d'Appius Claudius. La plus grande partie des têtes qui sont peintes dans ces différens tableaux sont sans expression, & celles du dernier sur-tout n'ont aucune espece de caractere.

Mais gardons-nous de juger les Artistes anciens d'après ce peu de Monumens, dont la médiocrité semble prouver évidemment que ce n'étoit que des productions de Peintres du second rang & peut-être du dernier. Il paroît impossible que ces belles proportions, ce contour gracieux, cette expression grande & forte que nous admirons dans les Ouvrages des Sculpteurs Grecs aient été entierement inconnus aux bons Peintres de cette Nation ?



Mais en même temps je ne prétends pas nier que les Peintres modernes n'aient surpassé les anciens à plusieurs égards; leur supériorité pour la perspective est incontestable. Les anciens ne possédoient qu'imparfaitement les regles de la composition, & l'art de grouper avec harmonie & liberté un grand nombre de figures: c'est ce qu'on voit par les bas-reliefs du temps où les Artistes Grecs fleurissoient à Rome. Il faut aussi convenir que les modernes ont surpassé les anciens dans le coloris: cela est prouvé non-seulement par les Ouvrages des anciens sur la théorie de la Peinture, mais encore par celles de leurs Peintures qui ont échappé aux ravages du temps.

Il faut considérer d'ailleurs qu'il y a certains genres de Peinture qui ont été portés à un degré singulier de perfection: telles sont entr'autres les Peintures de Paysage & d'Animaux dans lesquelles nos Artistes sont fort au-dessus de ceux de l'antiquité. Les plus belles especes d'animaux paroissent avoir été peu connues des Artistes anciens, comme on en peut juger par la Statue Equestre de Marc-Antoine & par les deux Chevaux qui sont sur le Mont-Cavallo à Rome, ainsi que par les *Chevaux de Lisippe* que l'on voit au-dessus du Portail de l'Eglise de Saint Marc à Venise, & par les Bœufs du Palais Farnese & en général par tous les animaux qui composent ce groupe. Il est remarquable que les anciens, dans

leurs tableaux comme dans leurs bas-reliefs, n'aient jamais représenté la position diagonale que présentent toujours les jambes d'un cheval en mouvement. Les Médailles anciennes fournissent plusieurs preuves de ce défaut sensible que des Artistes modernes ont imité par ignorance & que de prétendus Connoisseurs ont justifié par un ridicule fanatisme.

Les meilleurs paysages des Peintres modernes, ceux des Flamands sur-tout, doivent en grande partie leur beauté à l'effet frappant des couleurs à l'huile, plus brillantes que les couleurs dont se servoient les anciens; je ne saurois cependant m'empêcher de croire que pour bien établir la supériorité qu'on accorde aux modernes sur les anciens, il faudroit des preuves plus solides & plus détaillées que celles qu'on apporte communément.

Pour porter l'Art de la Peinture à son plus haut degré de perfection, il faut faire encore un pas; mais ce pas est difficile & l'Artiste qui veut abandonner le sentier battu de la composition doit naturellement le faire; aussi plusieurs génies hardis l'ont-ils tenté; mais la vue des difficultés qu'ils ont trouvées sur leur chemin les ont presque toujours fait revenir à la route ordinaire. La Mythologie Payenne, les Légendes & les Métamorphoses d'Ovide ont fourni pendant plusieurs siecles presque tous les principaux sujets qui ont exercé le pinceau de nos plus habiles

Peintres. Ces ſujets ont été ſi ſouvent répétés avec différentes modifications qu'ils ſont entierement épuiſés. Les Solitaires en prieres, les Martyrs, les Saintes Familles, les Crucifixions, les enlevemens d'Europe, les fuites de Daphné, les chûtes de Phaeton, ſont ſi rebattus qu'il faut maintenant préſenter aux Amateurs d'autres objets pour réveiller leur goût émouſſé ſur ces lieux communs. Il eſt donc néceſſaire d'agrandir la ſphere de cet Art ſublime, en l'étendant juſqu'aux objets qui ne tombent pas ſous les ſens extérieurs. Cette idée paroîtra au premier coup-d'œil extraordinaire & même romaneſque; mais en y réfléchiſſant de plus près on trouvera que la Peinture peut non-ſeulement s'étendre aux objets métaphyſiques, mais que ſa plus grande perfection conſiſte encore dans cette méthode de l'employer. Pluſieurs exemples prouvent évidemment qu'on l'a appliquée anciennement à ces mêmes objets; Parrhaſius peignit, dit-on, le caractere de tout un Peuple; il repréſenta dans un tableau ce mêlange ſingulier de douceur & de cruauté, de légereté & d'obſtination, de bravoure & de moleſſe qui diſtinguoit les Athéniens. Si l'on a pu exécuter une ſemblable compoſition, ce n'eſt que par le ſecours de l'allégorie, par le moyen des emblêmes & des figures qui exprimoient les idées univerſelles.

Parmi nous, il eſt vrai, un Artiſte dont les idées

ſont bornées par les productions de ſes prédéceſſeurs ou de ſes contemporains, doit ſe trouver tout-à-coup dans un déſert ſtérile. La Peinture moderne fournit peu de ces images & de ces figures artificielles, qui repréſentent des qualités morales telles que l'humanité, le courage, la molleſſe, le patriotiſme, &c. La Langue de ces Peuples Sauvages qui n'ont que très-peu d'idées abſtraites & aucun terme pour exprimer la reconnoiſſance, la durée, l'eſpace, &c. n'eſt pas plus ſtérile à cet égard que la Langue allégorique des Peintres modernes.

Un Peintre qui regarde au-delà de ſa palette & qui veut franchir les limites du cercle étroit où ſon Art eſt circonſcrit aujourd'hui, doit naturellement déſirer un répertoire où il puiſſe trouver des images ſenſibles qui repréſentent avec fidélité & préciſion les qualités & les objets que la vue ne peut ſaiſir. Il n'a paru juſqu'ici aucune collection complette de ce genre: les efforts qu'on a faits pour former une ſemblable collection ſont en petit nombre & n'ont pas été fort heureux. Les Artiſtes ſavent aſſez quels ſecours on peut attendre de l'*Iconologie* de Ripa & des *Monumens des Nations anciennes*, par Vander-Hooghes.

C'eſt ſans ſans doute cette ſtérilité qui a engagé les plus habiles Peintres à employer ſur des ſujets communs tout le feu de leur génie & toute la puiſ-

ſance de leur Art. Annibal Carrache, au lieu de repréſenter dans la Galerie du Palais Farnèſe les grandes victoires des Héros de cette illuſtre Maiſon par des ſymboles allégoriques, s'eſt borné à tirer de la Mythologie Payenne une ſuite de ſujets rebattus ſur leſquels il a épuiſé toutes les reſſources de ſon talent.

La Galerie Royale de Peinture, qui eſt à Dreſde, renferme une des plus belles collections qu'il y ait en Europe : on y a recueilli une ſuite des meilleurs tableaux des plus grands Maîtres, choiſis avec le goût le plus exquis & le plus ſévere ; cependant combien peu y voit-on de tableaux hiſtoriques ! & dans le petit nombre, on y trouve bien rarement les embelliſſemens d'une imagination poétique ou les traits expreſſifs d'une repréſentation allégorique.

Le célebre Rubens, dont le génie hardi ne pouvoit pas ſe renfermer dans le cercle étroit des Fables Payennes & des Légendes du Chriſtianiſme, oſa s'élever juſqu'à la région ſublime de l'allégorie & fit de plus grands progrès vers ce genre de perfection que les autres Peintres modernes. La Galerie du Luxembourg, principal Ouvrage de ce grand Artiſte, eſt une preuve du courage & du génie avec leſquels il oſa s'écarter des ſentiers battus & entrer dans des routes inconnues juſqu'à lui : *avia Pieridum loca.*

Nous n'avons rien eu, depuis Rubens, de meilleur en ce genre que la Coupole de la Bibliotheque Impériale à Vienne, peinte par Gran & gravée par Sedelmayer. L'Apotéose d'Hercule, peinte par le Moine dans un Sallon de Verſailles, eſt regardée en France comme une des plus belles compoſitions qui exiſtent; mais ce n'eſt dans le fait qu'une allégorie froide & inanimée en comparaiſon de la belle & judicieuſe compoſition du Peintre Allemand que nous venons de citer. C'eſt un Panégyrique inſipide dont les penſées les plus brillantes conſiſteroient en alluſions aux noms du Calendrier & aux ſignes du Zodiaque.

Les Artiſtes dont le génie ſeroit tourné à la Peinture allégorique auroient beſoin, comme nous l'avons dit, d'un ouvrage dans lequel on recueillît avec ſoin toutes les figures ſenſibles, tous les ſymboles ſous leſquels, chez les différentes Nations & dans les temps divers, on a repréſenté poétiquement les idées & les qualités abſtraites. La Mythologie, la Poéſie, la Philoſophie occulte, les Pierres gravées, les Médailles & les autres Monumens de l'antiquité ſont les ſources où l'on pourroit puiſer les matériaux d'une ſemblable collection qui ſeroit diviſée en différentes claſſes. L'Artiſte tireroit de ce magaſin les repréſentations & les ſymboles qu'il appliqueroit enſuite avec les modifications convenables aux ſujets

qu'il auroit à traiter. Ce seroit une nouvelle route ouverte à ceux qui voudroient imiter les anciens.

Vitruve se plaignoit de ce que, de son temps, le goût régnant dans les ornemens d'Architecture s'étoit corrompu & étoit devenu tout à la fois extravagant & insipide : ce mauvais goût s'est conservé & s'est accru par le genre de Peintures grotesques que Morto a inventées, & par les groupes & les figures bisarres dont nous ornons nos appartemens, & qui ne sont pour la plûpart que des hors-d'œuvres absolument dénués de sens & d'intention. Une étude assidue de l'Allégorie remédieroit à ce mal, & serviroit à donner du sens & de l'expression à chaque ornement : l'Artiste apprendroit à approprier ses décorations aux lieux qu'il se propose d'embellir & aux différentes circonstances relatives & à l'appartement & à celui qui l'habite. Il est vrai qu'il faudroit bien se garder, dans des allusions de cette espece, de tomber dans une affectation pédantesque. L'Artiste doit ressembler dans ce cas au portrait qu'Horace fait du Poëte qui sait,

Reddere personæ convenientia cuique.

Les Peintures que l'on place au-dessus des portes ou qui ornent les plafonds dans les maisons des Grands semblent n'avoir d'autre objet que de remplir un espace vuide où la dorure feroit déplacée ; & c'est pour éviter ce vuide que l'on couvre les murs

de Peintures & d'Ornemens abſolument vuides de ſens. C'eſt ainſi que la perfection d'un Art ſublime & élégant eſt proſtitué aux objets les plus frivoles & les plus ridicules.

Tous les beaux Arts ont un double but; ils doivent plaire & inſtruire : cette conſidération a engagé pluſieurs habiles Artiſtes à introduire, même dans leurs Payſages, des repréſentations hiſtoriques ou morales. Le pinceau du Peintre, comme la plume du Philoſophe, doit toujours être dirigée par la raiſon & le bon ſens. Il doit préſenter à l'eſprit des Spectateurs quelque choſe de plus que ce qui s'offre à leurs yeux, & il atteindra ce but s'il connoît bien l'uſage de l'allégorie & s'il ſait l'employer comme un voile tranſparent qui couvre ſes idées ſans les cacher. A-t'il choiſi un ſujet ſuſceptible d'imagination poëtique? S'il a du génie, ſon Art l'inſpirera & allumera dans ſon ame ce feu divin que Prométhée alla, dit-on, dérober aux régions céleſtes.

V.

DEPUIS le mois d'Octobre de l'année derniere il paroît régulierement tous les mois une Brochure qui a pour titre : *Baïerische Sammlungen*, &c. ou *Recueil Bavarois pour ſervir à l'inſtruction & à l'amuſement.*

Cet Ouvrage périodique, entrepris sous la direction de l'Académie des Sciences de Baviere, a pour Auteurs & pour Compilateurs les plus éclairés d'entre ses Membres. Le patriotisme le plus désintéressé & le plus courageux paroît avoir présidé à cette entreprise. Ce n'est point l'espérance d'attirer l'attention de l'Europe qui a fait prendre la plume aux Journalistes Bavarois. Ils n'ont point prétendu entrer en lice avec les autres Écrivains qui donnent au Public des Ouvrages périodiques. Ils écrivent pour la Baviere & ne dédaignent rien de ce qui mérite d'être généralement connu, & que l'on suppose l'être dans d'autres Pays. Une Piece fugitive, un morceau de Poésie déjà imprimé, des observations qui paroissent triviales mais qui ont le mérite de la nouveauté pour un grand nombre de Lecteurs, la critique de ce qu'il y a de défectueux dans le style, les études & les manieres de leurs Concitoyens, remplissent mieux le but que ces Auteurs se sont proposé, que ne feroient des Extraits de Livres savans, des Mémoires & des Dissertations sur des sujets sublimes, ou une analise trop subtile du cœur humain.

Moins il y a à gagner pour l'amour propre dans une pareille production, plus elle fait d'honneur à ceux qui pouvant s'élever s'abbaissent au niveau de leurs Concitoyens.

Le Plan de cet Ouvrage est un composé de celui

ſur lequel a été écrit le Spectateur, & de celui ſur lequel fut entrepris le Mercure de France.

Un des principaux objets que ſe ſont propoſés les Académiciens Bavarois a été de donner à leurs compatriotes un modele d'après lequel ils puſſent épurer leur ſtyle, réformer leur langage, & corriger leur orthographe.

On doit ſans doute attribuer la néceſſité d'une réforme dans ces trois parties au vice d'une éducation dans laquelle juſqu'ici on n'a fait entrer pour rien l'étude de la Langue maternelle & de la bonne Rhétorique.

Il feroit pourtant injuſte d'attribuer à cette ſeule cauſe les défauts que l'on impute aux Bavarois, comme on auroit tort d'accuſer un Provençal ou un Languedocien d'avoir été mal élevé, parce qu'il n'auroit pû ſe défaire de l'accent de ſon Pays & des tournures vicieuſes auxquelles l'entraîneroit le génie de ſon patois.

Il y a même cette différence entre les Provinces Françoiſes & les divers Pays de l'Allemagne, que les Dialectes des premieres ſont réprouvées par une loi reconnue, l'uſage d'une Capitale & d'une Cour unique; au lieu qu'en Allemagne chaque Pays a ſa Capitale & ſa Cour dont il peut oppoſer l'uſage à celui que l'on prétendroit ériger en loi. Il y a même apparence que ſi les Pays ſitués ſur le Rhin, parce

qu'ils sont anciennement la Patrie des Chancelleries, & la Saxe, parce qu'on y a plus anciennement & plus abondamment écrit qu'ailleurs, n'avoient pas mis dans leur parti les hommes les plus éclairés de toute l'Allemagne, il y auroit une soumission moins entiere & moins générale à ce qu'on appelle le Haut-Allemand.

De quel droit, par exemple, obligeroit-on un Bavarois à changer le nom de *Boar* qu'il se donne en celui de *Baier* que lui donnent les étrangers? Seroit-ce parce que l'orthographe est contre lui? Mais l'orthographe n'est-elle pas faite pour exprimer les sons bien plus que pour les changer? & quand un Bavarois remarque que le mot *kiesen* qu'il prononce *koisen* est l'étymologie du mot *choisir* qui en est la traduction, & que *Drey* (trois) qu'il prononce *troï*, est exactement ce même mot François, n'est-il pas en droit de dire que sa Langue fut autrefois celle des Francs & par conséquent le Dialecte dominant de la Germanie?

Le Westphalien, qui rougit de son *plat Allemand*, auroit le même droit de le préférer aux autres Dialectes, s'il osoit se prévaloir de tous ses avantages. Le mot *Bischoff* (Evêque) qu'en bon Allemand on prononce *Biechof* ne ressemble guère au mot Latin *Episcopus*; & *schreiben* (chraiben) *écrire*, est assez différent de son étymologie *scribere*. Le Westphalien

prononce *Biscop* & *screiben* en donnant à l'I. Latin la valeur de l'*I*. Anglois. C'est donc par le Dialecte Westphalien qu'ont passé ces mots Latins avant d'être reçus dans les autres Dialectes; ou du moins on pourroit conclure delà que ce Dialecte primitif a été corrompu ailleurs tandis qu'il s'est toujours conservé sans altération dans la Westphalie.

Au reste, en faisant ces remarques, notre intention n'est point d'allumer une guerre littéraire entre les différentes Provinces d'Allemagne, ni même de prouver que les Bavarois ont raison d'écrire & de parler comme parlerent les anciens Boars qui n'écrivoint point en leur langue. Nous avons seulement voulu donner une idée de la différence des Dialectes Allemands & des causes qui ont jusqu'ici empêché que la maniere de parler n'ait été une marque certaine de bonne ou de mauvaise éducation. Comme ces causes subsistent encore malgré l'ascendant qu'a pris l'Allemand écrit, il y a apparence que ces Dialectes Provinciaux ne seront pas subjugués de longtemps. Ce sont à peu près les mêmes causes qui doivent ôter aux Allemands l'espérance d'avoir de bonnes Comédies & des Satyres généralement goûtées.

Mais il n'en est pas moins vrai que les Satyres qu'on trouve dans le Recueil Bavarois & le modele qu'il fournit pour la pureté du style & l'exactitude de l'ortographe peuvent être très-utiles à ceux pour

qui il est fait. Peut-être même l'exemple des Académiciens Bavarois devroit-il être suivi dans d'autres Pays où l'on travaille trop peu pour le Peuple & où le savoir utile reste, pour ainsi dire, relégué dans la région supérieure de la Nation.

VI.

Suite de l'Extrait des Transactions Philosophiques.

XXII. *NOUVELLES expériences sur l'Électricité; contenues dans une Lettre de M.* Ebenezer Kinnersley *à M.* Benjamin Franklin.

Tous les Savans connoissent les découvertes de M. Franklin sur l'Électricité; c'est le premier qui ait prouvé par des expériences l'analogie de la matiere du tonnerre avec le fluide électrique, & il a osé chercher des moyens pour diriger le feu du tonnerre & en préserver les maisons & les Navires. On trouvera dans la Lettre de M. Kinnersley plusieurs Observations qui confirment la théorie & les principes de M. Franklin; les nouvelles expériences dont on y rend compte auroient besoin des figures pour être présentées d'une maniere claire & sensible. Nous n'en citerons qu'une.

M. Franklin avoit proposé à M. Kinnersley d'essayer si, en suspendant un poids à l'extrémité d'un fil de laiton, l'Électricité en passant à travers le fil

de laiton n'en relâcheroit pas assez les parties pour que le poids produisît une séparation. M. Kinnersley a fait cette expérience ; à la premiere charge, le fil de laiton devint rouge-brûlant, & s'allongea d'un pouce ; à la seconde, il se fondit & se rompit par le milieu. En rapprochant les deux bouts, il fut trouvé plus long de quatre pouces. Ni M. Franklin, ni M. Kinnersley n'avoit soupçonné cette chaleur forte & subite occasionnée par l'Électricité.

Il paroît par-là que le feu électrique, qui n'a aucune chaleur sensible quand il est dans un état de repos, peut lorsqu'il est dans un mouvement violent en produire une très-grande dans les corps où il passe pourvu qu'ils soient assez petits pour lui offrir une forte résistance. Ainsi, dit notre Observateur, le tonnerrre ne fond pas le métal par une fusion froide, comme nous l'avions d'abord supposé ; mais quand il passe à travers la lame d'une épée, si la quantité n'en est pas considérable, il peut échauffer la pointe au point de la fondre, tandis que la partie la plus épaisse ne sera pas sensiblement plus chaude qu'auparavant. M. Kinnersley explique par le même effet plusieurs phénomenes singuliers du tonnerre.

Ce Physicien révoque en doute l'hypothèse de la répulsion dans les corps électrisés, & il croit que tous les phénomenes sur lesquels elle est fondée peuvent très-bien s'expliquer par d'autres principes.

XXIII. *Observations sur l'Électricité & sur un orage de tonnerre ; dans une Lettre de M.* Torbern Bergman, *de l'Académie d'Upsal, à M.* Benjamin Wilson, *de la Société Royale de Londres.*

Ces Observations regardent les propriétés électriques que M. Delaval a remarquées dans le crystal d'Islande. M. Bergman a reconnu qu'il y avoit plusieurs especes de ce crystal qui donnoient différens phénomenes. M. Delaval avoit déjà observé que la propriété qu'avoit le crystal d'Islande de perdre son électricité par une chaleur modérée n'étoit pas commune à toutes les especes ; il cite en particulier un morceau de ce crystal, dont une partie entierement échauffée devenoit non électrique, tandis que l'autre partie, avec une égale & même une plus grande chaleur, restoit électrique.

N. B. Dans le dernier Extrait des *Transactions Philosophiques* (*Supplément de Février, page 392*) il s'est glissé une faute considérable. On dit que la parallaxe horizontale du Soleil n'est pas moins de 8 degrés 1 *min., ni plus de* 8 *degrés* 3 *min.* Il falloit mettre 8″ 1. *ni plus de* 8″ 3. c'est-à-dire, *huit secondes un ou trois dixiemes.*

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 3 AVRIL 1765.

SUEDE.

« Vederlagning af de Skal; &c. »

RÉFUTATION des Assertions qu'on emploie pour exclure du Commerce direct avec les Étrangers les Villes Maritimes situées au Nord des Villes de Stockolm, de Gefle en Suede & d'Abo en Finlande. A Stockolm, *chez* Hesselberg. 1765. in-4°.

CET Écrit a pour but d'engager les États à permettre que les Villes situées au Nord de la Suede, qui sont au nombre de vingt, puissent envoyer leurs propres Vaisseaux & commercer directement chez les Nations étrangeres. L'Auteur insiste principalement sur le commerce à faire au-delà du Sund avec la France, la Hollande, & dans les Ports de la Mer Méditerranée.

Pour obtenir cette permission, qui dérogeroit au

Privilege (1) accordé en 1617 par Gustave-Adolphe à la Ville de Stockolm, l'Auteur, qui ne s'est point fait connoître, allegue,

1°. Qu'on lit dans l'énoncé de ce Privilege cette clause distincte & précise ajoutée par le Roi : « Mais » nous nous réservons toujours le droit de déroger » aux prérogatives de la Ville & d'y faire les chan» gemens qu'exigeront les circonstances à venir & le » bien de l'État en général. »

2°. Que toutes les Villes du Royaume doivent participer à son commerce, & qu'il est injuste que la Capitale soit plus longtemps seule en possession de commercer exclusivement & au préjudice de plus d'un quart de l'étendue du Royaume.

3°. Que les Villes au Nord de la Suede ne sont ni sous un climat plus rude, ni plus éloignées des Nations étrangeres & commerçantes que le Port d'Archangel en Russie ; que d'ailleurs les longs hivers de ces Pays leur donnent occasion de profiter des avantages du fret dans les Mers d'Espagne & d'Italie.

4°. Il prouve que ces Villes pourroient, par la liberté du commerce direct, s'approvisionner en droiture & à meilleur compte dans les Ports de la Livonie

(1) Ce Privilege se trouve dans une Ordonnance publiée alors sur le commerce, par laquelle les Villes du Royaume situées au Nord sont obligées de porter leurs marchandises à Stockolm & d'y recharger leurs Vaisseaux des denrées importées de l'Étranger, comme le sel, le vin, le bled, les épiceries & autres comestibles qui leurs sont nécessaires.

du bled qu'elles sont obligées de venir acheter de la seconde main chez les Marchands de Stockolm.

L'Auteur termine son Mémoire par une réflexion politique. Il dit que le Nord de la Finlande confinant à la Russie, il faut y faire fleurir le commerce, si l'on veut augmenter les forces de l'État & l'amour du Citoyen pour la forme de son Gouvernement.



ALLEMAGNE.

I.

« Der Neve Bienenstock, &c. »

La Nouvelle Ruche d'Abeilles, Ouvrage moral consacré à la Religion, à la Raison & à la Vertu.

JAMAIS il n'y eut de plus belle Dédicace que celle de cet Ouvrage.

Ce nouveau Recueil, qui est fait avec goût, est composé de Prose & de Vers, de Traductions Françoises & d'Originaux Allemands. Le principal morceau de cette collection est une Piece dans laquelle on prouve *qu'il y a des cas dans la vie, où la Religion seule peut offrir des consolations.* L'Auteur rassemble sur un homme qu'il appelle Ædon tous les dons de la nature & de la fortune, une épouse aimable, des enfans chéris, l'abondance & les richesses, & pour que rien ne manque à

son bonheur, un ami. Après avoir joui longtemps d'une félicité pure & constante, Ædon pleura sa chere épouse. A peine ses larmes étoient-elles essuyées qu'elles couleront de nouveau sur la cendre d'un fils adoré, le seul gage de son amour. Il alloit succomber à la douleur; son ami étoit absent : le Ciel parut avoir pitié de lui; Oreste, cet ami si cher, arriva; Ædon se jette dans ses bras, un torrent de larmes plus abondantes soulage sa douleur; elle commence à trouver des expressions pour s'épancher dans le sein de l'amitié. Mais un nouveau malheur attendoit cet infortuné : Oreste avoit rapporté de son voyage la semence d'une maladie cruelle; il mourut. Ædon n'eut plus de larmes à répandre; un sombre & lugubre désespoir étoit dans son cœur & sur son visage; il n'éprouvoit plus qu'un seul besoin, celui de promener de tristes regards errans sur le tombeau de tout ce qu'il avoit aimé. Lorsque son ame fut sortie de cet engourdissement & voulut trouver quelque consolation hors d'elle-même, il alla chercher dans les Livres des Philosophes les secours qu'ils promettent si fastueusement. Ils m'ont trompé, s'écria-t'il, & dans son désespoir il levoit déjà le poignard sur son sein lorsque la Religion lui apparut : Arrête, lui dit-elle, prens ce Livre & lis. Ædon lut, & le calme se rétablit dans son ame. Il alla répandre sur les tombeaux de son

épouse, de son fils & de son ami, non plus des larmes de désespoir, mais des pleurs de résignation. Il leva les yeux au Ciel avec une douleur mêlée d'espérance, & s'écria : bientôt je vous reverrai, ô mes amis; venez au-devant de moi, la mort ne viendra plus nous séparer; l'éternité sera la mesure de la durée de notre bonheur & de notre amitié.

I I.

« Gottlieb Wilhem Rabeners Satyrem, &c. »
SATYRES de M. Rabener, *en quatre Parties. Huitieme Édition. A* Leipsick, *chez* Dyck. 1764. in-8°.

On sait avec quelle vérité, quelle force & quelle grace Rabener a peint les mœurs de son pays. En parcourant les portions de son Ouvrage qui n'ont pas encore été traduites dans notre Langue (1) nous avons trouvé un portrait dont il existe plus d'un original en France comme en Allemagne.

« Quel est ce personnage dégoûtant qui tristement assis à son bureau se ronge les ongles & sourit avec amertume? C'est un soi-disant Philosophe qui méprise le monde pour se vanger du monde qui le méprise. Son manteau déchiré couvre un cœur cent fois plus orgueilleux que celui qui palpite sous les vêtemens dorés. Sans naissance, sans fortune, incapable de se faire aimer, il prend le parti de haïr; il

(1) Les deux premieres Parties l'ont été par MM. *Sellius & Boispreaux.*

s'enorgueillit de sa misere dont il ne sait pas se tirer, & sa bouche déplore & condamne sans cesse une félicité que son cœur ne cesse pas d'envier. Car il ne faut pas croire qu'il ait toujours eu des idées si pures & si nobles : le premier pas qu'il fit dans le monde fut vers les honneurs & les richesses ; ceux qu'il méprise aujourd'hui il les louoit alors sans mesure ; il leur parloit le langage des Dieux, qui par l'abus qu'on en a fait est devenu le langage des gueux. Pour trouver un modele auquel il pût comparer son Mecene, il remuoit les cendres de tous les Héros de l'antiquité & chantoit à la postérité, qui ne l'entendoit pas, la gloire de son Protecteur qui s'endormoit au murmure monotone de ses éloges. Il louoit, il flattoit, & l'on se mocquoit de lui ; il n'eut ni la force ni l'esprit de supporter le ridicule ; il s'éloigna en grondant de la Cour & s'enferma dans son cabinet ; là il sentit la faim, mais il sentit aussi ce qu'il valoit, & s'enveloppant de son mérite il se mit à mépriser tout ce que jusqu'alors il avoit adoré. Il lui en coûta d'abord de trahir les sentimens de son cœur ; mais à force de plaindre & de médire il est enfin parvenu à se persuader que c'est par conviction & par grandeur d'ame qu'il dédaigne les richesses & qu'il méprise les riches. »

ITALIE.

MUSÆI Kirkeriani ærea notis illustrata : tel est le titre sous lequel vient de paroître à Rome le cabinet du P. Kircher dont nous avons fait mention dans la Feuille précédente à l'Article d'Italie. Le second Volume de ce grand Ouvrage contient 97 pages & 22 planches dont la plûpart représentent des idoles antiques, parmi lesquelles quelques-unes paroissent appartenir aux premiers temps des ouvrages en bronze & en cuivre. Ces ouvrages grossiers, imparfaits & vils aux yeux de l'Artiste, sont précieux pour quiconque veut connoître le progrès des Arts. Nous ne parlerons ici que de la premiere figure ; le caractere, le goût, l'habillement, tout concourt à la faire regarder comme Étrusque ; mais il n'est pas également prouvé qu'on doive la rapporter à *Mercure*, sous le nom de *Mercurius Pocillator* ; cependant les conjectures que propose à ce sujet le savant Auteur des notes sont assez bien fondées. Ces notes sont courtes, mais remplies d'érudition. Ce que l'Auteur nous dit de la formation des *idoles* ou *simulacres* nous fait regretter qu'un homme aussi profondément versé dans la connoissance de l'antiquité ne se soit pas étendu davantage sur cette matiere. Il pense que l'usage des *simulacres* est pres-

qu'aussi ancien que le monde. Les Grecs, au rapport de *Pausanias*, ont d'abord adoré les Dieux sous des figures de bois informes; ils ont ensuite passé aux figures de pierre. Quant aux figures d'airain, dit le même Auteur, elles n'étoient pas encore en usage au temps même d'*Ulysse*; les premiers Auteurs de ces sortes d'ouvrages, ajoute-t'il, ont été *Rhæcus*, fils de *Philæus*, & *Theodorus*, fils de *Telecle*. Il s'ensuivroit delà que les ouvrages en airain seroient postérieurs à la guerre de *Troye*, puisqu'*Ulysse* se trouva à cette guerre, & qu'alors même, selon Homere, les armes des Héros étoient d'airain. Le sávant Auteur des Notes observe très-bien à ce sujet qu'on ne doit point entendre le texte de *Pausanias* de toute sorte de travail en airain, mais seulement du travail des *simulacres* & des *idoles*; encore *Pausanias* n'a-t'il pu parler que des Grecs & des Peuples voisins de la Grece; car nous lisons dans le 31[e] *Chapitre de la Genese* que *Rachel* cacha les idoles d'or & d'argent de *Laban*. On ne peut donc douter que l'art de travailler l'or & l'argent ne fût connu en Mésopotamie longtemps avant la prise de Troye. Or si les *Chaldéens* ont eu des *simulacres* d'or & d'argent, à plus forte raison en auront-ils eu d'airain, dont le travail est beaucoup moins difficile. Cet Art fut incontestablement connu des anciens *Etrusques*. On conserve encore dans le *Capitole* plusieurs mo-

numens Étrusques de cette espece qui sont d'une antiquité très-reculée : ces sortes d'ouvrages n'ont rien de commun avec ceux des Grecs ; il n'est donc pas probable que les Étrusques doivent aux Grecs cette partie de leurs connoissances. Il seroit à souhaiter que l'habile homme qui a traité ces matieres obscures fît un choix de celles qui sont les plus intéressantes & les expliquât d'une maniere plus étendue & sur-tout plus approfondie.



GENEVE.

Observations sur les Principes de l'Harmonie, occasionnées par quelques Écrits modernes sur ce sujet, & particulierement sur l'Article Fondamental *de M.* Dalembert *dans l'Encyclopédie, le Traité de Théorie Musicale de M.* Tartini, *& le Guide Harmonique de M.* Geminiani; *par* J. A. Serre. *A* Genêve, *chez* Henri-Albert Gosse *&* Jean Gosse, *Libraires & Imprimeurs.* 1763.

Amant alterna camenæ. Virg.

L'Auteur de ces *Observations* avoit déjà donné en 1753 un Ouvrage rempli de vues & de réflexions également profondes & judicieuses tant sur la théorie de l'Harmonie en général que sur divers points particuliers de cette théorie, tels que la Basse fondamentale, l'origine du Mode mineur, les droits respectifs de l'Harmonie & de la Mélodie. L'Auteur s'y énonçoit très-librement sur plusieurs articles de la

Doctrine de M. Rameau, ainsi que sur les principes établis dans un Ouvrage de M. Euler publié en 1739 à Petersbourg sous le titre de *Tentamen novæ theoriæ Musicæ, &c.*

M. Serre examine aujourd'hui diverses propositions renfermées dans l'article *Fondamental* de l'Encyclopédie, & traite plusieurs questions importantes de théorie dont la plûpart sont relatives au systême de Basse fondamentale que l'Auteur avoit proposé dans son premier Ouvrage. Cette Basse, strictement & physiquement fondamentale, est bien différente à cet égard de celle de M. Rameau, laquelle, plus relative à la pratique, est tantôt réellement fondamentale, & tantôt ne l'est qu'hypothétiquement. La Basse fondamentale de M. Serre est le plus souvent un assemblage de plusieurs sons fondamentaux qui par leur concours fournissent les divers sons dont la pratique compose certains accords, tandis que la Basse fondamentale de M. Rameau porte sur un seul & unique son fondamental, soit hypothétiquement, soit physiquement tel.

M. Serre reproche aux Disciples de M. Rameau de n'avoir point encore trouvé de fondement à la *sixte superflue.*

Il est vrai que M. Rameau lui-même s'est cru en droit d'exclure la *sixte superflue* du nombre des accords fondamentaux, & de lui refuser le nom même d'accord. Mais si M. Serre jette jamais les yeux

sur l'excellent Traité que vient de publier M. l'Abbé Roussier, il y verra que ce profond & ingénieux Théoricien ramene sans effort les deux sortes de *sixte superflue* à la Basse fondamentale de M. Rameau.

Dans la seconde Partie de ses *Observations* M. Serre donne un Extrait raisonné de l'Ouvrage du célebre M. Tartini, & fait voir que cet habile Artiste s'est trompé en assignant le lieu du troisieme son formé par deux sons entendus à la fois. Du reste, M. Serre réclame la découverte du savant Musicien de Padoue; en effet, il avoit rapporté la même expérience dans son premier Ouvrage avant que celui de M. Tartini parût.

M. Serre prouve ensuite que le *Guide* ou *Dictionnaire Harmonique* du célebre Geminiani ne doit être regardé que comme une esquisse. Outre que cet Ouvrage ne mérite le titre de *Guide Harmonique* que relativement au Mode mineur, bien qu'à cause de la grande relation des deux Modes on puisse incidemment y trouver divers passages propres au Mode majeur; l'Auteur a omis des classes entieres d'accords; classes qui renferment encore d'autres branches; ou si quelques-uns de ces accords se trouvent dans différens exemples, on ne les rencontre qu'au milieu des petites phrases musicales que ces exemples présentent, ils sont dispersés sans aucun ordre dans le corps de l'Ouvrage; ainsi, dit M. Serre, toutes les fois qu'on voudroit savoir de quoi l'un de ces ac-

cords peut être suivi, on seroit obligé de parcourir tous les exemples du Livre. M. Serre compare avec raison le *Guide Harmonique* de M. Geminiani à un Dictionnaire qui ne contiendroit selon l'ordre alphabétique que le tiers ou la moitié des mots les plus usités d'une Langue, pendant que les autres se trouveroient répandus sans ordre & comme au hasard dans les diverses phrases qui leur seroient annexées.

FRANCE.

I.

LORSQUE l'expérience & l'utilité publique auront dompté tous les obstacles que les préjugés & les intérêts divers opposent en France à l'établissement de l'Inoculation, le *Rapport* des Commissaires de la Faculté contre cette pratique sera conservé comme un monument curieux pour l'histoire de l'esprit humain. Nous en avons déjà cité quelques traits qui ne prouvent pas un grand respect pour la vérité ; celui que nous allons rapporter suffiroit seul pour fixer le degré de confiance que mérite cette multitude de faits entassés dans le *Rapport*. On y lit, *page 79, note g* : « L'un » des fils de M. de Puisegur a eu à la suite de l'Ino» culation des tumeurs glanduleuses en différentes » parties du corps, qui ont duré fort longtemps. Cet » enfant, dans une Lettre qu'il écrivoit de la cam» pagne à M. son pere, s'écrioit : *Mon pere, qu'est*

» *devenue cette belle santé dont on nous félicitoit,*
» *mon frere & moi, avant notre Inoculation?* M. le
» Comte de Montboissier a connoissance du fait & a
» dit avoir lu la Lettre du jeune homme. »

Ce fait est démenti formellement par la Lettre suivante écrite par M. de Puisegur, & déposée par M. le Cardinal de Luynes au Secrétariat de l'Académie des Sciences, le 27 Mars 1765.

A Buzancy, le 24 Mars 1765.

Je ne peux pas me persuader, Monsieur, que M. le Comte de Montboissier ait cru avoir vu une Lettre de l'un de mes enfans, dans laquelle il étoit écrit: *Qu'est devenue cette belle santé dont on nous félicitoit, mon frere & moi, avant notre Inoculation?* Je n'ai nulle idée d'avoir reçu de Lettre de l'un d'eux où il y eût rien de semblable. Je le leur ai demandé tantôt, en cherchant même à leur faire dire naïvement qu'ils pourroient bien m'avoir mandé cela : ils me soutiennent que non. Ce qu'il y a de très-certain, c'est que s'ils se sont plaints d'avoir eu la santé altérée par l'Inoculation, ils ont eu tort. Il y avoit plusieurs années que je désirois de les faire inoculer & que j'étois persuadé de l'avantage de cette pratique. J'avois perdu mon fils aîné âgé de dix ans & demi, couvert de tumeurs glanduleuses en différentes parties du corps : il fut ouvert, & on lui trouva, dans l'intérieur, des abcès & toutes les glandes en-

gorgées. Je consultai Mrs Petit, Bordeux, Petiot, Vacher, Médecins, & M. Faget, Chirurgien: ils me dirent que quelques glandes à la mâchoire & au col qui paroissoient à mes autres enfans étoient de même nature & de qualité scrofuleuse; qu'ainsi il ne falloit pas risquer de les faire inoculer étant attaqués de cette humeur. Je déférai à cet avis, & mes enfans prirent des remedes selon leurs ordonnances que j'ai conservées. Lorsqu'enfin ces glandes ont cessé d'être apparentes, M. Gati a inoculé les deux cadets, l'aîné n'ayant pas voulu l'être déterminément. Tous deux ont eu la petite vérole: la cicatrice du plus âgé a été formée plus promptement que celle de son jeune frere. Ils ont été très-gais & bien portans après les premiers jours, & n'ont eu aucune espece de ressentiment de cette maladie. Il est vrai qu'à la fin de l'été suivant quelques glandes ont reparu à tous les trois; mais c'étoit peu de chose, & par les mêmes conseils ils ont pris des fondans pour plus de sûreté: ils continuent à se porter à merveille; & je peux vous assurer, Monsieur, qu'ils n'ont éprouvé aucun accident pour avoir été inoculés. Si tous les griefs contre l'Inoculation n'ont pas plus de fondement que ceux-ci, on devroit punir très-sévérement ceux qui forgent de semblables histoires pour décréditer une pratique qui paroît bien avantageuse au genre humain. J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, PUISEGUR.

I I.

On nous a communiqué la Lettre ſuivante que M. Morgagni, l'un des plus ſavans Médecins de l'Europe, écrivit à M. Tronchin après l'Inoculation du Prince de Parme. L'éloge le plus flatteur pour les hommes habiles dans tous les genres eſt celui qu'ils obtiennent de leurs rivaux. Nous donnons cette Lettre en Latin, telle qu'elle a été compoſée, parce qu'il ſeroit impoſſible d'en conſerver l'élégance dans une traduction.

Eximio ac celeberrimo viro T. TRONCHIN
J. B. MORNAGNUS S. P. D.

Cùm multa & mortuo Boerhaavio, & viventi Albino debeo, tùm hoc quoque debeo, quod in te, vir præſtantiſſime, ſimul cum ſingulari Doctrina tantam illam ſuam erga me humanitatem transfuderint; ab hac enim agnoſco quidquid, in Epiſtola ad me tua, lego mea longe majus mediocritate. Doctrinam autem, ſummis illis Præceptoribus dignam in te omnes jure meritoque ſuſpicere jam diu intellexeram, priuſquam Parmam ab ſapientiſſimo Principe procariſſimo ſibi Filio arceſſereris, & priuſquam ſpectatus, ingenuuſque Profeſſor Manicius, mihi per unas ac alteras litteras ſignificaret, quàm cautè, quàm peritè, quàm diligenter, quàm facilè & leniter, quàm denique feliciter te viderit in variolarum inſitione omnia perpendentem, præparantem, prædicentem, peragentem.

Quæ singula, atque universa quicumque audierit, attentoque animo consideraverit, aut ego plurimùm fallor, aut nihil habebit ampliùs quod objiciat nisi hoc unum (quod maximum est) virum non modò in Medicina facienda exercitatissimum, & in observando solertissimum, sed longa etiam, in ista ipsa re, experientia eruditissimum, verbo Tronchinum requiri, cui se, suosque, timore deposito, nostrates committant. Utinam igitur tamdiù in Italia, vir experientissime, morari posses, utque es ingenuitate, & juvandi homines cupiditate, omnia quæ diuturno usu didicisti, libentissimè, quod facis, tum docendo, tum exemplo multiplici ostendendo, spem nobis faceres, aliquem tandem apud nos relictum iri, qui tua vestigia feliciter persequeretur. Interea quantùm gratulor de singularibus honoribus istic in te collatis, & meritissimè collatis, tantùm gaudeo, te amicè adeò, scribendo, loquendoque, de me sentire, ut nisi me ipse, cæteri autem mecum humanitatem nossent tuam, superbire possem, quippe laudatus ab laudatissimo viro: cui ut pro isto perbenigno erga me animo gratias ago quas possum maximas; sic Deum veneror, ut Excellentem Medicum, per quem tot servavit & servat, quam diutissimè conservet incolumem.

D. Patavii IV Idus November 1764.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 10 AVRIL 1765.

ALLEMAGNE.

I.

« Einleitung in die Geschichte der Vornehmsten » Reiche, &c.

Introduction à l'Histoire des principaux Royaumes & Etats ; par le Baron de Puffendorf, *revue, augmentée & corrigée par* Jean-Daniel Olenschlager. *Tome I. A* Francfort *& à* Leipsick. *1763, chez* Knoch & Eslinger. 1320 *pag. in*-8°.

CETTE Introduction de *Puffendorf*, si souvent réimprimée & traduite en tant de Langues, mais en même temps si fautive, avoit bien besoin d'un nouveau travail que le sieur de Bruzen de la Martiniere avoit déjà fait en Hollande sur la traduction Françoise, & encore plus de la refonte presqu'entiere qu'en a faite en France M. *de Grace*, Auteur plutôt

qu'Editeur de la nouvelle Introduction en 8 Volumes *in*-4°. Un Ouvrage aussi volumineux ne devroit plus sans doute porter le titre d'*Introduction* qui semble protester contre un accroissement si considérable; mais on a suivi le torrent. Le Baron de *Puffendorf* n'ayant eu pour objet dans la composition de cet Ouvrage que l'instruction de la jeunesse Suédoise; l'Histoire d'Allemagne, considérée dans ce point de vue, ne pouvoit être que fort seche & beaucoup trop étranglée pour l'instruction des Nationaux; ces considérations ont déterminé M. *Olenschlager* à rejetter entierement de cette Edition le plan de l'Histoire d'Allemagne, tel que l'avoit exécuté Puffendorf, & à y substituer un Tableau bien travaillé du nouvel Empire Romain-Allemand. Les révolutions de la Russie & les découvertes importantes faites depuis quarante ans dans cet Empire l'ont obligé de refaire encore toute cette Partie de l'Introduction.

II.

M. François Pankel, Prêtre, mourut à Vienne le 9 Mars. Il étoit né en Hongrie en 1690. Etant venu faire ses études à Vienne, il montra des talens si extraordinaires pour la Poésie qu'il fut en 1724 couronné publiquement Poëte *Laureat* par l'Académie de cette Ville, qui n'avoit pas eu de solemnité semblable depuis l'an 1576, où George Fabricius,

George Amerbach & Vitus Jacobæus avoient reçu le même honneur. Pankel avoit une extrême facilité à faire des Vers Latins; souvent il en composoit un grand nombre de suite dans le cours d'une conversation. Les Muses ne le garantirent pas de l'indigence qui fut si souvent le partage de ses nourrissons. Il n'a dû sa subsistance qu'à l'instruction des pauvres enfans de l'Hôpital de Saint Jean & à des leçons que malgré son grand âge il a continué à donner en Ville jusqu'à sa mort. On se propose de rassembler ses Poésies éparses, présent peu intéressant pour la République des Lettres, dans laquelle les Poëtes Latins sont rares & rarement goûtés. Voici deux Distiques de notre Poëte qui servirent en 1760 d'Inscription à un arc de triomphe érigé à l'occasion du premier mariage du Roi des Romains. Ils contiennent une prédiction que nous avons vu s'accomplir.

Machina prima stetit puero, stetit altera sponso;
Numina dent, Regi tertia surgat ovans.
Sic cunas, thalamiquefaces, Sceptrumque gerendum
Concelebrant cives, Vindobonaque patres.

Son Epitaphe lui a été faite par un autre Poëte octogénaire, qui a passé sa vie à disputer au défunt la gloire de la Poésie Latine.

III.

EXTRAIT *d'une Lettre écrite de Vienne aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

La mort a enlevé à la République des Lettres, vers la fin de l'année derniere, le P. Marquard Hergott, qui s'est distingué par des travaux utiles. Ce savant homme, qui le premier a porté le flambeau d'une saine critique & les lumieres d'une érudition judicieuse dans les ténebres qui couvroient l'origine de la Maison de Hapsbourg, naquit à Fribourg en Briscaw le 9 Octobre 1694. En 1715 il entra dans l'Ordre de Saint Benoît à l'Abbaye de Saint Blaise, située dans la Forêt noire. Il fut envoyé au College Germanique à Rome. Peu d'années après sa Maison le rappella pour enseigner la Philosophie, & lui confia en même temps le soin de la Bibliotheque. La réputation des grands hommes que l'Ordre de Saint Benoît avoit formés en France, fit naître au P. Hergott le desir de profiter immédiatement de leurs lumieres. Après avoir passé plusieurs années dans quelques Maisons de la Congrégation de Saint Maur, il donna en 1726, pendant son séjour à Paris, la collection intitulée : *Vetus Disciplina Monastica, seu collatio auctorum Ord. S. Benedicti, maximam partem ineditorum qui ante sexcentos fere annos per Italiam, Galliam atque Germaniam de Monastica Disciplina tractarunt.*

Le P. Hergott se rendit la même année à l'Abbaye de Saint Gal en Suisse pour s'y instruire dans les Langues Orientales. En 1728 les Etats de l'Autriche antérieure le chargerent d'une commission auprès de la Cour Impériale. Il s'en acquitta avec le plus grand succès & demeura pendant vingt & un ans dans cette Ville comme Député de ces Etats. Il employa tout ce temps-là à faire des recherches sur l'Histoire & la Généalogie de la Maison d'Autriche, & mit au jour son grand Ouvrage en 3 Vol. *in-folio* publié à Vienne en 1737 & 1738, & intitulé : *Genealogia Diplomatica Augustæ gentis Habsburgicæ.*

La Généalogie de la Maison d'Autriche étoit encore enveloppée des ombres & des fables que l'adulation ou l'ignorance a toujours mêlées à l'Histoire. Eccard Pez & quelques autres Savans avoient commencé à y porter le flambeau de la critique; mais le P. Hergott est allé beaucoup plus loin que personne, & si son Livre laisse encore des choses à désirer il a du moins ouvert une nouvelle carriere aux Savans en leur présentant plus de mille documens authentiques, relatifs à ce point d'Histoire.

Les travaux littéraires du P. Hergott ne prirent rien sur ses vertus sociales; la douceur de son caractere, l'aménité de son esprit & ses manieres insinuantes lui attirerent l'amitié des Grands. L'Empereur Charles VI lui-même le prit en affection & le

nomma en 1736 son Conseiller & son Historiographe. L'Impératrice-Reine lui confirma ce titre en 1742.

Le P. Hergott se livra à de nouvelles recherches qui produisirent l'Ouvrage intitulé : *Monumenta Augustæ Domus Austriacæ*, en quatre Parties. La premiere parut en 1740 à Vienne & contenoit en vingt-cinq planches les Sceaux & les Armes des anciens Marcgraves, Ducs & Archiducs d'Autriche. La seconde Partie, intitulée : *Nummotheca Principum Austriacorum*, en deux Vol. fut publiée à Fribourg en Brifcaw l'année 1752, & contient la description & le dessin d'un nombre infini de Monnoies frappées par des Princes de la Maison d'Autriche, ainsi que de Médailles en leur honneur. La troisieme Partie n'a paru qu'en 1760, également à Fribourg, sous le titre : *Pinacotheca Austriaca*, & contient en cent quinze planches les portraits des anciens Marcgraves, Ducs & Archiducs d'Autriche, copiés d'après les Monumens les plus authentiques.

La mort du P. Hergott a prévenu la publication de la quatrieme Partie qui est actuellement sous presse ; elle contiendra en deux Volumes la description des tombeaux des Marcgraves, Ducs & Archiducs d'Autriche, ainsi que leurs inscriptions. Le tout sera accompagné d'éclaircissemens divisés

en ſept Diſſertations. Le P. Ruſtenus Heer, de l'Abbaye de Saint Blaiſe, qui a eu une grande part aux deux Volumes précédens, & s'eſt déjà fait connoître par ſa réponſe aux différentes objections qu'on a faites au P. Hergott, eſt chargé de cette Edition.

Notre ſavant Religieux quitta Vienne en 1750; il fut nommé à la Prevôté de Krozingen dans le Briſcaw, & l'Abbé Prince de Saint Blaiſe lui conféra en même temps le titre de ſon Conſeiller Intime & les fonctions de Stadhalter ou Lieutenant; les devoirs de cet emploi ne l'empêcherent pas de continuer à éclaircir les antiquités & l'hiſtoire du moyen âge; ſes travaux ne furent interrompus que par une maladie de langueur à laquelle il ſuccomba le 9 Octobre 1762. Il a laiſſé pluſieurs Ouvrages inſtructifs dont la publication ne pourroit être que très-intéreſſante.

IV.

Le célebre M. Moſes vient de publier à Berlin le Recueil de ſes Œuvres Philoſophiques.

Diogene voyant un jour les Citoyens de Corinthe occupés à de grands préparatifs de guerre, ſe mit à rouler ſon tonneau, pour n'être pas le ſeul homme oiſif dans la République. Je me trouve, dit M. Moſes, dans les mêmes circonſtances que Diogene; il y a ſeulement une différence entre nous: il ne vouloit pas

ſervir la République, & moi je le voudrois & je ne le peux pas. Il rouloit avec beaucoup de précaution un tonneau d'argile; moi, je fais imprimer des Opuſcules Philoſophiques.

Les Lettres ſur les ſenſations & les Dialogues philoſophiques qui compoſent la premiere Partie de cette nouvelle Édition, ont déja paru ſéparément; & la ſeconde, la troiſieme & la quatrieme Diſſertation de la ſeconde Partie, ont été inſérées dans divers Ouvrages périodiques (1). Cependant le Lecteur y remarquera des changemens & des additions conſidérables. Quant au premier morceau de la ſeconde Partie, il n'a jamais vu le jour: ce morceau renferme quelques conſidérations ſur la nature des ſenſations mixtes, compoſées de plaiſir & de déplaiſir, ainſi que ſur la force avec laquelle elle agiſſent ſur l'ame. Enſuite l'Auteur vient à la *ſomme du bien;* il réfute l'Épicuriſme épuré: ſyſtême qui depuis Gaſſendi a trouvé tant de partiſans, & il défend le principe de *perfection* regardé comme ſuſpect par quelques Philoſophes. Delà il prend occaſion d'examiner de plus près la ſource principale de toutes les actions morales; il balance le pouvoir des ſenſations obſcures ſur l'appétit concupiſcible; il diſcute l'effet

(1) La ſeconde & la troiſieme Diſſertation ont paru dans le Journal Allemand intitulé: *Bibliotheque des Beaux Arts & des Belles-Lettres*, & elles ont été traduites dans le Journal Étranger.

de l'habitude & de l'expérience ; il confidere la nature des aptitudes de l'ame, & pour déterminer avec plus d'exactitude les mouvemens des resforts de notre ame il hasarde une hypothèse qui lui paroît expliquer une multitude de phénomenes extraordinaires dans le monde métaphysique, & cela d'une maniere si simple & si naturelle qu'il ne désire rien tant que de la voir examinée par les vrais Philosophes. Enfin, il montre l'utilité inestimable des Belles-Lettres dans la Morale.

Toutes ces remarques éparses étoient destinées à augmenter son Traité intitulé : *Lettres sur les sensations ;* mais il a senti qu'il étoit trop difficile de revenir après tant d'années sur un Ouvrage de jeunesse & de le refondre entierement, car c'est ce dernier parti qu'il auroit été obligé de prendre pour empêcher que les additions ne tranchassent avec le reste. Dans un si long espace de temps on change de coup-d'œil, de goût, de style, de façon de sentir, d'opinion : on n'est plus l'homme qu'on étoit. Il a donc fallu laisser les Lettres comme elles étoient auparavant, à quelques changemens près qui ont paru indispensables, & l'Auteur s'est contenté d'écrire ces remarques nouvelles dans l'ordre où elles se sont présentées à son esprit.

ITALIE.

I.

« Poësie di Ossian figlio di Fingal, &c. »

*Poësies d'*Oscian, *fils de Fingal, ancien Poëte Celtique, traduites en Vers Italiens; par M. l'Abbé* Cesarotti, *en* 2 *Vol. in*-4°. *A* Padoue, *chez* Joseph Consio.

M. l'Abbé Cesarotti observe très-bien dans les Notes dont il a accompagné sa traduction que c'est moins la différence du Langage que celle de la Versification qui produit la plus grande difficulté qu'un Traducteur ait à vaincre. Il est constant que les pensées & les expressions prennent d'elles-mêmes une tournure, une configuration correspondante à la versification respective des différens Poëtes. La longueur ou la brieveté du Vers, la variété des pauses & des cadences, la double harmonie qui résulte & du nombre des syllabes & de l'arrangement des mots, l'entrelassement & la distribution des rimes, tout cela modifie les sentimens & leur communique une beauté propre & distincte. Transportez les mêmes idées dans une autre metre, changez la disposition des mots, altérez la mesure du Vers, tout périt, tout est détruit. Les idées prendront une attitude violente & forcée; il n'y aura

plus d'accord entre les sons & les sentimens ; les objets se présenteront sous un tout autre point de vue ; l'oreille trouvera du repos quand elle devroit trouver du mouvement, & du mouvement quand il lui faudroit du repos ; en un mot, la composition la plus soignée n'aura d'autre mérite que celui de vous offrir de belles parties dont aucune ne sera mise à sa place ; d'où M. l'Abbé Cesarotti conclut qu'il est impossible qu'une traduction littérale soit jamais fidelle & que pour conserver le caractere de l'original il faut nécessairement l'altérer un peu ; cette idée nous paroît neuve & nous aurons occasion de la développer.

II.

EXTRAIT d'une Lettre écrite d'Italie.

La mort vient de nous enlever M. *Molinelli*, Professeur en Médecine & en Chirurgie à Boulogne. Cet habile homme avoit cultivé tous les genres d'étude qui peuvent conduire à la perfection des deux Arts qu'il professoit. Il étoit versé dans la Chymie, la Botanique, l'Histoire Naturelle, la Physique, & même dans la Géométrie. Quoique cette partie des connoissances humaines n'ait pas avec la Médecine un rapport aussi direct que quelques personnes se le persuadent, on ne sauroit nier cependant qu'elle ne puisse servir à mieux juger de toutes les circonstances d'une maladie, problême dont la solution est plus dangereuse qu'aucun paralé-

gisme géométrique. La science profonde de M. Molinelli dans la Médecine, & son habileté dans la Chirurgie lui avoient attiré non-seulement la confiance de ses compatriotes, mais encore l'estime des Etrangers. Sa célébrité étoit parvenue jusqu'au trône de son Souverain; le Pape Benoît XIV l'appelloit: *L'onor del nostro Paese; l'onor della nostra Patria.* Le P. Roberti, homme très-éloquent, a récité & fait imprimer l'éloge de cet illustre Professeur. Le Panégyriste débute par une comparaison entre l'Art de la Guerre & l'Art de la Médecine, ou plutôt par une opposition entre les Guerriers qui ont gagné des batailles en répandant le sang des hommes, & les habiles Médecins qui veillent à la santé des Peuples; il y a plus d'éloquence que de justesse dans tout ce morceau. Les suites d'une victoire, de laquelle dépend quelquefois le salut des Provinces & d'un Royaume, sont d'un tout autre prix que la santé du très-petit nombre d'hommes qu'a pu guérir la Médecine. Mais on permet aux Rhéteurs de mentir, dit Cicéron, pour qu'ils puissent dire quelque chose de plus piquant (1). M. Molinelli eut un cœur sensible & compatissant; il s'intéressoit si vivement à ses malades qu'on lisoit pour ainsi dire leur état dans ses yeux. Cette qualité respectable nous a paru peinte avec une grande énergie.

(1) *Licet Rhetoribus ementiri, ut aliquid possint dicere argutius.*

Le P. *Roberti* mêle fort à propos à l'éloge de M. Molinelli celui de l'*Académie* & de l'*Inſtitut* de Boulogne, Sociétés Littéraires qui font tant d'honneur à l'Italie.

****

ANGLETERRE.

Extrait d'une Lettre de M. J. Ellis, *contenant une Relation de la Cochenille mâle & femelle qui vit ſur le* Cactus Opuntia, *ou* Figuier des Indes, *dans la Caroline Méridionale & la Georgie.*

LA femelle de la Cochenille a été très-bien décrite par M. de Réaumur, par le Docteur Brown, & en dernier lieu par M. de Linné ſous le nom de *Coccus Cacti Coccinelleferi.* Mais ni l'un ni l'autre n'a vu le mâle, dont la deſcription nous manquoit. Dans la vue de perfectionner cette partie de l'Inſectologie, M. Ellis avoit écrit au Docteur Alexandre Garden, Médecin à Charles-Town dans la Caroline, de lui envoyer quelques branches du Figuier des Indes, chargées de Cochenille. Dans la grande quantité d'Inſectes que M. Ellis reçut de ſon ami, il ne trouva que trois à quatre petites mouches mortes qui avoient chacune deux aîles blanches : leur corps étoit d'un rouge-clair. M. Ellis, perſuadé qu'il avoit trouvé le vrai mâle de la Cochenille, voulut encore être confirmé dans ſon ſentiment. Il communiqua ſa découverte à M. Garden, en lui envoyant

un dessin de l'Insecte tel qu'il l'avoit vu, & le priant de lui faire part de ce qu'il savoit de l'œconomie de ces animalcules, & de lui envoyer quelques mâles recueillis par lui-même.

Il résulte des Observations de ces deux habiles Naturalistes que les mâles de la Cochenille sont très-difficiles à trouver, parce qu'il n'y en a peut-être pas un sur deux ou trois cents femelles ou davantage, ce qui est cause sans doute qu'il a été si peu connu jusqu'ici. Le mâle est actif, mince & grêle en comparaison de la femelle qui est grosse, mal proportionnée, lente & engourdie. En général les femelles deviennent si grosses & si épaisses que leurs yeux & leur bouche, leurs antennes & leurs pieds sont enfoncés & comme cachés dans les replis de leur peau: cette enflure les empêche de remuer ces parties, & leur permet encore moins de se mouvoir elles-mêmes. Il n'est pas fort étonnant après cela que cet Insecte ait été pris pendant si longtemps pour une graine, puisque dans cet état d'enflure & d'engourdissement il n'est presque pas possible de reconnoître à la simple vue, sans le secours du microscope, ses pieds, ses antennes, ni sa trompe, que M. de Linné appelle son bec, & qu'il regarde comme sa bouche.

La tête du mâle est très-distincte du cou, qui est beaucoup plus étroit que la tête & plus encore que le reste du corps. Le thorax est de forme elliptique, un peu plus long que le cou & la tête ensemble, &

applati par en bas. Les antennes du mâle, plus grandes que celles des femelles, sont articulées, & de chaque articulation sortent quatre soies disposées par paires de chaque côté. Il a si pattes, trois de chaque côté : elles sont formées de trois pieces. De l'extrémité postérieure de son corps s'allongent deux grandes soies ou poils qui ont quatre à cinq fois la longueur de l'Insecte. Il porte deux aîles plantées sur la partie supérieure du thorax, qui s'abbaissent comme les aîles des mouches ordinaires lorsqu'il marche ou se repose. Ces aîles, de forme oblongue, diminuent brusquement de largeur au point de leur attache au corps de l'animal, où elles sont comme étranglées. Elles descendent au-delà du corps. Elles sont fortifiées de deux longs muscles dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aîle : l'autre intérieur & parallele au premier semble interrompu vers la sommité des aîles. La couleur du corps du mâle est un rouge-clair. La femelle est d'un rouge plus foncé.

FRANCE.

I.

Arbre Chronologique de l'Histoire Universelle ou Tableau des Principaux Etats Souverains du monde. A Paris, *chez* Brocas, *Libraire, rue Saint-Jacques* 1765.

L'Auteur s'est proposé de simplifier la méthode d'étudier l'Histoire. Il prétend que dans l'Histoire

Universelle de Bossuet les événemens étant liés les uns avec les autres forment pour un jeune homme une chaîne trop longue & trop difficile à suivre. L'Auteur, pour éviter cet inconvénient, a fait séparément l'Histoire de chaque Etat. Il sauve en même temps à ses Lecteurs l'aridité des Tables Chronologiques en leur offrant le spectacle des révolutions arrivées dans les différentes parties du monde. Ce Plan nous a paru bon & bien exécuté.

II.

Mikou et Meri, Conte Moral avec quelques Pieces fugitives en Vers. A Paris, *chez* Durand *neveu, Libraire, rue Saint-Jacques.*

Ce Conte est agréable & ingénieux. L'Auteur y a peint les ruses dont les Talapoins, Prêtres de Siam, se servent pour usurper les biens des mourans & en priver les héritiers légitimes. Une injustice de cette nature qu'ils commirent envers Mikou parvint à la connoissance du Roi qui réprima leurs excès & mit un frein à leur avidité.

Il y a des traits remarquables dans la description des mœurs des Talapoins.

Il leur est défendu de travailler pour de l'argent; aussi ne font-ils rien ?

Ils font vœu d'humilité, & c'est pour s'humilier que, possesseurs des revenus de la moitié d'une Province, ils se croyent obligés de quêter l'autre.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 17 AVRIL 1765.

ALLEMAGNE.

I.

« Numophylacium Mansbergianum, &c. »

MÉDAILLIER de Mansberg ou *Collection de Médailles faite par* Adam de Mansberg, *Capitaine de la Préfecture de Grunde, &c. & mise en ordre par* J. F. Borchmann, *Commissaire Royal. A* Zell, 1763. *in-8°.* de 1010 *pag. sans le Titre, la Préface & l'*Errata.

CETTE Collection, dont la vente se fera publiquement à Zell le 1[r] Mai de cette année, est divisée en sept parties.

La premiere contient 3612 médailles tant Grecques que Romaines; la seconde, 31 Gothiques & Puniques; la troisieme, 588 du moyen âge de l'Allemagne; la quatrieme, les monnoies courantes, du

poids d'une once & au-dessus, de tous les Souverains tant de l'Allemagne que des autres Etats, au nombre de 240 pieces; la cinquieme, les monnoies des divers Etats (excepté la Grande-Bretagne) aussi courantes, mais au-dessous du poids d'une once formant le nombre de 1499 pieces; la sixieme, celles de la Grande-Bretagne pareillement au-dessous d'une once, au nombre de 448, & la septieme, 522 pieces d'or, d'argent ou de cuivre qui ne sont point monnoies courantes, & que l'Auteur appelle médaillons.

La partie des monnoies est très-intéressante : on y voit, 1°. que les Princes de l'Empire (à la réserve des Electeurs, Archevêques & Evêques) ont observé jusqu'en 1621 de mettre sur l'une des faces de leurs monnoies l'effigie de l'Empereur régnant. 2°. Que les Villes Impériales ont conservé cet usage jusqu'à ces derniers temps. 3°. Que les mêmes Villes ont eu des monnoies creuses d'argent & de cuivre qui n'étoient frappées que d'un côté. 4°. Enfin, on trouve des médailles ou monnoies frappées en Allemagne dont une des faces porte une inscription Allemande ou Latine, & l'autre une légende Françoise.

Nous ne dirons rien des médailles satyriques; la plûpart ont rapport à des objets qui n'offrent aujourd'hui aucune sorte d'intérêt.

I I.

« Theophrasti Caracteres recensuit, animadver-
» sionibus illustravit atque Indicem verborum ad-
» jecit Joh. Fredericus Fischerus, &c. »

Les Caracteres de Théophraste, revus avec soin, éclaircis par des Remarques & enrichis d'une Table des mots, par M. Fischer, *Professeur de l'École illustre de Cobourg, avec le Commentaire d'*Isaac Casaubon. *A* Cobourg, *chez* Findeisen. in-8°.

Il y a peu d'Ouvrages Grecs qui aient été réimprimés autant de fois que les Caracteres de Théophraste, & il paroît que M. Fischer en a connu toutes les Éditions. Sa Préface au moins n'est presque qu'un Catalogue raisonné de ces nombreuses Editions divisées en trois périodes, qui comprennent les Éditions faites d'après *Pircamer;* celles d'après *Camotius*, & celles d'après *Casaubon.* Pircamer, ou comme on écrit en Allemand *Pirckheymer*, fut le premier qui publia les Caracteres de Théophraste en Grec avec sa traduction Latine, à Nuremberg, en 1527 *in*-8°. La Manuscrit dont il se servit lui avoit été communiqué par J. F. Pic de la Mirandole; comme cette ancienne Édition est très-peu connue, M. Fischer en donne une notice exacte. De cette Édition de Pircamer il en est émané quatre autres: celle de Cratander, à Basle, en 1531; celle d'*Oposinus*, qui est toute la même en 1541; celle de *Ges-*

ner jointe à ſes Éditions de Stobée en 1550 & en 1559, & celle de *Wechel*, à Hanau, en 1605. La ſeconde Claſſe des Éditions commence par celle que Camotius a donnée dans le ſixieme Volume des Œuvres d'Ariſtote imprimé à Veniſe par les fils d'Alde Manuce en 1552 *in*-8°. & dont M. Fiſcher obſerve qu'on n'a pas fait tout le cas ni tout l'uſage qu'elle mérite. C'eſt de cette Édition qu'eſt provenue celle d'Henry Étienne de 1567, où il s'eſt fauſſement vanté, ſuivant ſa coutume, d'avoir publié les huit derniers *Caracteres* d'après un ancien Manuſcrit. La troiſieme Claſſe eſt la plus conſidérable par rapport à l'uſage qu'on y a fait des meilleurs Manuſcrits & aux bonnes Remarques qu'on y a jointes. Caſaubon, dont on connoît la ſagacité, a donné trois Éditions de Théophraſte ; la plûpart des Éditeurs qui ſont venus après lui ont profité de ſon travail, & quelques-uns y ont ajouté des choſes neuves. M. Fiſcher loue beaucoup entr'autres les ſavantes Notes de *Pauw*. L'Édition de *Braun Schweig* a un peu facilité l'uſage du Commentaire de Caſaubon, mais elle eſt fautive. Il porte le même jugement des Éditions de *Scheffer*, de *Benzel*, de *Needham*, de *Schwartz*, &c. il n'oublie aucun des Savans qui ont travaillé ſur Théophraſte. On voit qu'il a eu ſous les yeux toutes les Éditions de ſon Auteur, & même celles de la moindre im-

portance, à l'exception des deux premieres de Casaubon. Il s'est servi particulierement pour le texte de Théophraste, de deux Manuscrits de la Bibliotheque de Wolfenbutel des XIII[e] & XIV[e] siecles qui s'accordent presqu'entierement avec le texte de Camotius. C'est aussi ce même texte qu'il donne d'après l'Édition de Casaubon, & lorsqu'il y a fait quelque changement sur l'autorité des Manuscrits, il en a rendu raison dans les Notes. Ces Notes, qui sont amples & purement critiques, contiennent toutes les Variantes des Éditions & toutes les conjectures des Savans, dont la plûpart sont rejettées par le nouvel Éditeur. Le Commentaire de Casaubon est à la fin du Livre, en sorte qu'on a dans cette excellente Édition tout ce qui peut faciliter la lecture de Théophraste, à moins que quelque hasard heureux ne nous procure le Commentaire de Planude sur cet Auteur.

III.

« Xenophontis Opera Græcè & Latinè, &c.

Les Œuvres de Xenophon en Grec & en Latin, avec des Notes & des Dissertations; par les soins de Charl. Aug. Thieme, *avec une Préface de* Jean-Aug. Ernesti. *in*-8°. *A* Leipsick, *chez* Gleditsch.

On vient de publier le troisieme Volume de cette nouvelle Edition de Xenophon à laquelle plusieurs Savans, tous Disciples de M. Ernesti, se sont em-

pressés de contribuer, pour entrer dans les vues de leur Maître, Admirateur passionné de Xenophon, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa Préface.

Suivant un *Catalogue*, qui se trouve à la tête du premier Volume, cette Edition de Xenophon sera en six Tomes, dont les deux derniers ne contiendront que des *Index* & des Observations Grammaticales.

Les deux premiers parurent en 1763 &, comme nous négligeâmes alors d'en rendre compte, nous profitons de la publication plus récente du troisieme pour réparer cette omission.

L'exécution Typographique répond au zele des Savans qui ont entrepris cette Edition pour la gloire d'un des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité. Le papier & les caracteres en sont également beaux. La Traduction Latine est au bas de la page en deux colonnes. C'est celle de *Leunclavius* à laquelle on n'a point touché. Il nous paroît cependant qu'en quelques endroits on auroit pu la rendre plus correcte & plus littérale, qualités qui doivent être préférées à l'élégance dans une Traduction Latine, sur-tout lorsquelle est destinée à accompagner le Texte original.

M. Thieme n'a pas eu le même ménagement pour l'Edition Grecque de *Wells*, ni même pour celle de *Leunclavius*, que le premier avoit suivie. M. Ernesti nous apprend qu'il a corrigé l'une sur l'autre, &

toutes les deux ſur les Manuſcrits qu'il a pu ſe procurer.

Outre la Préface de M. Erneſti, on a inſéré dans le premier Volume les Eloges que les anciens ont faits de Xenophon; on commence par ſa Vie que nous devons à Diogene Laerce, & on finit par ces mots de Quintilien; *les Graces mêmes paroiſſent avoir emprunté la plume de Xenophon.*

A la ſuite de ces Éloges viennent deux Diſſertations de Thomas *Huchinſon* ſur Xenophon & ſur la Cyropedie. Nous donnerons dans le prochain *Supplément* quelques Obſervations ſur ce qui eſt contenu dans ce premier Volume.

ITALIE.

I.

Lettre d'un Mathématicien aux Auteurs de la Gazette Littéraire.

A Rome, le 27 Mars 1765.

M. Perelli, Profeſſeur d'Aſtronomie dans l'Univerſité de Piſe, vient de faire imprimer une Réponſe au Mémoire des RR. PP. *Jacquier* & *le Seur* concernant le cours des eaux, dont vous avez rendu compte (1) dans votre *Gazette Littéraire.* L'Auteur, que je regarde comme un des plus grands Mathé-

(1) Voy. le *Tome III. page* 164.

maticiens qu'ait aujourd'hui l'Italie, entreprend de prouver que son projet méritoit la préférence sur celui qui a été proposé par ces deux savans hommes.

J'observerai à ce sujet que lorsqu'il s'agit d'un Projet Hydraulique il faut avoir avant tout des nivellemens exacts qui fassent connoître si les eaux auront une chûte suffisante, si le lit est praticable dans la direction qu'on veut lui donner, si la terre a une consistance nécessaire pour résister à la corrosion. Voilà les faits qui doivent être constatés avant de former aucun projet; or ce sont ces mêmes faits qui sont niés dans celui de M. Perelli. Les deux Mathématiciens, obligés de prononcer, ont cru devoir exiger que l'Auteur produisît des observations exactes, sur-tout dans une matiere où il ne s'agit de rien moins que de la ruine ou de la fortune de trois belles Provinces.

Il falloit que M. Perelli prouvât les faits qu'on lui contestoit; c'étoit-là l'unique maniere dont il devoit répondre; il n'avoit pour cela qu'à faire lui-même ou à citer des observations exactes; mais c'est précisément ce qu'il n'a pas fait. Nos deux Mathématiciens ont donc eu raison d'exclure son projet jusqu'à ce qu'il fût démontré que ce projet renfermoit les conditions nécessaires pour une entreprise de cette importance.

C'est par une raison toute contraire qu'ils ont pré-

féré & approuvé, en se renfermant toutefois dans les limites de la probabilité, un autre Projet fondé sur des observations qui leur devoient paroître d'autant plus certaines, qu'elles leur ont été fournies par les personnes les plus respectables. Attaquer, comme le fait l'Auteur de la Réponse, la vérité de ces Observations, c'est s'en prendre aux personnes qui les ont communiquées. Les deux Mathématiciens ne sont plus alors responsables que des erreurs de théorie; aussi sont-ce les seules dont je veux les justifier & c'est ce que je ferai dans la premiere Lettre que j'aurai l'honneur de vous écrire. J'observerai seulement dans celle-ci que M. Perelli regarde comme nouveaux, comme inconnus aux Écrivains d'Hydraulique, les principes sur lesquels les PP. Jacquier & le Seur ont établi le choix qu'ils ont fait. J'avertis d'avance que ces principes sont connus des plus habiles Mathématiciens, &, ce qui vaudra encore mieux, je les démontrerai, ces principes, autant que les bornes que vous vous êtes prescrites dans votre Journal pourront me le permettre. Je ne saurois m'empêcher de désapprouver ici la conduite de quelques Mathématiciens d'Italie qui ne décident des propositions que par des noms très-souvent peu respectables, & réduisent ainsi la science la plus certaine en connoissance purement historique. L'autorité ne peut avoir lieu dans les Mathématiques que dans des choses ou que l'Auteur cité a démontrées,

ou que l'Écrivain qui les cite peut démontrer; telle est l'exactitude & la sévérité d'une Science qui par l'abus des citations dégénérera bientôt en pure opinion. Cependant, pour répondre à l'objection de M. Perelli, je serai obligé de citer l'autorité des plus célebres Mathématiciens qui ont adopté & démontré les principes qu'il attaque. Du reste, ce n'est qu'avec peine que j'entreprends la défense de deux hommes qui, après le bien public, n'avoient rien de plus à cœur que de rendre justice à la réputation si bien acquise de M. Perelli.

I I.

« Opusculi di Marco Mondo Giureconsulto-Segre-» tario dell' Excellentissima città di Napoli, &c. »

OPUSCULES *de* Marc Mondo, *Jurisconsulte-Secrétaire de la Ville de Naples. A* Naples, *chez les Frere* Simoni. 1 *Vol.* in-4°. 84 *pages*.

Ce Livre contient une Comédie intitulée : *Les Nôces*, plusieurs Inscriptions Latines, & différens morceaux de Poésie. L'Éditeur, M. François *Daniele*, développe dans une Préface bien écrite les beautés de ces diverses compositions; nous y lisons que la Comédie des *Nôces* n'est au fond qu'une traduction de l'*Andrienne* de Terence; mais cette traduction n'a rien de commun avec toutes celles qu'on a faites jusqu'à présent de ce Poëte; car non content de changer le titre de la Piece & les noms des personnages, l'Auteur substitue au ton & au style de son

modele, le ſtyle & le ton de ſon temps & de ſon Pays; de deux Scenes ſouvent il n'en fait qu'une, & de cinq Actes il réduit le drame à trois. M. Mondo a traité Terence comme Terence traita Menandre.

Les Inſcriptions Latines, au nombre de cent cinquante, ſont diviſées en trois Claſſes. M. *Daniele* loue les Italiens, & particulierement les Napolitans, ſur leur goût pour les Inſcriptions dont, à l'exemple des anciens, ils ont toujours orné les monumens ſoit publics, ſoit particuliers; il nous rappelle à ce ſujet les noms célebres de *Pontanus*, de *Bernardino Rota*, d'*Antonio Epicuro*, de *Matteo Egizio*, & conclut que, ſoit pour la nobleſſe des penſées, ſoit pour la préciſion & l'élégance du ſtyle, M. *Mondo* mérite d'être comparé non-ſeulement aux ſavans hommes qu'il vient de citer, mais aux Écrivains mêmes du ſiecle d'Auguſte.

Quant aux Vers de M. *Mondo*, on y trouve cette correction, cette pureté, cette harmonie noble & ſage qui dès le commencement de ce ſiecle caractériſoit l'*École* de Naples; on ſait que c'eſt à cette École qui, la premiere, défigura la Poéſie Italienne, que la Poéſie Italienne a du auſſi ſon rétabliſſement.

Après avoir jetté un coup d'œil ſur les Ouvrages de notre Auteur, nous dirons un mot de ſa vie; car ce ſavant homme n'eſt plus. *Marco Mondo* nâquit en 1682 à *Capodiriſo*, Village du Diocèſe de Caſerte.

Il fit ſes premieres études à Naples ; après y avoir appris ſous d'excellens Maîtres le Latin, le Grec, la Philoſophie, les Mathématiques & la Juriſprudence, il ſuivit le Barreau ; mais, ennuyé d'un genre d'occupation trop tumultueux, il ſe retira dans la maiſon paternelle, réſolu de ne vivre déſormais que pour lui & pour les Muſes. Des circonſtances imprévues l'ayant ramené à Naples vers l'année 1755 ; il fut fait Secrétaire de cette Ville & conſerva cette charge honorable juſqu'à ſa mort, c'eſt-à-dire, juſqu'au mois de Mars 1761. Il cultiva l'amitié des plus ſavans hommes de ſon temps qui s'empreſſerent tous de cultiver la ſienne. Il ne chercha point la gloire & craignit la louange ; jamais il ne voulut conſentir à publier aucun de ſes Écrits, pas même ſon excellent Traité *de jure azylorum* & ſon *Supplément* au Vocabulaire de l'Académie de la Cruſca. Nous n'avons encore de cet Auteur que les petits Ouvrages que nous venons d'annoncer, Ouvrages bien propres à faire déſirer que ſes autres productions ſoient publiées.

****

ANGLETERRE.

« A Reviſal of Shakeſpear's text, &c. »

RÉVISION du texte de Shakeſpear ; dans laquelle on examine les altérations qui ont été introduites par

les Éditeurs & les Critiques les plus modernes. *A* Londres, *chez* Johnston. 1765. in-8°.

AUcun Poëte ancien n'a été plus commenté & n'est resté plus obscur que Shakespear; il ne faut pas attribuer cette obscurité au style de ce Poëte célebre ni aux changemens que la Langue a subis, mais au peu de soin & d'exactitude des premieres Éditions qu'on a données de ses Ouvrages. Il n'a fait imprimer que deux ou trois de ses Pieces; elles ont été presque toutes publiées après sa mort sur les rôles des Comédiens ou sur des copies très-imparfaites. On sent combien d'altérations & d'interpolations ont du se glisser dans ces Éditions, & c'est une grande affaire que de purger le texte de toutes les fautes qui l'embarrassent & le défigurent. Le Poëte Rowe, qui a fait des Tragédies estimées, est le premier qui ait corrigé le texte de Shakespear en donnant une Édition de ses Œuvres. Pope, Theobald, M. Warburton, aujourd'hui Évêque de Glocester, & plusieurs autres, se sont exercés ensuite sur le même objet, & ont proposé de nouvelles explications, corrections, &c. Cette émulation a produit des querelles assez vives, & comme il arrive dans toutes les disputes, l'amertume des critiques a été en proportion de l'obscurité des matieres; car on n'insulte un adversaire que parce qu'on désespere de le convaincre.

La réputation de Shakespear ne gagna pas beau-

coup à toutes ces disputes; les Anglois trouvoient si beau ce qu'ils entendoient, qu'ils admiroient encore ce qu'ils n'entendoient pas; l'enthousiasme avoit consacré jusqu'aux fautes de Langue; il est vrai que ceux qui l'admirent le plus se garderoient bien de l'imiter : on cite sans cesse ses phrases & ses expressions, mais on siffleroit celui qui oseroit écrire de son style.

C'est une chose incompréhensible pour les Etrangers que l'enthousiasme des Anglois pour Shakespear; ceux qui ne le connoissent que par des traductions n'y voient dans leur admiration qu'un fanatisme extravagant, mais ils ne sont pas en droit d'en juger. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion; nous observerons seulement que ce n'est jamais par les fautes qu'il faut mesurer le génie dans aucun genre. Il y en a dix mille dans Corneille, & peut-être très-peu dans Campistron; cela n'empêche pas que le premier ne soit un grand Poëte & l'autre un Poëte médiocre. Plus les défauts de Shakespear sont nombreux & choquans, plus il falloit de beautés grandes & fortes pour les couvrir ou les réparer. Enfin il n'y a qu'un homme de génie qui ait pu inspirer à une Nation éclairée & sensible une admiration aussi longue & aussi générale, & il est impossible qu'elle ne soit fondée sur des beautés indépendantes de tous préjugés. En effet, Shakespear a tous les vices de l'ignorance & du mauvais goût; mais il a toutes les

qualités du génie; il eſt original, vrai, ſublime & pathétique.

FRANCE.

Seconde et troisieme Parties de la Balance Philoſophique, &c. par M. d'Açarq, *de la Société Littéraire d'Arras & de l'Académie Royale des Belles-Lettres de la Rochelle. A* Amſterdam, *& ſe trouve à* Paris. 1764. in-8°. 179 *pages.*

M. D'Açarq, dans la premiere Partie de ſa *Balance Philoſophique*, s'étoit élevé avec beaucoup de courage contre la doctrine des Nominaux & contre les *idées univerſelles*; monſtre métaphyſique relégué aujourd'hui dans l'obſcurité de quelques Ecoles, mais dont il a voulu prévenir les ravages, au cas qu'il vienne jamais à ſe répandre dans le monde philoſophique.

M. d'Açarq donne à ſa ſeconde Partie le titre des *deux Minerves*; parce que, ſelon lui, il y en a deux: celle du *vulgaire des Philoſophes*, & celle du *Philoſophe vraiment tel.* « Je vais, dit-il, expoſer Pallas » toute nue; je tâcherai de démontrer que peu de » gens la connoiſſent pour ne l'avoir pas vue en cet » état. » Sa Diſſertation a pour objet de *débarraſſer le jour des ombres de la nuit*, & il recherche, 1°. *quel rang la Métaphyſique mérite parmi ce qu'on appelle*

les Sciences ; 2°. quelle est la foi qu'on doit ajouter aux Métaphysiciens ; 3°. quels sont les Métaphysiciens dignes de ce nom ? Dans sa troisieme Partie, M. d'Açarq *ouvre le Temple de la véritable Minerve*, c'est-à-dire, qu'il expose sa doctrine en trente-neuf propositions géométriquement arrangées, dont voici le résultat. « Donc il n'y a pour moi ni choses diffé- » rentes ni plusieurs choses. Tout ce qui se conçoit se » conçoit soi-même, & ne conçoit rien de plus. Or » je dois juger d'après mes concepts, seule regle de » vérité métaphysique. » Il seroit impossible de donner dans une Notice une idée, même légere, de ce petit Ouvrage; nous exhortons à le lire en entier ; quoiqu'assez abstrait, il ne peut ennuyer personne ; c'est un morceau qui, pour le fond & pour la forme, n'a rien de commun avec ce que les Philosophes ont écrit jusqu'à présent sur les mêmes objets.

Nous ne parlerons pas ici de deux Lettres Apologétiques, qu'on lit à la tête de la Brochure de M. d'Açarq, & nous nous contenterons d'annoncer des *Remarques Grammaticales sur Boileau & sur Racine* qui la terminent. On voit par ces Remarques que l'exactitude des Grammairiens est aussi redoutable à la Poésie que la précision du Géometre.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
MERCREDI 24 AVRIL 1765.

DANEMARCK.

Extrait d'une Lettre écrite de Copenhague.

LA LITTÉRATURE Danoise, la Nation entiere répand encore des larmes sur la perte que nous avons faite du célebre M. Eric Ludowigsen Pontoppidan.

Ce respectable & vertueux Citoyen nâquit à Arhuus le 24 Août 1698. Il étoit fils de Louis Pontoppidan, Prevôt de cet Evêché. En 1721, l'éducation du Duc de Holsten-Ploëen lui fut confiée; deux ans après, il obtint la place de second Pasteur de Norbourg en l'Isle d'Alsen.

En 1734, il devint Ministre de l'Eglise du Château de Fréderichsbourg; &, l'année suivante, Prédicateur de la Cour. En 1738, il fut fait Professeur extraordinaire de Théologie, & le Roi le nomma

en 1747 à l'Evêché de Bergue. On doit à ses soins, pendant son Episcopat, l'établissement d'un Gymnase ou Séminaire à Bergue. L'année 1749, il fut décoré du titre de Docteur en Théologie. Quatre ans après, rappellé par les Ordres de la Cour, il vint remplir la place de Vice-Chancelier de l'Université de Coppenhague; place supprimée depuis plus d'un siecle, mais que le Gouvernement crut devoir rétablir en sa faveur. La Religion, les Sciences, l'Œconomie, les Talens, tout fleurissoit sous son administration, quand une mort peu prévue du public, mais à laquelle M. Pontoppidan étoit toujours préparé, l'enleva en moins de deux heures de maladie le 20 Décembre de l'année derniere.

Nous donnerons dans le prochain Supplément le Catalogue des Ouvrages que ce sage & savant homme a publiés.

ALLEMAGNE.

I.

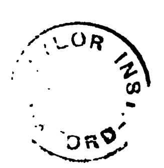
ON vient de soutenir à Giessen une Thèse d'un genre particulier. Son Auteur, Professeur de Théologie dans cette Université, en a pris le sujet dans un Ouvrage que l'on n'y auroit pas cru destiné. Voici le titre de la Dissertation.

F *La Providence ne s'intéresse pas à l'individu, mais à l'espece.* (Œuvres du Philosophe de Sans-Souci, *Tom.* I. *Epit.* VII. à Maupertuis.) *Deus non individua sed species curat. Hoc Principis Decretum summâ quâ Deo atque Principi debetur pietate, Præside D.* Joanne Stephano Mullero, *S. Theol. P. O. ad disputandum proposuit* Joannes-Philippus Wiener, *S. Theol. Cultor, die XXVIII Septembr. M. DCC. LXIIII.*

On trouve donc ici une discussion détaillée de ce principe, tant relativement aux notions de la Philosophie qu'à celles de la Théologie; & l'Auteur se propose d'établir par ce moyen la vérité de la Doctrine contenue dans l'Épître du *Philosophe de Sans-Souci* à feu M. de *Maupertuis*. Pour mettre cette Doctrine dans un plus grand jour, on rassemble & l'on rapproche tous les autres passages des mêmes Œuvres où il s'agit de la Providence. Le but de l'Auguste Auteur n'est point, selon M. Muller, de détruire l'idée de la Providence, mais de l'épurer & de la dégager de toute superstition. Les habiles Théologiens auront de la peine à admettre sur tout cela les idées de M. Muller.

II.

Le Libraire *Pauli* a imprimé à Berlin un Volume *in-8°. de* 352 *pag.* intitulé: *Abrégé de toutes les Sciences, à l'usage des Adolescens, & de tous ceux qui veulent s'instruire;* par M. Formey. La forme de cet



Ouvrage, divisé en Entretiens, & la substance de ces Entretiens, peuvent le faire regarder comme un Catéchisme Philosophique. Il y regne beaucoup d'ordre & de netteté. Ce n'en est ici que le Tome Ier; le nombre des suivans n'est pas déterminé. On trouve dans ce Volume, après l'Introduction, sept Entretiens dont voici les titres. 1. *Sur la Philosophie en général.* 2. *Sur les parties de la Philosophie, & sur l'ordre qui doit régner entr'elles.* 3. *Sur les hypothèses & sur la liberté de penser.* 4. *Sur la Logique en général.* 5. *Sur les principes de la Logique.* 6. *Sur les idées.* 7. *Sur l'usage des termes, relativement à toutes les especes d'idées, & sur les définitions.*

Voici un autre Ouvrage dont l'objet est, sinon plus important, du moins plus étendu: *Introduction générale à l'étude de la Politique, des Finances & du Commerce; par M.* de Beausobre, 1764, *chez* Voss, in-8°. 478 *pages sans l'Avant-Propos.* Il seroit difficile de rassembler dans un aussi petit espace un plus grand nombre de choses instructives. L'Auteur nous prévient qu'il a puisé l'idée & le canevas de son Ouvrage dans l'*Introduction à la connoissance physique & politique de l'Europe* que M. *Busching*, regardé par M. de Beausobre comme le premier Géographe de l'Europe, a publiée en Allemand à la suite de sa Géographie dans la même Langue.

ITALIE.

M. le Comte *Roncalli*, Président du College de Médecine de Brescia, annonce trois Ouvrages; le premier n'est qu'une feuille Latine, intitulée: *Nosocomium locupletatum.* Ce sont cent Propositions, dont nous placerons ici la dixieme pour échantillon. *Exulet mos syrupis, pulveribus, aposematibus, tota die ægrotum implendi. Quid agant, nescimus. Fortasse nocent.* Cela revient à l'expression de M. de Fontenelle: *Il n'y a point de remede qui ne prenne sur celui qui le prend.* L'autre Ouvrage, ou Opuscule, dans le même goût apparemment, sera *Pharmaciæ Purgamentum.* Mais quelque chose de plus considérable, au moins pour l'étendue & le prix d'achat, c'est une *Pinacotheca Roncalliana*, ou suite d'Estampes tirées du Cabinet de l'Auteur. La premiere est la sienne propre; la troisieme sera celle du Roi de Prusse, Protecteur d'une des Académies dont M. *Roncalli* est Membre.

ANGLETERRE.

Cromwell n'étoit pas seulement homme d'Etat & guerrier, il sut encore Théologien & Prédicateur. Il sut employer tous les moyens qui peuvent en

d'expérience en impose, & tous les Empiriques l'invoquent abusivement. La raison ne confond point l'expérience avec la routine; elle rejette l'une avec dédain, & ne doit jamais cesser de diriger l'autre.

L'Éloge de M. Roederer, Professeur d'Anatomie à Gottingue & Associé Étranger de l'Académie de Chirurgie, fait naître de justes regrets sur la perte prématurée de ce Savant qui né à Strasbourg en 1726, y mourut en 1763, n'ayant pas trente-sept ans accomplis. M. Louis donne la plus grande idée des Ouvrages de M. Roederer qui sont très-nombreux; il a eu toutes les places auxquelles il pouvoit aspirer. Il auroit pu dès l'âge de vingt & un an recevoir avec distinction la qualité de Docteur en Médecine; mais il étoit déjà trop instruit des inconvéniens de ce titre précoce pour vouloir substituer le nom à la réalité. Par sa fortune il n'étoit pas pressé de courir prématurément au produit d'une profession dans laquelle il étoit bien sûr de n'avoir pas acquis des fonds suffisans : il prit la résolution de voyager pour perfectionner ses connoissances. M. Louis releve ici l'utilité des voyages par le fruit que M. Roederer en a tiré. Mais peu de gens ont le moyen de se former par une voie aussi dispendieuse. A ce sujet M. Louis remarque qu'on a souvent fait mention dans différens Éloges Académiques consacrés à la mémoire des Savans que le besoin de parvenir & le peu

de ſecours avoient aiguiſé leur deſir & leur induſtrie & mis en œuvre tout ce qui étoit en eux: c'eſt une expreſſion de M. de Fontenelle. Ils ont certainement été fort louables d'avoir pu ſurmonter ces obſtacles; mais ne s'eſt-on pas trompé en repréſentant des obſtacles comme des avantages? On ne parvient à rien quand on manque de moyens; & ſi l'on arrive quelquefois par la ſeule induſtrie, c'eſt toujours trop lentement, & ſouvent ce n'eſt pas la meilleure voie. Il ſeroit fort à déſirer qu'on ne pût être initié dans un Art tel que la Chirurgie, qui exige un ſi grand fonds de connoiſſances & d'habileté, & aux progrès duquel l'humanité a un intérêt ſi direct, qu'avec les reſſources néceſſaires pour y réuſſir. M. Roederer fut aggrégé en 1761 à la Faculté de Philoſophie pour avoir géré avantageuſement le Protectorat de l'Univerſité dans *des temps très-difficiles*. On entend par-là le ſéjour des troupes Françoiſes dans la Ville de Gottingue. Elles gênoient ſans doute les habitans, dit M. Louis, mais les Muſes étoient tranquilles dans le plus grand tumulte des armes; les Leçons & les Exercices publics ſe faiſoient comme en pleine paix; la Bibliotheque a été ouverte aux jours & aux heures ordinaires, & les Étudians ont joui de la plus grande liberté.

Après l'Éloge de M. Roederer, on a lu pour M. de la Martiniere un Mémoire ſur le traite-

ment des plaies d'armes à feu. L'Auteur y parle le langage d'une longue expérience acquise dans les armées depuis la guerre de 1733 jusqu'à la derniere. Il combat avec avantage le sentiment de M. Bilguer, Chirurgien-Général des Armées du Roi de Prusse, qui a établi dans une Dissertation qu'il ne falloit presque jamais avoir recours à l'amputation des membres ; M. de la Martiniere démontre les cas où cette opération est indispensable ; il indique ceux où il faut s'en abstenir, & par quelle conduite on peut parvenir à conserver la vie sans l'exposer aux fausses espérances de la conservation d'un membre.

M. Pipelet le jeune a lu un Mémoire sur les hernies de l'estomac, que l'on peut rétablir dans ses fonctions par la seule application d'un bandage convenable. Il rapporte plusieurs observations qui prouvent que pour avoir méconnu la cause des maux qui étoient la suite du pincement de cet organe, les malades ont été réduits à un état très-dangereux, d'où la réduction de la partie étranglée les a tirés dans l'instant même.

M. David a terminé la séance par la lecture d'un Mémoire contre l'opération césarienne dans les conceptions ventrales. Il paroîtroit que l'enfant n'ayant point d'issue dans ce cas par les voies naturelles, il n'y auroit pour lui d'autres ressources que l'incision.

Mais des confidérations tirées du défaut de fignes fur la certitude de la groffeffe dans un lieu infolite, fur la vitalité de l'enfant, fur fa viabilité & la crainte qu'il ne tienne à fa mere par des adhérences indeftructibles, fans l'expofer à une mort certaine, doivent empêcher le Chirurgien de pratiquer l'opération céfarienne. La nature a fouvent confervé des enfans que les meres ont portés pendant vingt, trente & quarante années. Quelquefois la pourriture s'empare des foetus, & il fe forme des abfcès, du foyer defquels on a fait avec fuccès l'extraction des parties offeufes. M. David a rapporté beaucoups de faits communiqués à l'Académie Royale de Chirurgie, qui confirment ceux que les Auteurs ont recueilli fur ce point de l'Art.

I I.

LETTRE de Madame Herault *à M. le Doyen de la Faculté de Médecine.*

« Les plaintes générales, Monfieur, qui fe font » élevées à l'occafion d'un Mémoire intitulé: *Rap-* » *port fur le fait de l'Inoculation de la petite vérole*, » *&c.* rédigé par M. de Lefpine, m'ont appris que » Madame de Séchelles ma belle-fille s'y trouvoit » citée comme une des victimes malheureufes de » cette méthode. J'ai d'abord été fort furprife qu'on » fe foit déterminé à la nommer fans s'être informé » auparavant fi elle & moi nous le trouverions bon.

» Il me semble qu'il y a peu d'exemples d'un procédé » si extraordinaire ; mais ce qui l'est encore plus » c'est de mettre assez d'équivoque dans la tournure » des phrases pour qu'on puisse soupçonner Madame » de Séchelles d'avoir eu les écrouelles par l'Inocu» tion. Dans une discussion qui intéresse l'humanité » il étoit naturel, ce me semble, de n'appuyer son » opinion que sur des faits bien vérifiés, & celui qui » regarde ma belle-fille est entierement altéré. Elle » n'a eu d'autre accident à la suite de son Inocula» lation qu'une glande engorgée qu'un peu d'inat» tention de sa part a rendue plus longue à guérir, » M. Dufouart qui l'a traitée de cette incommodité » n'a vu dans son état ni danger ni aucune ressem» blance avec les maux dont il plaît au Rédacteur » du Mémoire de la soupçonner ; il doit en être » cru de préférence aux Médecins qui ne l'ont pas » vue. M. Gatti ayant été le seul qui ait suivi son » Inoculation, j'ai cru devoir à sa réputation & au » Public la vérité qu'on a déguisée, & c'est à vous » que j'ai cru devoir me plaindre d'une infidélité » contraire aux Loix de l'honnêteté, aux égards » qu'on doit aux personnes qu'on nomme, & capable » de nuire aux progrès de l'Inoculation dont ma » belle-fille a éprouvé les bons effets.

» Je suis, &c. »

III.

Histoire Civile, Ecclésiastique & Littéraire de la Ville & du Doyenné de Mondidier, avec les Pieces justificatives; Par le Pere Daire, *Célestin, de l'Académie de Rouen. Imprimé à* Amiens, *se vend chez* François *Libraire; & se trouve à* Paris *chez* Ganeau, *rue Saint-Severin, & chez* Panckoucke, *rue & à côté de la Comédie Françoise*, 1765.

Aux yeux du Philosophe qui veut embrasser d'une vue générale le tableau de l'univers, & ne s'approprier que ce qu'il y a de véritablement remarquable pour les hommes de tous les temps & de tous les lieux, l'Histoire de la Ville & du Doyenné de Mondidier ne doit pas paroître fort intéressante. Mais ceux qui aiment les recherches particulieres, les détails curieux & agréables, l'Histoire exacte d'une Ville & d'un Canton, liront avec plaisir l'Ouvrage du Pere Daire. On y trouve une Description très-détaillée des différens lieux, les noms de tous les Gouverneurs, l'Ordre dans lequel ils se sont succédé, les événemens intéressans, les noms des grandes Maisons & des principales Familles, ceux des Gens de Lettres, les Titres de leurs Ouvrages, les détails particuliers de leur vie, enfin, l'Auteur n'a rien omis de ce qui peut donner à son Livre tout le mérite dont est susceptible un Ouvrage de cette nature.

I V.

Cours de Mathématiques à l'usage des Gardes du Pavillon de la Marine; par M. Bézout, *de l'Académie* Royale *des Sciences, Examinateur des Gardes du* Pavillon *& de la Marine & Censeur* Royal. *Seconde Partie. A* Paris, *chez* J. B. G. Musier *fils, Quai des Augustins.* 1764.

Cette seconde Partie comprend les Elémens de Géométrie, la Trigonométrie rectiligne & la Trigonométrie sphérique.

L'Auteur dans sa Préface invite les Eleves destinés à la Marine à se rendre familiers les principes répandus dans ce Livre. « S'il est un Art, dit-il, » auquel l'application des Mathématiques soit né- » cessaire plus qu'à un autre, c'est la Navigation : » dussé-je me répéter, je dois dire que ces Sciences, » qui sont utiles dans d'autres Parties, sont indis- » pensables dans celle-ci. »

L'Auteur a partagé la Géométrie en trois Sections; la premiere traite des lignes, des angles, de leur mesure, des rapports des lignes, &c. La seconde considere les surfaces, leur mesure & leurs rapports. La troisieme est destinée aux solides ou corps, & renferme les principes nécessaires pour les mésurer & comparer leurs capacités.

Il eſt inutile d'entrer dans un plus grand détail ; c'eſt, dit M. Bézout, dans l'Ouvrage même qu'il faut le chercher.

L'Auteur a proſcrit de ſon Livre les mots *axiome*, *theorême*, *lemme*, *corollaire*, *ſcholie*, dont l'uſage, dit-il, n'ajoute rien à la clarté des démonſtrations, & peut ſouvent faire prendre le change aux Commençans, en leur faiſant croire qu'une propoſition revêtue du nom de theorême doit être une propoſition auſſi éloignée de leurs connoiſſances que le nom l'eſt de ceux qui leur ſont familiers.

On trouve dans cette ſeconde Partie la même netteté, la même préciſion qui caractériſe la premiere & tous les Ouvrages de M. Bézout.

V.

LETTRES *de Sophie & du Chevalier* *** *pour ſervir de Supplément aux* Lettres du Marquis de Roſelle. *Par M. de* ***. *A* Paris, *chez* l'Eſclapart. 1765. 2. *Vol.*

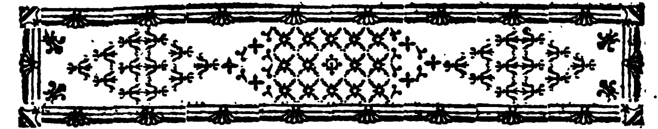
Le ſuccès bien mérité des *Lettres du Marquis de Roſelle* a engagé ſans doute l'Auteur des *Lettres de Sophie* à donner celles-ci pour une continuation des premieres ; mais ces deux Ouvrages ne ſont pas faits pour être aſſociés. On trouve dans le nouveau Roman des peintures de mœurs trop étrangeres à l'ai-

mable Auteur de *Roselle* & des détails & des expressions que sa plume toujours noble & décente ne peut pas se permettre.

Avis des Éditeurs de la GAZETTE LITTÉRAIRE.

Dès les commencemens de notre entreprise nous nous apperçumes que le Plan en étoit trop vaste pour être exécuté en son entier dans le petit espace que nous avions à remplir. Au lieu de donner le Catalogue exact de tous les Ouvrages nationaux ou étrangers, nous fumes donc obligés de nous borner à annoncer seulement ceux qui par leur objet ou par les réflexions qu'ils pourroient faire naître, nous paroissoient mériter le plus l'attention du Public; mais malgré nos soins ces notices étoient encore trop austeres & trop générales pour intéresser le grand nombre de nos Lecteurs; aussi la Feuille que nous avons donnée jusqu'ici chaque semaine, quoique la partie la plus difficile de notre travail, a-t'elle été moins goûtée que les Supplémens où il nous étoit permis d'insérer de longues analyses, des vues plus développées, & des traductions d'Ouvrages entiers. Cette considération nous engage à supprimer la Feuille Hebdomadaire & à y substituer un cahier de quatre feuilles, de la même forme que nos Supplémens, que nous distribuerons tous les quinze jours. Cette nouvelle forme nous donnera la liberté d'étendre davantage nos idées, de donner un compte plus détaillé des Ouvrages étrangers qui le mériteront, & de répandre plus de variété dans les matieres. Nous ajouterons à la fin de chaque cahier des notices succintes non-seulement des productions de notre Littérature, mais encore des Ouvrages étrangers qui mériteront seulement d'être annoncés. Nous espérons que le Public approuvera un changement auquel nous ne sommes soumis que pour lui rendre notre travail plus agréable.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.



SUPPLÉMENT
A LA
GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.

DIMANCHE 28 AVRIL 1765.

I.

« Antichità d'Albano, e di Castel-Gandolfo, &c. »

Antiquités d'Albano, de Castel-Gandolphe, de l'Émissaire du Lac d'Albane & de Cora, décrites & gravées par M. J. B. Piranesi. *A* Rome. 1762-1764. fol. Atlant.

TOUJOURS vivement persuadé que les Romains ont excellé dans l'Architecture, & qu'à cet égard les Grecs ne leur ont rien enseigné, M. Piranesi continue ses recherches & ne laisse rien échapper de ce qui peut affermir une opinion si étrange. Les preuves que lui en ont fournies jusqu'à présent les

Monumens de l'ancienne Rome étant épuisées, il a pris le parti de se répandre aux environs, sûr d'y trouver des Édifices encore sur pied qui, ayant été construits longtemps avant que les Romains fussent en liaison avec les Grecs, acheveroient de donner à sa proposition le plus haut degré d'évidence & même la force d'une démonstration. L'entreprise est louable, & sans examiner si l'Auteur en retirera les avantages qu'il s'en promet, on ne peut que l'encourager. Les divers endroits où M. Piranesi va fouiller ne l'ont point encore été, & à quelques Peuples qu'appartiennent les Monumens qu'il fera revivre, les Arts, & l'Architecture en particulier, y gagneront beaucoup. Que la gloire en soit due aux Étrusques ou à leurs Alliés plutôt qu'aux Romains, la chose importe peu; on n'en sera ni moins surpris ni moins satisfait d'y voir qu'à son berceau même l'Architecture fut traitée avec une extrême simplicité & en même temps dans le plus grand style; que des difficultés presque insurmontables furent vaincues, & que l'art de construire solidement fut porté à sa perfection. On aura peine cependant à se persuader que, dans le commencement d'un Empire, un Peuple naissant & tout-à-fait guerrier, uniquement occupé d'agrandissement & de conquêtes, eût déjà fait assez de progrès dans les Arts pour oser entamer & conduire à leur fin des travaux qui demandoient une expérience

consommée ; on croira difficilement que sans emprunter le secours de mains étrangeres & depuis longtemps exercées, les Romains aient, par exemple, exécuté seuls le fameux Emissaire du Lac d'Albane ; monument par l'examen duquel M. Piranesi a commencé son cours de recherches.

Nous annonçâmes cet Ouvrage l'année derniere (1) ; mais comme nous ne l'avions pas alors sous les yeux, nous n'en présentâmes qu'une légere idée. Nous revenons aujourd'hui sur nos pas, & loin de craindre qu'on nous en fasse un reproche, nous sommes convaincus qu'on ne lira pas sans quelque plaisir les détails dans lesquels nous allons entrer, relativement à une opération qui, paroissant au-dessus des forces humaines, ne dut son existence qu'aux impressions d'une fausse & vaine terreur.

Plus de huit années s'étoient écoulées depuis que les Romains avoient mis le siége devant la Ville de Vejes ; ils commençoient à désespérer du succès de leur entreprise, quand tout-à-coup & dans un temps de sécheresse, les eaux du Lac d'Albane s'enflerent & s'éleverent fort au-dessus de leur superficie ordinaire. Elles étoient prêtes à franchir leurs limites ; les campagnes voisines, & Rome en particulier, étoient menacées d'une inondation qui devoit infailliblement en causer la ruine. Le danger dont on ne

(1) *Gazette Littéraire, Tome II, p. 310.*

pénétroit point la cauſe étoit imminent, & d'autant plus redoutable qu'on ſe trouvoit ſans Aruſpices pour le conjurer, & qu'on ne devoit pas ſe flatter que les Étruſques en envoyaſſent; on leur faiſoit la guerre. L'Oracle de Delphes fut conſulté: ſa réponſe, dictée ſans doute par les Vejens, ſe trouva conforme à ce qu'un de leurs Aruſpices, lâché à deſſein dans le Camp des Romains, y avoit répandu; Vejes, répondit l'Oracle, ne tombera jamais au pouvoir des Aſſiégeans tant que ceux-ci ne travailleront pas à faire reprendre aux eaux du Lac leur premier niveau, & à les empêcher de remonter jamais plus haut. En propoſant aux Romains ce qu'on regardoit comme impoſſible, on croyoit les jetter dans le découragement & le déſeſpoir; mais les Romains ne ſe laiſſerent point abattre. Le deſir de vaincre leur fit entreprendre l'ouvrage le plus hardi qui fut jamais. Ils réſolurent de percer la Montagne qui borde le Lac, à l'endroit où eſt maintenant ſitué le Château de Caſtel-Gandolphe, Maiſon de plaiſance des Papes. Ils y creuſerent dans la longueur d'onze mille palmes, ou d'une demie lieue, un Canal large de cinq palmes, ſur neuf à dix de hauteur, lequel, étant au niveau de la ſuperficie naturelle des eaux du Lac, procureroit, & pour le moment actuel & pour l'avenir, un écoulement certain à celles qui viendroient à ſurabonder. Ce qu'il y a de plus merveilleux en-

core ; c'eſt qu'un pareil ouvrage ſe ſoit exécuté dans le cours d'une ſeule année ; ce fait paroîtroit incroyable s'il n'étoit atteſté par Tite-Live, par Ciceron, & par d'autres Écrivains auſſi dignes de foi.

On ſe demande néanmoins comment, dans la maſſe d'une Montagne non encore fouillée, on pût établir un aſſez grand nombre de terraſſiers pour faire avec tant de célérité & ſans ſe nuire les uns aux autres, l'excavation & la vuidange d'une telle quantité de terres, ſur-tout quand on conſidere que dans un eſpace auſſi étroit que l'étoit le Canal qui ſe creuſoit, deux ou trois Ouvriers tout au plus pouvoient travailler de front, chacun dans les places qui leur étoient aſſignées : ajoutons à cela l'indiſpenſable néceſſité de faire circuler dans ces ſouterreins un air frais & nouveau, ſans quoi ils y auroient tous péri. Nous penſons, & c'eſt auſſi le ſentiment de M. Piraneſi, qu'une pareille excavation n'a pu ſe faire que par ſtations, & que pour faire arriver les Ouvriers chacun à leur poſte, & procurer en même temps une entrée à l'air & une iſſue facile au déblai des terres, on avoit percé d'outre en outre dans la Montagne & à des diſtances données, des puits & des deſcentes qui arrivoient juſqu'au fond du Canal qu'il s'agiſſoit de creuſer, & qu'ainſi les terraſſiers pouvoient être multipliés autant qu'on le jugeoit néceſſaire. Tout cela ſuppoſe, dans les Ingé-

nieurs qui préſiderent à ces travaux, la connoiſſance la plus sûre & la plus profonde de la ſcience du nivellement; & l'ouvrage qui ſubſiſte ne permet pas d'en douter, tant il y a de juſteſſe & dans l'alignement du Canal, & dans la pente qui y a été obſervée pour l'écoulement des eaux.

Mais ſi on ſuppoſe, avec les Hiſtoriens qui l'ont affirmé, que l'excavation s'eſt faite dans le temps de la plus grande crue des eaux, lorſqu'elles ſe trouvoient montées à quatre cents cinquante palmes, ou trois cents pieds au-deſſus de leur ſuperficie naturelle, & par conſéquent à une hauteur égale à celle du canal qui ſe préparoit, on ſe perd dans la recherche des moyens qui, pour éloigner tous les dangers, durent être employés; l'on tremble pour les terraſſiers qui travaillant ainſi ſous l'eau, devoient craindre à chaque inſtant d'être ſubmergés, ſur-tout au moment qu'ils ſeroient parvenus au débouché du Canal dans le Lac. Quelle digue aſſez puiſſante pouvoit être oppoſée à un volume d'eau d'un poids ſi énorme? quelles précautions ne fallut-il pas prendre pour empêcher l'eau de percer au travers des terres? Les divers expédiens auxquels M. Piraneſi imagine que les Romains purent avoir recours, nous paroiſſent plus ingénieux que pratiquables.

Il ſera plus sûr de le ſuivre dans ſes opérations lorſque la toiſe à la main il meſure toutes les parties

de cet *Émissaire*, qu'il en donne les développemens dans tous les sens, & qu'il s'attache sur-tout à nous faire connoître les deux Châteaux d'eau, tant celui qui est à l'entrée du Canal, vis-à-vis du Lac, que celui qui le termine à son issue dans la Plaine. Non content de les représenter tels qu'ils s'offrent aujourd'hui à nos regards, il les rétablit & les montre dans l'état où il suppose qu'ils ont du être anciennement. Il n'a eu besoin pour cela que de faire quelques additions peu considérables, indiquées d'ailleurs par les arrachemens qui subsistent. L'ouvrage est aussi entier que peut l'être un Édifice qui a plus de deux mille ans d'antiquité; il est vrai que celui-ci fut construit avec tant de solidité, & qu'on y employa des pierres si saines, si bien choisies, d'un si grand volume, & si parfaitement appareillées, que sans qu'il ait été besoin d'y faire des réparations, ni même d'y beaucoup veiller, l'usage auquel il avoit été primitivement destiné s'est toujours soutenu & se soutiendra encore longtemps. Quand on considere cet étonnant Édifice, on croit voir un Monument sorti de l'Égypte. C'est le même goût d'Architecture, c'est la même bâtisse. Dans ces temps reculés on travailloit pour l'éternité, on ne croyoit pas pouvoir porter trop loin son attention & ses vues quand il s'agissoit de travaux où l'utilité publique étoit

intéressée. Le luxe est venu depuis & a tout gâté : les particuliers n'ont plus été occupés que d'eux seuls.

L'Ouvrage curieux sur lequel nous venons de nous étendre a paru en 1762, & depuis M. Piranesi en a donné la suite en 1764 ; il a tiré de ses porte-feuilles les différens dessins qu'il avoit faits dans ses courses aux environs du Lac d'Albane. Il les a gravés & nous en a fait part, en les accompagnant de réflexions où continuent de régner une érudition non commune & la plus saine critique.

D'abord il nous conduit sur le Mont Alban, appellé aujourd'hui *il Monte Cavo*, lequel dominoit anciennement la Ville d'Albe. Un Temple consacré à Jupiter avoit rendu ce Mont célebre. Dès le regne de Tarquin le superbe, les habitans du Latium, de concert avec ce Prince, y célébroient les Féries Latines, & c'étoit un usage que tous ceux à qui l'on décernoit dans Rome les honneurs du triomphe vinssent, quelques jours après cette cérémonie, y sacrifier. Ce Temple n'est plus ; mais la prodigieuse quantité de pierres énormes qu'on voit répandues sur la pente de la Montagne, & les restes de chemins pavés de larges pierres qui subsistent encore & qui y conduisoient, sont des témoignages non équivoques du caractere de grandeur qu'avoit & cet Édifice & ce qui l'environnoit. La Montagne devoit offrir

un ſpectacle impoſant, s'il eſt vrai, comme le penſe M. Piraneſi, que tant de quartiers de pierres, indépendamment de ceux qui ont été déjà enlevés, proviennent non-ſeulement des débris du Temple, mais encore des fortifications que les anciens habitans avoient appliquées à la Montagne pour en faire un lieu de défenſe, tel qu'étoit Cora, Place voiſine, dont nous aurons bientôt occaſion de parler.

En parcourant ces décombres, notre Antiquaire-Architecte y a apperçu des reſtes de colonnes, de chapiteaux, de baſes & d'entablemens. D'après quelques ornemens détachés qui étant raſſemblés lui ont donné l'ordre Toſcan dans toute ſa pureté & ſans les altérations qu'il prétend y avoir été faites par Vitruve, & ſur d'autres ſignes non moins ſenſibles M. Piraneſi conclut que l'ouvrage entier appartient aux Étruſques. Il ajoute qu'on ne pourra plus former à ce ſujet le moindre doute, quand il aura montré par des exemples, comme il ſe l'eſt propoſé, quel étoit le goût d'Architecture de cette Nation & ſa maniere de bâtir. Et plut au Ciel qu'un Ouvrage ſi neuf & ſi curieux vît déjà le jour.

C'étoit au pied du Mont Alban que Domitien, impatient de régner, alloit charmer ſon ennui dans un Palais magnifique qu'il y avoit fait conſtruire & où il ſe plaiſoit à mettre aux priſes les Poëtes & les

Orateurs, & donnoit les ſpectacles pompeux de combats d'animaux & de Gladiateurs. Un amphithéatre à demiruiné, des veſtiges de murs, une conſerve d'eau, qui ſe voient dans les Jardins de l'Abbaye de Saint Paul, près d'Albane, les mêmes que le Pape Pie II eut la curioſité de viſiter, & dont il fait mention dans ſes Commentaires, les mêmes dont le ſavant Architecte Leon-Baptiſte Albert prit autrefois les dimenſions, paſſent chez les Antiquaires pour être les débris du vaſte Palais de Domitien. Cet Empereur y avoit, dit-on, incorporé la Maiſon de plaiſance que le grand Pompée avoit à Albe, & où Cornelie avoit dépoſé ſa cendre. Dans le même Palais étoient engloutis ces bâtimens ſans fin que Clodius fit conſtruire avec une dépenſe exceſſive & bien ſupérieure à la fortune d'un particulier.

M. Piraneſi examine avec attention tous ces anciens veſtiges & en donne des deſſins exacts ; il eſt peu d'accord avec tous ceux qui en ont écrit avant lui, & ſingulierement avec l'Auteur d'une Relation très-circonſtanciée, préſentée au Pape Clement XI en 1704, & qui reparoît ici copiée d'après le Manuſcrit demeuré dans la Maiſon *Albani ;* en partant des idées qu'il s'eſt faites de la façon de conſtruire des Anciens dans les différens âges, notre Antiquaire ne craint point d'aſſigner à ces Édifices

une destination différente, & une époque fort antérieure à celle qu'on leur assigne communément. Il veut que les murailles soient les restes de celles qui formoient un Camp où, sous les Consuls, des Légions Romaines avoient déjà leur quartier, & que l'amphithéatre & la conserve d'eau en fussent les dépendances.

Dès qu'un Monument se distingue par une mâle simplicité, & que la grosseur des pierres le rend inébranlable, il n'hésite presque jamais de le mettre sur le compte des anciens Colons de l'Italie. Nous ne voudrions pas garantir généralement toutes ses inductions; quoique nous sachions qu'assez communément, à mesure qu'on remonte vers les premiers temps, les bâtimens sont plus solides & moins accompagnés de ces ornemens qui trop souvent couvrent la négligence dont on use dans la construction des Édifices modernes.

Par-tout où l'on trouve d'anciennes conserves d'eau construites sous terre, on ne doit pas douter qu'il n'y existât autrefois de superbes demeures. Ces réservoirs étoient nécessaires chez un Peuple qui mettoit au nombre des besoins celui de prendre souvent le bain; ils ne l'étoient pas moins pour l'entretien des pieces d'eau qui dans les Jardins des Maisons de plaisance étoient si communes & en faisoient un des principaux ornemens. Il seroit difficile d'en désirer

de plus entiers que ceux dont on donne ici les desſins, & qui ſe trouvent dans les environs d'Albane. On en peut aiſément étudier la diſpoſition & la ſtructure; on peut encore juger de la façon dont on y introduiſoit l'eau, & comment on les vuidoit pour les nettoyer. Preſque tous ſont encore enduits en dedans de cette compoſition que les Anciens nommoient *opus ſegninum*, eſpece de ſtuc dont la dureté ſurpaſſe celle du marbre, qui en a le poli, & faiſoit de ces réſervoirs comme autant de vaſes bien luttés, d'où l'eau ne pouvoit plus s'échapper quand une fois elle y étoit entrée.

Quel beau champ pour notre Antiquaire-Architecte ſi la campagne d'Albane étoit encore couverte des magnifiques maiſons qu'annoncent ces conſerves d'eau ! mais tout cela a péri, ou ce qui en exiſte encore eſt dans un tel délabrement qu'on ne peut en tirer aucun parti. M. Piraneſi n'en eſt pas moins ſoigneux de recueillir ces triſtes débris; un fragment de corniche, un tronçon de colonne, un autel, un tombeau en ruines, tout lui devient précieux & trouve place dans ſon Ouvrage.

Mais ce que nous trouvons de plus intéreſſant dans cet Ouvrage, ce ſont les repréſentations que l'Auteur y donne de deux Nymphées qu'il a découverts ſur les bords du Lac d'Albane. L'on n'avoit encore produit aucun de ces Monumens; l'idée qu'on s'en

formoit étoit peu sûre. Les uns disoient qu'on donnoit ce nom dans l'antiquité à des Salles où se faisoit la célébration des nôces; d'autres assuroient que c'étoient les pieces d'un Palais qui étoient ornées de statues des Nymphes & où on alloit se reposer & goûter le frais. Le savant Luc Holstenius, chargé d'expliquer une Peinture antique qui fut trouvée en posant les fondemens du Palais Barberin, crut y appercevoir un Nymphée, & c'en étoit un en effet; mais il n'osa trop l'affirmer dans la crainte qu'on ne l'accusât de donner pour une réalité ce qui n'étoit peut-être qu'un caprice de Peintre. On ne croyoit pas qu'il fût demeuré sur pied aucun Monument de ce genre; il a fallu que M. Piranesi nous l'apprît & nous fît voir clairement qu'on ne pouvoit se dispenser de regarder comme des Nymphées les deux Grottes qu'il nous met sous les yeux.

Ces Grottes se trouvent creusées dans la Montagne & conservent une bonne partie des ornemens dont autrefois elles furent décorées. Dans la premiere la Nature a presque tout fait; l'Architecte chargé du soin d'en orner l'intérieur, l'a fait à peu de frais; & il s'est assujetti pour le Plan aux contours variés & inégaux, tracés par la main même de la Nature. L'autre est formée régulierement, l'Art s'en est beaucoup mêlé & s'y est même donné l'essor; un ordre d'Architecture d'une composition licen-

cieuse en décore le pourtour, & le terrein renfoncé forme dans son milieu comme un bassin, qui fait soupçonner que la place pouvoit être inondée quand il en étoit besoin, pour y prendre le bain avec moins de danger & plus voluptueusement que dans le Lac voisin.

Dans toutes les deux Grottes l'on trouve des niches qu'on peut supposer avoir été occupées autrefois par les statues des Nymphes à qui ces beaux lieux étoient consacrés : l'on y rencontre des bancs qui invitent à se reposer, la voûte en est incrustée de rocailles & de stalactites artistement comparties ; le murmure des eaux s'y fait entendre ; une mousse fine, un gazon épais & fleuri en tapissent les bords ; l'entrée en est ombragée par des arbres touffus qui répandent au-dedans une douce fraîcheur. Ce tableau, comme on voit, s'accorde à merveille dans toutes ses parties avec les descriptions délicieuses qu'ont données de semblables Nymphées Homere & Virgile. M. Piranesi doit se féliciter d'avoir fait une si agréable découverte.

Celle qu'il a faite à Cora, dans un genre tout différent, est bien autrement austere, mais non moins heureuse. Cette ancienne Ville du Latium, qui figure dans les fastes Romains, est située dans le Pays qu'ont occupé les Volsques, à trois lieues & à l'Orient de Velletri, dans les montagnes. Aujour-

d'hui ruinée, dégarnie d'habitans, elle mérite à peine de porter le nom de Bourg, & est aussi peu connue que peu fréquentée. Mais il ne faut pas douter qu'elle ne le soit désormais; depuis que nous savons, par le témoignage de M. Piranesi, qu'elle renferme des monumens dignes d'être visités.

Il en est un, entr'autres, qui seul mérite un voyage. On y voit, sur la groupe d'une montagne escarpée & qui n'a pas moins de 140 pieds d'élévation, des fortifications revêtues de quartiers de pierres, dont la grosseur étonne autant que l'extrême difficulté qu'il a du y avoir à les transporter, & qui, quoiqu'exposées depuis des siecles aux injures de l'air & à la rapacité des hommes, n'ont point changé de place & sont en partie encore subsistantes. Elles sont taillées & posées à joints incertains, c'est-à-dire, qu'au lieu d'être formées en parallelipipedes, & d'être assises horizontalement sur leur lit; on en a fait, en les taillant à pan, autant de polygones irréguliers qui, posés sur l'angle, font que les pierres s'emboîtent & s'engrenent les unes dans les autres, se soutiennent mutuellement & forment une bâtisse absolument semblable à celle des chemins antiques. Cette bâtisse, dit Vitruve, n'est pas la plus agréable à la vue, mais elle est la plus solide, comme elle est la plus ancienne. Les Étrusques en enseignerent les premiers la prati-

que ; & peut-être voulurent-ils, en arrangeant ainsi leurs pierres, imiter le travail de la nature qui, dans certaines carrieres de leur Pays, notamment auprès de Bolsene, présente de gros quartiers de pierre dans une pareille disposition.

Les murailles de Cora ont encore cela de particulier, qu'en embrassant la montagne, depuis le pied jusqu'au sommet, elles s'élevent par étages les unes au-dessus des autres, & que chaque enveloppe laisse, à l'endroit où elle fait retraite, une large plate-forme sur laquelle les Assiégés pouvoient tenir & se défendre. On y arrivoit de la Place par des boyaux ou conduits souterrains, taillés dans le cœur de la montagne, qu'on pourroit comparer à nos casemates.

Ce n'est pas que nous prétendions chercher des rapports entre cette maniere d'établir des fortifications & la nôtre. Les anciennes murailles de Cora offrent, il est vrai, en certains endroits des angles saillans & en d'autres des angles rentrans, comme sur nos bastions ; mais quoiqu'une telle disposition servît merveilleusement à la défense, l'on peut croire que c'est la nature seule du terrein qui l'a indiquée, & que la muraille de Cora ne décrit des *zigzags* que parce qu'on a été contraint de lui faire suivre tous les détours & les sinuosités du roc sur lequel elle est assise.

Cette

Cette ſingularité, quelque prix qu'on lui donne, n'eſt pas ſeule en droit d'attirer à Cora un Amateur zélé de l'antiquité. Les reſtes de deux Temples qui juſqu'à préſent avoient été mal préſentés, y offrent un ſpectacle digne d'attention. Il ne ſubſiſte de l'un que deux colonnes d'ordre Corinthien d'une élégante proportion, & l'inſcription qui en occupe la friſe de l'entablement; cette inſcription nous apprend que l'Édifice ſacré étoit dédié à Caſtor & Pollux.

L'autre Temple aſſis avantageuſement ſur la crête de la Montagne, ayant ſous lui les fortifications de la Ville qui lui ſervent comme de baſe, domine au loin & en paroît d'autant plus majeſtueux. On en voit encore ſur pied les huit colonnes d'ordre dorique qui formoient le *Pronaus* ou le Veſtibule du Temple, la porte qui donnoit entrée dans le Temple & le mur qui ſéparoit celui-ci du Veſtibule. Tout cela eſt conſtruit en pierres du Pays qui ſont griſes, mais le ſtuc dont elles étoient recouvertes anciennement leur donnoit le grain du marbre le plus fin & le plus blanc.

Selon quelques Antiquaires, Hercule étoit la Divinité qu'on y révéroit; mais il n'y a là-deſſus rien de bien certain. L'inſcription très-entiere qui ſe lit ſur la friſe de la corniche, ſervant de couronne-

ment à la porte, ne donne autre chose que les noms des Magistrats qui présiderent à la construction du Temple. L'orthographe qui y a été suivie forme ici un objet de critique très-intéressant. M. Piranesi y discute les regles qu'a établies sur ce point Antoine Augustin, Évêque de Tarragone. Elles ne lui paroissent pas aussi certaines qu'à ce célebre Antiquaire ; & loin d'en tirer une induction sur l'antiquité du Temple, que quelques-uns guidés par l'orthographe de son inscription placent dans les siecles de la République, il en reporte l'époque beaucoup plus bas, au temps où regnoit l'Empereur Claude, & cela nous paroît très-vraisemblable.

Des traits d'érudition si lumineux, l'importance de découvertes si utiles & si curieuses nous font demander à l'Auteur avec instance qu'il nous fasse jouir au plutôt de nouveaux fruits de son travail. Il nous promet dans les mêmes détails les Monumens d'Architecture des Étrusques, les Antiquités de la Ville d'Albe près du Lac Fucin, l'Émissaire de ce Lac plus considérable que celui d'Albane, mais d'un travail plus récent & par conséquent moins digne de notre admiration, celles de Palestrine & beaucoup d'autres qui ont été trop négligées.

Nous prendrons la liberté d'avertir M. Piranesi que ses gravures plairoient davantage & pro-

duiroient un bien meilleur effet si, comme les premières qu'il nous a données, elles étoient plus légeres d'ouvrage & moins chargées d'ombre. On voudroit n'y point voir de figures ou qu'elles fussent mieux dessinées. Nous souhaitons aussi que cette Notice tombe entre ses mains & qu'il la lise. On nous a informé qu'une Lettre de M. Mariette que nous avons insérée dans nos Feuilles (1) lui a déplu, qu'il s'en est offensé, qu'il veut y répondre, & demander justice. Il a tort; on peut avoir un sentiment différent du sien sans cesser d'estimer ses talens & son érudition, & nous ne pouvons l'en mieux convaincre qu'en le renvoyant à la présente Notice qui part de la même main que la Lettre.

II.

« Xenophontis Opera græcè & latinè, &c. »

Les Œuvres de Xenophon en Grec & en Latin, avec des Notes & des Dissertations; par les soins de Charl. Aug. Thieme, *avec une Préface de* Jean-Aug. Ernesti. *in*-8°. *A* Leipsick, *chez* Gleditsch. (2)

XÉNOPHON & PLATON, ces deux célebres Disciples de Socrate, ne purent se garantir d'une

(1) *Tome III. pag.* 232.

(2) Voyez l'avant-derniere Gazette, Art. III, p. 165.

foiblesse malheureusement trop commune parmi les gens de Lettres, la jalousie; mais Platon s'y livra avec moins de ménagement que Xenophon, peut-être parce qu'il s'étoit borné à un seul genre de gloire, celle de Philosophe & d'Ecrivain; au lieu que son rival y joignoit celle d'habile & heureux Capitaine.

Cette rivalité mérite d'être remarquée; le témoignage des deux Disciples de Socrate en a bien plus de force dans les principes sur lesquels ils sont d'accord; or à certains égards leur autorité devient celle de la Grece entiere; en effet, les réflexions de ces deux grands hommes sur la Politique, c'est-à-dire sur l'art de former & de gouverner les hommes, ne peuvent être regardées que comme le résultat & d'une longue expérience, & des observations qu'avoient faites sur cette expérience les plus grands Philosophes de l'antiquité. Quelles leçons ne devoit pas fournir le parallele des institutions que suivoient Athenes, Sparte, la Crete & tant de Républiques qui toutes, pour former des Citoyens, employerent des moyens différens & produisirent toutes des Grecs vraiment dignes de ce nom, quand ce nom fut le plus célebre & le plus digne de sa célébrité.

Les Ouvrages de Xenophon & de Platon, considérés sous ce point de vue, sont certainement les

Monumens les plus précieux qui nous restent de la sage antiquité, & c'est dans cet esprit qu'il faut les lire pour en sentir tout le mérite.

Vainement on dira que Platon n'a voulu traiter que de la justice, comme le porte le vrai titre de l'Ouvrage auquel on a donné celui de *République*; il est évident que son but principal a été de donner un Traité de Politique. Il a posé une hypothese pour mieux développer ses principes. Il est ridicule d'attaquer cette hypothese, & c'est mal entendre ce profond Ecrivain que de la donner pour une comparaison uniquement destinée à rendre plus intelligible son systême sur la justice. Qu'on fasse voir l'absurdité de la République de Platon, on n'ôtera rien du mérite de son Ouvrage; qu'on ne lui suppose d'autre intention que celle de composer un Traité sur la justice, & on en fera un très-mauvais Ecrivain.

Il en faut dire à peu près autant de la Cyropedie, ou de l'Histoire de Cyrus par Xenophon. Quelque peine que se soit donnée Thomas Hutchinson pour assigner à cet Ouvrage le plus haut degré d'authenticité historique qu'on puisse lui supposer, on ne sauroit se dissimuler que c'est moins une Histoire qu'un Traité Politique, dans lequel l'Auteur a eu en vue d'exposer les moyens les plus propres à former des Citoyens justes & courageux, d'enseigner l'art

de créer une armée & de mettre en action un Général également sage & profond dans l'art de la guerre. Si c'étoit une Histoire, on y verroit mille défauts que les autres Ouvrages de Xenophon ne permettent pas d'imputer à ce Philosophe; en effet à quoi pourroient servir les conversations peu intéressantes qu'on y trouve, les détails minutieux où entre l'Historien & dont on ne peut supposer qu'il ait été jamais instruit, les assertions qu'il hasarde sur les vues & les intentions de Cyrus? si non à déparer une Histoire où tout devoit être grand & digne du Héros de l'Asie.

Mais qu'on envisage la vie de Cyrus comme le canevas d'un Traité méthodique; rien alors ne paroîtra déplacé dans cet Ouvrage, & l'on n'y verra rien qui ne soit digne de celui qui dirigea la *retraite des dix mille* & qui en a écrit l'Histoire.

Ici Xenophon égale Platon, si même il ne le surpasse dans le plan qu'il nous donne des parties les plus essentielles de l'administration. Quelle sagesse dans ses vues sur l'éducation nationale! quelle profondeur dans les principes qu'il établit sur l'art de créer la valeur & de l'entretenir par l'émulation la plus naturelle & la plus durable entre deux Ordres dont l'un voué uniquement au métier des armes, parce qu'il est exempt des besoins pressans qui rap-

pellent l'homme à la néceffité de fubfifter, & conféquemment à l'amour de la vie, devient pour le refte de la Nation un modele de valeur & de défintéreffement; tandis que l'autre, endurci par les travaux, devient brave par imitation, & refpecte dans l'Ordre Supérieur & les vertus qu'il n'a pas au même degré, & l'aifance héréditaire qui en impofe toujours au Peuple, & le droit de commander qui naît de ces avantages réunis ! Si Xenophon eût connu la nobleffe militaire & héréditaire, & qu'il eût voulu enfeigner la meilleure maniere de la mettre en action, indiquer les écueils dont il falloit la préferver pour ne pas en altérer l'efprit, tracer le plan de l'éducation qu'on devoit lui donner, l'eût-il pu faire avec plus de précifion & d'énergie ! Ce trait feul caractérife l'homme de génie. Né & élevé à Athenes, Xenophon dévina le grand principe de la meilleure conftitution militaire qu'il foit peut-être poffible d'imaginer. Que l'on compare ce plan de Xenophon avec celui de Platon, lorfqu'il s'agit de la maniere de former des Guerriers; & l'on fentira aifément la fupériorité du Général Philofophe fur l'Ecrivain contemplateur.

Nous n'entrerons point dans l'examen des autres maximes politiques & militaires dont la Cyropédie eft remplie. Ce détail nous meneroit trop loin; mais

nous ajouterons qu'en ôtant à la Cyropédie le nom d'Histoire, nous ne prétendons pas affirmer que ce ne soit qu'un Roman politique. Il est très-probable que Xenophon a fait entrer dans cet Ouvrage une grande partie de ce qu'il avoit pu apprendre de la vie de Cyrus, & qu'il a péché, le moins qu'il a pu, contre la vérité historique, contre l'exactitude géographique & la vraissemblance des mœurs, ou ce qu'on peut appeller le *Costume*.

Il faut cependant convenir qu'à ce dernier égard il n'est pas exempt de reproches. Son *Jupiter Roi* & son *Jupiter Patrius* conviennent assez mal à la Religion des Perses. Il en faut dire autant des *Dioscures*, que les Perses ne devoient pas connoître; comment encore n'être pas choqué de la comparaison que fait un Compagnon de Cyrus, de la Cavalerie avec les Centaures? Enfin est-il vraissemblable que Cyrus ait connu les Grecs avant de commencer ses conquêtes?

Quant à ce que dit Xenophon de la mort de son héros; quoiqu'en dise Hutchinson, nous ne voyons aucune raison de préférer son témoignage, non à celui d'Herodote, qui pouvoit n'être pas mieux instruit, mais à celui de Ctésias, qui quoiqu'il n'eût pas le bonheur de plaire aux Grecs, n'en fût peut-être pas moins véridique. Le reproche qu'on fait à

ce dernier d'avoir voulu flatter les Perses, pour qui l'on prétend qu'il écrivit, ne doit pas du moins tomber sur ce qu'il dit de la mort de Cyrus, puisque son récit est moins honorable pour ce Prince & pour sa Nation que celui de Xenophon.

Nous ne croyons pas pouvoir mieux finir ces Observations qu'en exhortant ceux qui ont lu la Cyropédie dans leur jeunesse à la relire dans un âge plus mûr, avec toute l'attention que méritent les excellentes leçons dont elle est remplie.

III.

ÉLÉGIE écrite sur un Cimetiere de Campagne; traduite de l'Anglois de M. Gray.

J'ENTENDS le son de la cloche funebre qui annonce la fin du jour : les troupeaux mugissans marchent à pas lents & tortueux vers l'étable; le Laboureur fatigué regagne avec effort sa chaumiere : il abandonne l'univers à l'effroi des ténebres & à l'horreur de mes réflexions.

Les prairies ont perdu tout leur éclat : un triste & vaste silence regne autour de moi & n'est interrompu que par le bourdonnement de quelques insectes aîlés qui volent pésamment dans le vague des airs; leur murmure assoupissant & lugubre se fait entendre au loin dans la campagne.

Mais quels gémissemens viennent frapper mon oreille! C'est le triste hybou qui du haut de cette Tour couverte de lierre éleve sa plainte jusqu'au Ciel : j'ai troublé son antique solitude, j'ai profané ses sombres bosquets.

La mousse que le temps a réduite en poussiere s'éleve en monceaux sous ces arbres touffus; c'est-là, c'est sous ces ormeaux sauvages & à l'ombre des cyprès que reposent les rustiques ancêtres des habitans du hameau : ils sont enfermés pour jamais dans leur étroite demeure.

La voix perçante du coq, le gazouillement des oiseaux, les accords des instrumens champêtres ne pourront les faire sortir de ce lit effrayant : ils ne se leveront jamais pour respirer les parfums du matin que les zephirs apporteront envain sur leurs ailes.

On a vu souvent la moisson tomber sous leur faux tranchante, & la terre indocile céder à leurs travaux : ils menoient en triomphe un superbe attelage. Combien de fois les chênes audacieux des forêts n'ont-ils pas gémi sous leur hache pesante!

Ce n'est plus pour eux qu'un feu petillant brille dans les foyers ou qu'une épouse chérie prépare un repas champêtre : ce n'est plus pour eux que de tendres enfans élevent leurs mains innocentes en sollicitant un baiser qu'ils envient à leur mere.

Altiere ambition! pourquoi mépriseriez-vous

leurs travaux, la ſimplicité de leurs plaiſirs, l'obſcurité de leur deſtinée! Pourquoi la grandeur écouteroit-elle avec un ſouris dédaigneux l'hiſtoire ſuccinte & naïve du pauvre.

L'orgueil de la naiſſance, la pompe du pouvoir, tous les avantages que donnent la richeſſe & la beauté attendent également l'heure inévitable : les ſentiers de la gloire aboutiſſent au tombeau.

Les voûtes de nos Temples ne retentiront jamais de leurs éloges; la poſtérité n'a point érigé de trophées ſur leurs tombeaux. Grands de la terre! pourquoi les plaignez-vous?

Un ſuperbe mauſolée pourroit-il rappeller dans ce cadavre le dernier ſouffle qui s'échappe? La fumée de l'encens réchaufferoit-elle cette froide pouſſiere, ou les accens de la flatterie charmeroient ils l'oreille inſenſible de la mort?

Peut-être a-t'on enſeveli ſous cette terre mépriſée un cœur autrefois animé d'un feu céleſte, & des mains dignes de porter le ſceptre ou de toucher la lyre d'Apollon.

Mais la ſcience enrichie des dépouilles du temps ne leur a jamais ouvert ſon livre immenſe : la froide indigence a étouffé dans leur ame leurs nobles tranſports; elle a glacé dans ſa ſource le génie créateur qui donne la vie aux grandes penſées.

Ainſi mille pierres précieuſes ſont renfermées

dans les ſombres cavités des montagnes; mille fleurs naiſſantes répandent dans les déſerts une odeur embaumée.

Ici repoſe peut-être un Hampden qui auroit oppoſé ſon intrépide vertu aux injuſtes effortsde la tyrannie, un Milton qui vécut ſans écrire & qui mourut ſans gloire, un Cromwel dont les mains ne furent jamais ſouillées du ſang de ſa Patrie.

Ils ne regnerent pas ſur les ames par l'éloquence & le génie; l'obſcurité de leur ſort les priva des triomphes de la vertu, des éloges de la renommée, du pouvoir de répandre les bienfaits & de faire naître un ſourire ſur les levres du pauvre.

Mais ſi leurs vertus furent enchaînées, leurs vices reçurent auſſi des liens: ils ne s'éleverent pas au Trône par des degrés ſouillés de ſang & de carnage: Ils ne fermerent pas ſur le genre humain les portes de la clémence.

Ils n'eurent jamais à cacher la rougeur de leur front ou à combattre les déchiremens d'une conſcience effrayée: leur Muſe ne profana point l'encens des Dieux en le faiſant brûler ſur l'Autel de la débauche & de l'orgueil.

Mais j'apperçois un groſſier monument qui ſemble garantir ce tombeau des outrages du temps, quelques Vers gravés à peine ſur la pierre demandent au voyageur le tribut de ſes larmes.

Hélas ! qui résigna jamais sans regrets l'inquiète & flatteuse existence ! qui s'exposa volontairement à devenir la proie du silence & de l'oubli ! comment abandonner les enceintes du jour & la chaleur de la vie sans jetter en arriere un regard long & douloureux !

L'ame qui s'envole jouit encore des regrets d'un cœur désolé, les yeux qui se ferment sollicitent de pieuses larmes, la nature jette un cri du fond des tombeaux, & du milieu même de nos cendres on voit sortir quelques étincelles.

Pour moi qui rends hommage à ces cendres négligées & qui les fais revivre dans mes Vers, si quelque ami de la solitude, si quelque cœur sensible est un jour attiré comme moi dans ces lieux champêtres, il voudra peut-être connoître ma destinée.

Peut-être un Berger dont les cheveux seront blanchis par les ans s'empressera de lui répondre : « Nous » l'avons vu souvent au lever de l'aurore, ses pas » précipités faisoient jaillir la rosée du sommet des » fleurs, il devançoit le retour du Soleil sur ces cô» teaux fleuris.

» Voyez-vous à l'extrémité de ce vallon ce chêne » antique dont les branches inclinées forment une » ombre majestueuse ? c'est-là qu'il écoutoit le mur» mure du ruisseau & qu'il suivoit des yeux son cours » tranquille.

» Tantôt il erroit au hasard dans la forêt : un sou-
» rire amer étoit sur ses levres, il proféroit quelques
» mots entrecoupés, images fantastiques de ses som-
» bres rêveries : tantôt il tomboit dans un long anéan-
» tissement comme un malheureux abandonné de la
» nature entiere ou tourmenté d'un amour sans es-
» poir.

» Mais un jour il ne parut point au lever de l'Au-
» rore : en vain le Soleil s'éleva sur l'horizon, il ne
» vint pas sous l'ombrage de la forêt, ni sur le bord
» du ruisseau.

» Bientôt des chants lugubres, un funebre appa-
» reil m'annoncerent qu'il n'étoit plus : je le vis porter
» lentement vers son éternelle demeure. Lisez ces
» Vers gravés sur la pierre : je vais écarter les brous-
» sailles qui les couvrent.

» Reçois-le dans ton sein, ô terre bienfaisante !
» il ne brigua jamais les faveurs de la fortune ou les
» éloges de la renommée ; il appartint à la douce mé-
» lancolie, & la sagesse ne dédaigna point d'éclairer
» son humble naissance.

» Le Ciel le combla de ses faveurs ; car il le doua
» d'une ame bienfaisante & sincere : il n'avoit que
» des larmes à donner, il les répandit sur les mal-
» heureux : il ne désiroit qu'un ami, & il eut un
» ami.

» Ne cherchez point à faire briller ses vertus ni à

» tirer ses défauts de cet asyle terrible : c'est ici que
» ses défauts & ses vertus reposent pour jamais dans
» le sein de son pere & de son Dieu, entre la crainte
» & l'espérance. »

Le morceau qu'on vient de lire nous a paru écrit avec beaucoup de goût, de force & d'harmonie, & ne laisse appercevoir nulle part la contrainte & la timidité d'une copie ; il est vrai qu'en y conservant fidelement l'esprit & le ton de l'original, on a substitué souvent des idées & des images nouvelles à celles qu'on a cru trop difficile de rendre heureusement en François. C'est à ceux qui connoissent le caractere différent des deux Langues & qui ont essayé de transporter des détails poétiques d'une Langue étrangere dans la nôtre, à apprécier le mérite & la difficulté de ce travail. Cette traduction est l'ouvrage d'une Dame jeune & aimable qui joint aux agrémens de son sexe des connoissances & des talens qu'un homme de Lettres lui envieroit. Avec tout ce qui dispense ordinairement les femmes de réfléchir & de penser, elle s'est occupée de bonne heure à cultiver son esprit & à fortifier sa raison ; ajoutons qu'elle réunit à tout cela ce qui embellit encore la beauté, l'esprit, & la vertu même ; nous voulons dire la modestie ; en nous permettant de

publier son Ouvrage elle n'a pas voulu permettre que nous fissions connoître son nom.

I V.

» Lettera sopra la Carta Naturale, scritta dal Signor » *Antonio Matani*, Professore di Medicina nella » Università di Pisa, ad un suo Amico. »

LETTRE *sur le Papier naturel; par M.* Antoine Matani, &c.

CE Papier fossile dont nous avons déjà fait mention dans une de nos Feuilles Hebdomadaires (1), n'est point une découverte particuliere à l'Italie. On en a trouvé en plusieurs endroits de la France, de l'Allemagne, de la Suede, & en différens autres Pays. M. Matani en a envoyé un échantillon à un de ses Amis, & dans la Lettre qu'il lui écrit à ce sujet il en examine la formation & la composition.

M. Strange & plusieurs autres Naturalistes qui ont déjà traité cette matiere, pensent que le Papier naturel est formé d'un mêlange de plantes écrasées & pourries qui dans leur état de corruption forment une pâte capable de flotter sur l'eau, & dont les parties, malgré leur dissolution, restent unies & amalgamées au moyen d'une substance visqueuse.

(1) *Tome II. p.* 187.

M.

M. Strange a reconnu plusieurs plantes propres à se convertir en Papier, entr'autres la *conferva* (l'éponge d'eau douce) dont parle Pline & qu'on trouve dans plusieurs endroits marécageux de la Toscane. M. de Linné, qui a trouvé du Papier naturel dans la Province de Dalekent en Suede, prétend que ce Papier est formé du *bissus* qu'il appelle *flos aquæ* & qui se blanchit aux rayons du Soleil. M. Matani pense que toutes les plantes filamenteuses & membraneuses, lorsqu'elles sont dépouillées de leur substance visqueuse & parfaitement dissoutes dans l'eau, peuvent se transformer en toute espece de Papier. Mais il faut un temps plus ou moins long pour cette dissolution, & il est rare que dans cet intervalle il ne survienne pas quelqu'obstacle qui empêche que le Papier ne se forme.

Les plantes les plus propres à produire cette espece de Papier sont l'algue marine, les orties, les mauves, le chiendent, le lupin, les panais, les carottes, les joncs, le musc, le genêt, le glayeul, le lin, & enfin le foin, la paille, les fleurs des arbres, &c. Plus le tissu de ces plantes est délicat, plutôt elles sont dissoutes; l'eau en les détrempant hâte leur dissolution. Enfin, il s'éleve du fond des marais une matiere visqueuse formée des corps dissous de plusieurs petits animaux & des plantes qui croupissent & se corrompent dans la bourbe. Il semble qu'en général les

plantes marécageuses sont les plus propres à former le Papier, parce qu'elles sont d'un tissu plus lâche & plus prompt à se dissoudre; telles sont les différentes especes de *conferva* & de *bissus*, tant de marais que de riviere. La *conferva* sur-tout contient une plus grande quantité de matiere visqueuse que toute autre plante. Cette matiere se délayant au moyen de l'eau s'étend sur les parties pourries des plantes & leur donne de la consistence; aussi la *conferva* forme-t'elle le Papier plus aisément que toute autre plante.

M. Matani assure qu'il a fait du Papier tantôt avec la *conferva* seule, tantôt avec d'autres plantes mêlées. Il a remarqué que les herbes d'un tissu plus dur avoient besoin pour se dissoudre d'être pilées, battues, & mêlées avec des plantes tendres & visqueuses. Cette dissolution consiste dans la désunion des parties filamenteuses des plantes, & dans la fusion de leur substance visqueuse, laquelle forme le Papier en s'étendant comme une colle sur leurs filamens dissous. La dissolution, soit naturelle, soit artificielle, n'est pas toujours complete; elle se fait plus promptement avec de l'eau chaude; quand les plantes qu'on dissout n'ont pas assez de matiere visqueuse, on y joint une décoction de mauves ou de plantes qui fournissent le plus de cette matiere.

Tel est le procédé qu'on suit à Londres dans la fabrique du Papier artificiel; on joint à la colle une

eau chaude & gelatineuse. Ce Papier naturel est une nouvelle preuve que les procédés simples de la nature sont nos meilleurs guides dans toutes les productions des Arts.

V.

Histoire de Gustave-Adolphe, Roi de Suede, par M. Mauvillon, publiée en Suédois par M. Gjorwell. *Tom. I. A* Stockolm. *1764. in-4°.*

L'Auteur de cette Histoire, M. Mauvillon, Professeur de Littérature Françoise à Brunswick, l'a composée d'après les meilleurs Auteurs, & particulierement sur les Mémoires manuscrits de Gustave-Adolphe. Ces Manuscrits ont été rédigés par M. Arckenholtz, Suédois de Nation, & Bibliothécaire du Landgrave de Hesse-Cassel, le même qui nous a donné des Mémoires concernant la Reine Christine. Mais M. Mauvillon n'ayant pu consulter par lui-même ni les Archives du Royaume de Suede, ni les Auteurs qui ont écrit en Suédois sur cette grande Epoque, on ne doit point s'attendre à trouver dans son Histoire autant d'exactitude & de perfection que s'il avoit puisé dans ces sources. M. Gjorwell, Bibliothécaire du Roi de Suede, s'est chargé du soin de la corriger, & sur-tout de la compléter.

L'Ouvrage de M. Mauvillon eſt devenu, entre les mains du nouvel Editeur, un texte que celui-ci a enrichi d'une grande quantité de notes & d'éclairciſſemens. M. Gjorwell a ajouté à la fin de chaque Volume des Pieces importantes en forme de Supplément; il a puiſé la plus grande partie de ces additions dans les Archives du Royaume & dans les Recueils des Actes publics raſſemblés par M. de Stierman. Ce ſavant & judicieux Ecrivain a publié lui-même deux grandes Collections des Mémoires concernant l'Hiſtoire de la Suede, ſous le nom de Bibliotheque Suédoiſe en ſept Volumes. Nous allons préſenter à nos Lecteurs un Abrégé du regne de Guſtave-Adolphe en portant notre principale attention ſur les additions de M. Gjorwell. Cette Hiſtoire eſt diviſée en pluſieurs petits Volumes. Le premier, qui vient de paroître, comprend ſeulement les deux premiers Livres de l'Hiſtoire de M. Mauvillon; mais il eſt temps de venir à l'Ouvrage même.

Le commencement du premier Livre nous offre d'abord un tableau intéreſſant & hardi de l'Hiſtoire de Suede depuis le regne de Guſtave Vaſa, & en particulier du Roi Charles IX, pere du Grand Guſtave. Le regne de Guſtave Vaſa fut long & glorieux. Ce Prince dut aux grands ſervices qu'il rendit à la Patrie, le bonheur de voir la Couronne de Suede devenir héréditaire dans ſa famille. Il mourut en

1560. Son fils aîné, le Roi Eric XIV qui lui succéda, commença la conquête de la Livonie & fit contre le Danemarck une guerre très-heureuse, mais il ne sut pas régner. Il traita les Grands & son propre frere, Jean, avec tant de cruauté que les Etats indignés firent passer son Sceptre entre les mains de ce même frere. Jean fut un Roi foible. Subjugué par sa femme, Princesse de Pologne, il entreprit à sa sollicitation de rétablir la Religion Romaine dans la Suede. Ce projet révolta toute la Nation qui dès-lors jetta les yeux sur Charles, Duc de Sudermanie & troisieme fils de Gustave Vasa. Cependant, en vertu de la loi de succession, qui portoit que la ligne directe de pere en fils devoit toujours être préférée à la ligne collatérale, Sigismond, fils du Roi Jean III, quoique Catholique & déjà Roi de Pologne, monta sur le Trône de Suede après la mort de son pere arrivée en 1592; mais bientôt sa mauvaise administration & sur-tout ses injustices ouvertes, l'en firent descendre, & Charles son oncle fut couronné. Ce Prince ambitieux observa d'un œil attentif tous les changemens qui se firent en Suede, tant dans l'Etat que dans l'Eglise, principalement sous le regne de Sigismond. Le Luthéranisme trouva auprès de lui un asyle contre la persécution des Jésuites qui s'étoient emparés de la confiance du Roi & dominoient

à la Cour. Ce trait valut au Duc l'affection de tous les Patriotes. Pendant les longues absences de Sigismond, occasionnées par les fréquens voyages qu'il étoit obligé de faire en Pologne, le Gouvernement de la Suede fut remis entre les mains de Charles & du Sénat. Une fois que le Duc se fut emparé des rênes de l'Etat, il ne les quitta jamais. Cependant son autorité acquéroit de jour en jour de nouvelles forces; le Sénat en prit ombrage, & dès ce moment il favorisa les desseins & les vues de Sigismond. Le Duc vit d'un coup d'œil tout ce qu'une telle administration devoit nécessairement avoir de funeste pour le Royaume en général, & pour sa Maison en particulier. Il n'étoit aimé ni du Roi ni du Sénat, mais il étoit adoré du Peuple; il sentit tous les avantages qu'il pouvoit attendre d'une révolution: aussi n'oublia-t'il rien pour la faire éclore. Il se trouvoit par sa naissance & par le consentement du Roi & des Etats Administrateur du Royaume. Il fit valoir ses droits & son autorité. Il devint absolu sur-tout avec les Grands. Tant d'intérêts divers, qui se choquoient sous un Roi irrésolu & dans un Etat dont la constitution n'avoit point encore pris de consistance, devoient nécessairement produire un grand changement. La discorde divisa d'abord le Duc & le Sénat, ensuite les Membres du Sénat même, enfin Sigis-

mond & ses Sujets Suédois. Le Roi engagé dans une guerre civile cessa de se croire obligé de remplir les promesses solemnelles qu'il avoit faites à son Sacre. Ses Sujets de leur côté se crurent dégagés envers lui de la foi des sermens. Le Sénat ne proposoit contre tant de maux que des palliatifs ; mais le Duc s'expliqua sans détour. Il demanda ou que Sigismond régnât selon les Loix & les Constitutions du Royaume, & que le Sénat ne s'occupât que du bien de la Patrie, ou que l'on rétablît le Gouvernement sur des fondemens nouveaux & plus solides. Il prétendit que la Couronne de Suede sur la tête de son fils causeroit moins d'allarmes que sur celle de Sigismond & de ses enfans Catholiques.

Le desir de régner & de transmettre la Couronne à son fils Gustave-Adolphe, qui étoit déjà né, le soutint dans sa résolution & il y réussit. Il convoqua les États du Royaume. Sigismond refusa de remplir les engagemens qu'il avoit contractés avec son Royaume héréditaire. Il voulut du fond de la Pologne régner sur la Suede. Il y entra à la tête d'une armée Polonoise, résolu de traiter ce Royaume comme un Pays ennemi, d'y établir une nouvelle forme de Gouvernement & d'y faire revivre la Religion Catholique. La Nation se vit alors obligée de prendre les armes sous les ordres du Duc & de défendre son culte & sa liberté. Sigismond refusa de prêter l'en-

P iv

reille à aucune proposition ; mais il en fut puni par la perte d'une grande bataille qui se donna en 1598 à quelque distance de Linkoping en Ostrogothie ; & dans la Diete de Stockolm qui se tint l'année 1599 il fut déposé dans les formes, comme infracteur des Loix fondamentales du Royaume.

Son fils Ladislas ne fut pas d'abord exclu entièrement de la succession ; on la lui réserva à condition qu'il seroit envoyé en Suede dans l'espace de six mois, & qu'il seroit élevé dans la Religion Luthérienne & dans les principes de la Constitution Suédoise sous la tutelle du Duc. Mais en cas que le Roi Sigismond ne voulût point y consentir, les États déclarerent que lui & toute sa postérité seroient à jamais déchus de tout droit à la Couronne de Suede. On déféra de nouveau l'administration du Royaume à Charles, & on lui jura une fidélité inviolable. Sigismond fut déclaré ennemi de l'État ; & tous ceux, soit Sénateurs, soit particuliers, qui dans les troubles de la guerre civile avoient été dans son parti furent condamnés à de grandes punitions. Depuis ce temps, Charles fut véritablement Roi, quoiqu'il n'en prît le titre que l'année suivante, après que Sigismond eut refusé d'envoyer son fils aîné en Suede. Ce fut en 1604 que Charles prit le nom de Roi, & il fut couronné solemnellement à Upsal en 1607. Il régna avec beaucoup de dureté. Il fit décapiter plusieurs

Sénateurs & Suédois du parti contraire; il en bannit un plus grand nombre; il reconquit la Finlande, Province très-attachée aux intérêts de Sigismond; il porta la guerre contre ce Prince jusques dans la Livonie: il prit parti dans la guerre civile en Russie, & à la fin de ses jours il fut obligé de défendre la Suede contre le Danemarck; il rendit l'activité au Gouvernement par des Réglemens très-utiles; il conçut aussi le Plan d'une sage œconomie, qui lui tint lieu de richesses dans plusieurs occasions; il est vrai que son trône fut souillé plus d'une fois du sang le plus illustre. Son cœur inflexible & incapable de pardonner détesta toujours les Grands dans lesquels il voyoit des hommes qui s'étoient crus ses égaux & qui devoient regarder d'un œil d'envie l'élévation des Vasa; mais il fit du bien au reste de la Nation. La Suede lui fut redevable d'un successeur digne du trône. Ce fut Gustave-Adolphe dont nous allons tracer l'histoire en peu de mots, d'après les additions de M. Gjorwel.

Gustave-Adolphe nâquit à Stockolm le 9 Décembre 1594. Charles IX son pere borna l'éducation de son fils aux exercices du corps. La barbarie du siecle & le caractere personnel de ce Monarque ne permettoient pas de penser que l'institution d'un Prince exigeât des soins plus importans. Ces diverses

leçons ; cette éducation secrete, mais si puissante, que nous recevons des événemens & des choses qui nous environnent, tendoient à faire de Gustave-Adolphe un Roi cruel & sanguinaire. Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue furent des échaffauds teints du sang des Sparre, des Bulke, des Baner, & d'autres Sénateurs que Charles IX sacrifia à sa politique. Ces funestes événemens étoient les sujets de plusieurs Tragédies domestiques dont on amusoit l'enfance de Gustave. On lui faisoit jouer à lui-même le rôle de Bourreau, & proférer ces horribles paroles: *Malheureux N. N. viens perdre la tête.* Jamais la nature ne remporta sur l'éducation une victoire plus éclatante. Ce fut au milieu de cette école de férocité que se forma l'ame la plus sensible & la plus généreuse. Gustave devint même dans la suite le pere & le bienfaiteur de ces familles malheureuses. Il reçut dans l'amitié la plus intime Pierre, Jean & Axel Baner, fils du Sénateur Gustave Baner, & neveux du Sénateur Tenon Baner, tous deux décapités à Linkoping par ordre de son pere. Pierre lui sauva la vie dans un combat contre les Danois en 1612 sur les frontieres de la Scanie. Le Roi tomba dans une riviere profonde & couverte de glaces, où plusieurs braves Suédois périrent. Le jeune Pierre Baner, alors simple Cavalier, descendit de son

cheval & s'étant couché au bord du fleuve en arracha le Roi, au risque de sa propre vie. Il fut avancé depuis jusqu'au grade de Sénateur. L'autre Baner fut le grand Feld-Maréchal de Suede, si connu par les campagnes d'Allemagne dans la guerre de trente ans. Le troisieme, Axel Baner, étoit Grand Maréchal de la Cour & le favori de Gustave-Adolphe qui passa avec lui une partie de sa jeunesse. On dit qu'un jour étant seuls dans un bois, le Roi, pour éprouver la fidélité du jeune Baner, découvrit sa poitrine & lui dit : *Mon pere a fait tuer le tien ; si tu crois que sa mort fut injuste, frappe & venge-la par la mienne.* A ces mots le jeune Baner se jetta aux pieds de Gustave-Adolphe, & lui jura cette amitié fidele & inviolable qu'il lui garda toute sa vie. C'est ainsi que Gustave ramenoit les cœurs d'un Peuple aigri par l'administration sévere de Charles. Il est à croire que sans sa douceur & ses qualités aimables un fils de Charles IX auroit eu de grands obstacles à surmonter pour se maintenir sur le trône. Mais les vertus de Gustave-Adolphe le rendirent tellement cher à la Nation Suédoise, qu'à sa mort il ne se trouva personne qui se souvînt de Sigismond & de sa postérité.

M. Mauvillon s'étend beaucoup sur une avanture de Gustave-Adolphe dans sa jeunesse avec une jeune Demoiselle de sa Cour, *la belle Ebbe de Brahé*, depuis femme du grand Capitaine le Comte Jacques

de la Gardie. Mais M. Gjorwell prouve que cette anecdote eſt évidemment fauſſe. Il en rappelle une autre plus certaine. Guſtave avant ſon mariage avoit eu des liaiſons ſecretes avec une jeune Hollandoiſe nommée Marguerite Cabeljau. Il en eut un fils qu'il reconnut & éleva ſous le nom de Comte Guſtave Waſaborg, né le 24 Mai 1616. La famille de Waſaborg a exiſté juſqu'à l'année 1748, dans laquelle mourut ſans poſtérité le Comte Antoine-Adolphe Waſaborg, Colonel au ſervice du Roi de Suede.

M. Gjorwell réfute auſſi les contes imaginés par des Auteurs étrangers, qui prétendent que Guſtave fit ſes études à Padoue & à Geneve. Il n'étudia pas même à Upſal. Ce fut à la Cour de ſon pere ou à Nykoping, ou à Stockolm, qu'il reçut les leçons du ſavant Jean Skyſte, depuis Sénateur du Royaume.

Un des Grands de Suede à qui Guſtave-Adolphe ne pardonna pas, fut le Sénateur *Comte Axel-Leyon Huſond* ſon proche parent, qui fut obligé de ſortir du Royaume en 1600. Ce Sénateur paſſa à la Cour de Sigiſmond, à Lubeck & dans pluſieurs autres Villes où il ſe répandoit en invectives injurieuſes contre le Gouvernement de Charles IX qu'il haïſſoit mortellement. On lui attribua même deux libelles imprimés en Allemagne ſous les noms odieux de *Banc de Boucherie* & de *Conſcienee de Charles*,

Duc de Sudermanie. Le premier contenoit un dénombrement exagéré de tous les Suédois dont la vie ou la liberté avoit été ſacrifiée aux vues politiques de Charles IX. Il oſa toutefois en 1613, après la mort du Roi, revenir en Suede & demander à Guſtave-Adolphe la permiſſion de reſter dans ſa Patrie. Le Roi, qui connoiſſoit ſon caractere violent, lui refuſa cette grace. Alors Hufond leva l'étendard de la rébellion; mais le Gouverneur de la Province, Guſtave Stembock, le chaſſa du Royaume & y rétablit la tranquillité.

Le commerce éprouva ſous Guſtave-Adolphe de grandes révolutions. Ce Prince briſa le joug que Lubeck & les autres Villes Anſéatiques avoient impoſé ſur tout le Nord, & particulierement ſur la Suede, dans tous les objets relatifs au commerce. Les Marchands des Villes Anſéatiques chargeoient ſur leurs propres Vaiſſeaux le fer, le cuivre & les autres productions de la Suede, en échange deſquelles ils lui rapportoient les choſes dont elle avoit beſoin. Sous Guſtave, on exporta du cuivre, du fer, du bois, de la poix, du ſuif, du goudron, du cuir, du grain de toute eſpece, du beurre, des poiſſons ſalés & des pelleteries. On eſt aujourd'hui étonné de voir que tant d'objets de commerce pour leſquels on eſt obligé d'avoir recours aux étrangers, étoient alors en ſi grande abondance qu'on en exportoit le ſu-

perflu, par exemple le blé. C'est que du temps de Gustave on arracha des bras à l'agriculture pour les employer à porter les armes & les occuper à toute sorte de métiers. Le mépris où tomba l'agriculture annonça les ravages que le luxe alloit faire dans la Suede. Pour comble de malheur, on défendit par un principe d'œconomie très-mal entendu, vers la fin du regne de Gustave, l'exportation des blés & des denrées de subsistance. Depuis ce temps, des guerres funestes & presque continuelles tarirent la source des véritables richesses de la Suede jusques sous l'administration heureuse qui a suivi le changement de Gouvernement arrivé après la mort de Charles XII.

De plus, on conçoit aisément que dans un Pays vaste & peu peuplé, comme la Suede, une révolution dans l'économie politique doit avoir de grandes influences. Peu de commerce, point d'artisans, des intervalles de paix assez longs, obligent l'habitant à cultiver la terre & à trouver l'abondance en ne cherchant qu'à satisfaire ses besoins; mais dès que l'on dirige son industrie vers d'autres objets, tels que la marine commerçante, l'embellissement des Villes, la culture des Arts, la guerre en Pays étranger, alors le petit nombre des habitans doit être hors d'état de défricher les terres & d'en tirer les fruits nécessaires pour la subsistance des Citoyens.

Ce mal commença à se faire sentir vers la fin du

regne de Gustave-Adolphe, & dura longtemps après lui. Il accorda aux principales Villes maritimes le privilege de commercer avec leurs propres Vaisseaux, non-seulement dans toute la Mer Baltique, mais encore de franchir le Sund & de porter le Pavillon Suédois dans toutes les Mers de l'Europe. Il établit aussi des compagnies de commerce pour la Perse & pour l'Amérique. Il ouvrit le premier le négoce direct avec les Pays-Bas. Il accorda aux Hollandois certaines prérogatives dont les habitans de Lubeck avoient auparavant abusé. On jetta même les fondemens d'une Colonie Suédoise dans la Partie Septentrionale de l'Amérique; connue alors sous le nom de la Nouvelle-Suede, & maintenant de Pensylvanie. On augmenta dans tout le Royaume le nombre des chantiers où l'on fit construire des Vaisseaux pour la Marine Militaire & Commerçante. Mais le Roi donna son attention principale à la perfection des Mines, qui furent d'une très-grande ressource sous son regne. Il se servit dans ses établissemens de Commerce de deux Étrangers, *Guillaume Usselinx* d'Anvers & *Abraham Cabeljau* d'Amsterdam. On commença sous leur direction à tirer en droiture des Pays Étrangers toutes les productions dont on avoit besoin, comme le vin, le sel, les épiceries, les draps, les étoffes.

M. Gjorwell parle d'après M. Mauvillon de la ten-

tative que fit *David Pareus*, Théologien d'Heidelberg, pour réunir les Confessions d'Augsbourg & de Geneve. *Pareus* s'étoit efforcé d'intéresser le Roi de Suede dans cette entreprise; mais on prouve, contre l'assertion positive de M. Mauvillon, que ce Théologien n'eut jamais de conférence personnelle avec le Monarque sur ce point de Religion.

M. Gjorwell a aussi donné d'après l'Historien Suédois Widekindi, un Abrégé plus exact de la guerre avec la Russie. Il y décrit le siege de Pleskow en 1615 que le Roi fit en personne & dans lequel Evert-Horn, Feld-Maréchal & l'un des plus grands Capitaines de la Suede, fut tué d'un coup de canon sous les yeux du Roi même.

L'année précédente, quand les Russes se retrancherent en force à Brunitz près de Novogrod, Gustave-Adolphe, qui estimoit beaucoup Evert-Horn, lui avoit écrit, aussi-bien qu'à Jacques de la Gardie, une lettre dans laquelle il les prioit de ne pas tenter l'impossible; car, ajoutoit-il, *il m'importe plus de sauver vos personnes que de conserver tout le Novogrod*. L'Editeur Suédois nous donne l'Histoire de cette guerre de Russie jusqu'à la glorieuse paix conclue le 23 Février 1617 à *Stolbora* : il n'a pas manqué d'en conserver les Articles qui ne se trouvent ni dans M. Mauvillon ni même dans le grand Corps Diplomatique par Dumaurier. Il termine ce Tome pre-

mier

maler par le Couronnement de Gustave-Adolphe dont il décrit la cérémonie qui se fit à Upsal le 12 Octobre de la même année 1617.

M. Gjorwell n'a pas oublié la persécution suscitée contre le savant Jean Messenius qui ne contribua pas peu à illustrer le regne de Gustave-Adolphe. Il se distingua dans plusieurs genres de Littérature, mérita la confiance du Roi & fut fait Professeur de Droit & de Politique à Upsal. Il en remplit les fonctions avec tant d'éclat que ses confreres lui vouerent une haine dont il n'y a que trop d'exemples dans l'Histoire Littéraire. Leurs Disciples même entrerent dans ces querelles indécentes, & tandis que les Maîtres disputoient entr'eux de vive voix, leurs Eleves défendirent dans des combats plus meurtriers l'honneur du parti auquel ils étoient attachés. Le plus redoutable adversaire de Messenius fut Jean Rudbeck, Théologien d'une grande érudition. Gustave-Adolphe termina leurs disputes d'une maniere honorable pour lui-même & qui emporte la condamnation de ces hommes vils qui attisent à dessein le feu des querelles Littéraires. Le Monarque donna à Rudbeck une place d'Aumônier & à Messenius une place de Conseiller au Parlement nouvellement érigé à Stockolm. Mais l'envie poursuivit par-tout ce dernier. Il fut accusé dans les formes en 1615 d'être partisan secret du Roi Sigismond, & comme tel il

fut condamné à une prison perpétuelle dans laquelle il s'occupa à élever un Monument à la gloire de cette Patrie qui le flétrissoit. Son Ouvrage porte le titre de *Scandia illustrata* imprimé à Stockolm en 1700. Il termina enfin sa malheureuse vie en *1636*.

A la fin de ce premier Volume, M. Gjorwell a donné quatre Discours composés & prononcés par Gustave-Adolphe lui-même devant les Etats assemblés. On y trouve l'élévation & la sensibilité qui éterniseront la mémoire de ce grand Roi.

V I.

« An Essay on the Constitution of England, &c. »

Essai sur la Constitution d'Angleterre.

Omnia orta occidunt & aucta senescunt. SALUST.

A Londres, *chez* Becket & de Hondt. 1765. *Brochure de* 75 pages.

CETTE Brochure, quoique très-courte & assez superficielle, a fixé quelque temps l'attention du Public Anglois, & mérite en effet, par la maniere ferme, ingénieuse & hardie dont elle est écrite, qu'on en examine en détail les principes.

Notre Auteur débute par attaquer ceux qui en examinant les Gouvernemens divers en comptent trois especes générales, le Despotisme, l'Aristocratie & la Démocratie, dont ils font ensuite plusieurs

combinaiſons qui forment différens Gouvernemens mixtes & compoſés. Cette critique eſt une chicane de mots ; mais ſuivons cet Écrivain. « Si par exemple, dit-il, je demande : qu'eſt-ce que c'eſt qu'un » Gouvernement Deſpotique ? on me répond ; c'eſt » un Gouvernement qui ne dépend que de la volonté » d'un ſeul homme, que les Grecs déſignoient très-» bien par le mot d'*Autocrator*..... Mais où cet homme » a-t'il jamais exiſté ? On me répond encore : à Rome » lorſqu'elle eut perdu ſa liberté, à Conſtantinople » & à Peterſbourg. Hélas ! dans tous ces endroits, » l'homme qu'on décore du titre pompeux de Maître » abſolu eſt lui-même dans la dépendance abſolue » d'un petit nombre de ſes propres Sujets qu'il paye, » nourrit & habille pour l'aider à tenir le reſte dans » l'obéiſſance, & ſans leſquels ſes ordres deſpoti-» ques auroient bien peu de crédit & de force.

» Le Deſpotiſme paroît donc n'être autre choſe » qu'un pouvoir délégué par la principale force de » la ſociété (*major vis*) à un homme qui n'eſt reſ-» traint par aucune autre condition que celles que » lui impoſent ſes conſtitutions.

» Telle eſt ſans doute la nature du Deſpotiſme ; » mais on trouvera peut-être que c'eſt celle de tous » les Gouvernemens de la terre. La nature de toute » eſpece d'Ordre & de Gouvernement veut que tous » les commandemens partent d'abord d'une ſeule

» bouche & soient reçus avec une obéissance égale » par tous les membres inférieurs de l'administra» tion. Si un petit Connétable (1) n'étoit pas, dans » l'exercice de sa place, aussi absolu que le Grand » Mogol, le Gouvernement seroit en grand danger, » & sans un prompt remede tomberoit bientôt dans » l'Anarchie.

» Chaque Gouvernement est donc ou doit être » Despotique, & chaque principal Magistrat est ou » doit être un *Autocrator* pour le temps actuel. »

Laissons, continue l'Auteur, toutes ces distinctions illusoires & frivoles des différens modes de Gouvernemens Monarchiques, Aristocratiques, &c. Voulez-vous gouverner une Nation? commencez par rechercher en quelles mains le pouvoir de cette Nation est actuellement placé, & tâchez ensuite d'engager les dépositaires de ce pouvoir à vous constituer leur représentant & leur chef. La connoissance exacte de ces *Constituens* donnera celle de la constitution des États divers, & réglera l'application de toutes les maximes générales de Gouvernement qui, quoique sages en elles-mêmes, peuvent, lorsqu'elles sont mal appliquées, produire le contraire même de ce qu'on en attend. L'Auteur en cite pour exemple cette maxime, que *le salut du Peuple est la suprême loi*; il n'y a point de principe, dit-il, plus univer-

(1) Espece de Commissaire de Quartier.

tellement reçu ; & lorſqu'il eſt bien entendu il n'y en a point de plus vrai & de plus utile à la conſervation d'un État ; mais il ne faut entendre par le mot *Peuple*, que cette portion de la Nation qui a conſtitué le premier Magiſtrat, & dont il doit toujours reſpecter les opinions & les intérêts.

Cette idée eſt peut-être plus ſubtile que ſolide ; l'Auteur, dans toute cette Introduction, n'a fait que donner un nouveau tour à un principe auſſi ſimple que lumineux, qu'Harrington a développé dans ſon *Oceana ;* c'eſt que *le pouvoir ſuit toujours la propriété.* L'uſage que notre Auteur en fait eſt ingénieux & adroit. Suivons ſon raiſonnement. Quoiqu'il me ſoit très-aiſé, dit-il, de démontrer que la principale & preſque la ſeule maxime néceſſaire pour la ſtabilité d'un Gouvernement, eſt de ne jamais perdre de vue l'intérêt des *Conſtituens* du Gouvernement ; cependant je ſuis bien éloigné de penſer que l'application de ce principe ſoit également ſimple & facile. Il n'eſt pas aiſé de reconnoître dans tous les temps qui ſont les Conſtituens, & les plus habiles Politiques s'y ſont quelquefois mépris. Ces Conſtituens ſont toujours dans un état plus ou moins incertain & variable ; & celui qui ſe fieroit trop ſur l'étude & l'expérience du paſſé, riſqueroit d'attribuer à un certain ordre d'hommes un crédit & une influence que ces mêmes hommes n'auroient plus & que d'autres auroient acquis.

Chez tous les Peuples, continue notre Auteur, qui prétendent être gouvernés par des Loix écrites, on croit communément que la Conſtitution du Pays, que les droits des différens Ordres de l'État ſont établis & fixés par ces mêmes Loix. Si cela étoit, il ne faudroit qu'un peu de lecture & de mémoire pour devenir un homme d'État très-profond. Mais malheureuſement les choſes vont tout autrement. Ce n'eſt pas les Loix qui font la Conſtitution; elles ſont au contraire l'ouvrage de la Conſtitution & des Conſtituens du Gouvernement, qui les font & les détruiſent, les alterent ou les expliquent à leur gré; ou qui, ſans prendre la peine de changer ou d'interpréter, ſoutiennent ou empêchent l'exécution de certaines Loix ſuivant leur intérêt & les circonſtances actuelles.

Avant que d'appliquer ces principes à la Conſtitution de la Grande-Bretagne, il eſt bon d'expliquer avec préciſion le ſens de deux termes que l'Auteur emploie ſouvent & dans une acception plus étendue que celle qu'on leur donne ordinairement. « Par la » force ſupérieure d'une Société (*major vis*) par la- » quelle le Gouvernement eſt *conſtitué*, j'entens » ſimplement, dit-il, une force ſupérieure d'infliger » la mort, la priſon, des peines corporelles, ſeuls » moyens dont on ſe ſert pour punir la déſobéiſſance » au Gouvernement, & par conſéquent pour faire

» efficacement exécuter ſes ordres. Or que ce pou-
» voir ſoit entre les mains du grand ou du petit nom-
» bre, du riche ou du pauvre, du ſage ou de l'in-
» ſenſé ; ſoit enfin que ceux qui le poſſedent ſoient
» Cardinaux de Rome, Palatins de Pologne, Ja-
» niſſaires de Conſtantinople, ou Bourgeois de
» Geneve, ils ſont également ce que j'appelle les
» *Conſtituens* du Gouvernement. »

Quoique chaque Société ait ſa Conſtitution, c'eſt-à-dire, une certaine relation déterminée parmi les différens membres qui compoſent le Gouvernement, cependant le mot de *Conſtitution* n'eſt guère connu que dans les Pays où le pouvoir conſtituant étant fort diviſé, les affaires du Gouvernement deviennent un ſujet ordinaire de ſpéculation. Ce mot n'a jamais été plus employé & n'a cauſé nulle part plus de diſputes qu'en Angleterre, ſur-tout depuis cent ans. On en donne pluſieurs raiſons; la principale eſt que les Politiques ont voulu rapporter à une meſure fixe & invariable, un objet qui change & varie ſans ceſſe.

Il y a eu un temps où les Conſtituens du Gouvernement Anglois n'étoient compoſés que d'un petit nombre de grands Propriétaires, appellés Barons, qui par leurs ligues en impoſoient au Roi & tyranniſoient la Nation. Le Peuple n'étoit pour la grande partie compoſé que de leurs eſclaves ou *villains*,

qui dans un sens politique n'avoient pas plus de droit à être comptés parmi le Peuple d'Angleterre que les bœufs qui les aidoient à labourer les champs de leurs maîtres. Tel fut le temps de cette grande Charte, si vantée, dit l'Auteur, par ceux qui ne l'ont jamais lue ; ceux qui l'ont lue, ajoute-t'il, savent qu'elle n'a jamais été faite en faveur de ce qu'on appelle la liberté naturelle de l'homme, mais seulement pour l'avantage du petit nombre de tyrans qui l'avoient extorquée de leur foible Monarque.

Ce trait est hardi ; les Anglois regardent la grande Charte comme le *Palladium* sacré de leur liberté politique ; & ils ont traité de blasphême ce qu'en dit ici notre Auteur. Cependant en prenant, d'après ses principes, l'esprit de sa proposition, il est aisé de la justifier. Il est certain que la grande Charte est entierement fondée sur le systême féodal. Les privileges des Nobles, des Villes, des Propriétaires de terres y sont, il est vrai, très-bien établis ; on y déclare qu'aucun homme libre ne souffrira ni dans sa personne, ni dans sa liberté, ni dans ses biens, si ce n'est par un jugement de ses Pairs ; mais la portion la plus nombreuse du peuple ne jouissoit pas de ces droits ; qu'on lise l'histoire de ces temps-là, on verra un troupeau immense d'esclaves opprimé par un petit nombre de tyrans.

Tel fut l'état des choses pendant plusieurs regnes

après la conquête ; le parti des Barons luttoit sans cesse avec celui du Roi, & les succès varioient suivant le hasard des circonstances ou le caractere des Chefs. Le motif principal qui engageoit les hommes à se jetter dans ces querelles politiques étoit l'espérance de la supériorité. Il ne faut pas croire qu'ils fussent alors insensés au point de hasarder leur vie & la sûreté de leur famille pour la préférence d'une rose rouge ou blanche, ou pour ce qui les intéressoit aussi peu, les droits équivoques des Maisons d'Yorck & de Lancastre. Il est vraissemblable que chaque combattant n'avoit en vue que l'avancement de sa propre famille ; les droits de la Royauté, ainsi que les roses, n'étoient que des symboles qui servoient à distinguer les partisans des factions diverses.

Vers le temps d'Henri VII, les terres qui étoient alors la seule source de richesses, commencerent à être divisées entre un plus grand nombre de Propriétaires, & se morcelerent encore davantage dans les regnes suivans. Alors les Constituens devinrent si nombreux & si fort dispersés, qu'il ne leur fut plus possible de réunir leurs forces contre la Couronne. Élisabeth profita de cet équilibre ; quoique son pouvoir fût très-limité par la Constitution Britannique, Elle gouverna avec une autorité aussi absolue que celle d'une Czarine ; elle n'avoit à craindre pour sa personne ou son gouvernement que les

conſpirations ou un aſſaſſinat. Les Grands affoiblis la craignoient & la reſpectoient ; la Chambre des Communes, peu différente alors des États de France, s'aſſembloit pour s'impoſer les taxes néceſſaires au ſoutien du Gouvernement, ſans avoir aucune part à l'adminiſtration ; & le Peuple Anglois, qui n'avoit jamais goûté du pouvoir politique ſous le doux & ſpécieux nom de liberté, ne s'occupoit que de ſes propres affaires.

Preſque tous les hommes ſe forment des principes généraux ſur le réſultat d'une expérience très-bornée. Jacques Ier en montant ſur le trône, obſervant que ſes Prédéceſſeurs immédiats avoient joui d'une autorité qui n'avoit point été reſtrainte, crut que cette autorité étoit illimitée de ſa nature, & inhérente à ſa Couronne. Mais l'état des choſes n'étoit déjà plus le même ; un nouvel ordre de Conſtituens s'étoit élevé à la place des premiers, dont l'influence étoit devenue preſque nulle. Le Commerce qui avoit pris racine dans le regne précédent, étendit au loin ſes branches ſous le regne de Jacques, & mit une portion conſidérable de richeſſes dans les mains d'un ordre d'hommes entierement inconnus à la vieille Angleterre. Ces hommes parvinrent peu à peu à ſentir leur importance, & la firent bientôt ſentir au Roi. Malgré l'idée ſublime qu'il avoit conçue de ſa dignité, ce Prince crut aſſurer ſon autorité en ſe

faiſant recevoir Fabriquant de draps & ſon fils aîné Tailleur de la Ville de Londres. Mais ce parti étoit comme tous les remedes narcotiques, qui en procurant un ſoulagement momentané augmentent la maladie. Chaque complaiſance du Roi pour les Bourgeois de Londres ne faiſoit que fortifier l'opinion qu'ils avoient de leur importance, & entraînoit inévitablement de nouvelles complaiſances.

L'eſprit de mécontentement, c'eſt-à-dire, l'ambition des richeſſes & du pouvoir, ſe répandit dans les Communes & trouva aiſément dans la conduite du Roi un aliment à ſon activité. « Toute force animale, dit ingénieuſement l'Auteur, cherche à s'exercer comme par inſtinct & ſans ſe propoſer aucune fin. Voyez dans un champ un jeune taureau » dont les cornes commencent à pouſſer, s'il n'a ni » rival ni ennemi à combattre, il va frapper de ſa » tête nouvellement armée le premier arbre qui ſe » préſente à lui. » C'eſt ainſi que les Communes de Jacques Ier, fieres du pouvoir nouveau qu'elles venoient d'acquérir, l'employoient indiſtinctement contre toutes les démarches du Roi, purement par inquiétude & par audace, & ſans prévoir les effets qui pourroient réſulter un jour de ces efforts. Au milieu de ces débâts Jacques mourut, laiſſant à ſon fils tous ſes droits & en même temps l'opinion qu'il avoit de leur étendue.

Charles Ier avoit beaucoup de qualités grandes

& aimables : il auroit pu devenir un grand Roi, s'il eût regné quarante ans plutôt ou plus tard ; mais malheureusement il monta sur le trône dans un temps où la constitution de son Pays étoit essentiellement altérée, quoiqu'en apparence toujours la même. Il ne vit pas cette altération ; regardant les droits dont ses Prédécesseurs avoient joui comme une partie de la constitution même, il crut qu'il y auroit de la lâcheté à en céder aucun. Il ne considéroit pas que cette constitution & ces mêmes droits ayant une origine humaine étoient sujets aux mêmes changemens que toutes les institutions humaines. Le plus grand crime qu'on ait reproché à Charles Ier est d'avoir employé pour lever des subsides, des mesures qui n'étoient pas autorisées par la Loi ; mais cette faute ne l'eût pas conduit sur l'échaffaud, si le fanatisme Religieux n'eût pas enflammé les esprits & aiguisé les poignards de l'ambition. Charles avoit appris de son pere que l'Église nationale avec sa doctrine, sa discipline & ses rits, étoit essentiellement unie à l'État, & que ces deux parties d'un même tout devoient nécessairement exister ou périr ensemble ; cette opinion, appuyée sur un mauvais raisonnement, étoit contraire à l'expérience la plus universelle ; mais Charles la crut très-bien fondée ; il attribua l'opposition nouvelle qu'il rencontroit dans toutes ses mesures, à l'accroissement du Puritanisme, quoique les progrès de cette Secte fussent plutôt la conséquence que la cause.

de l'oppôsition. Ce Prince prit donc le parti de montrer le zele le plus ardent pour l'Église Anglicane, tandis qu'il cherchoit tous les moyens d'affoiblir & de décourager les Puritains & tous les Non-Conformistes.

L'homme le plus pauvre de l'État sent qu'il a, comme le plus riche, une ame à sauver; ainsi il n'y a point de taxes & d'impôts plus universellement odieux que ceux qu'on met sur les consciences. Il arriva que les ambitieux s'unirent aux fanatiques contre le Gouvernement. Le mécontentement devint général; les esprits s'enflammerent; de nouvelles entreprises de Charles rendirent l'embrâsement général; & cette querelle entraîna la perte du Roi & la ruine de la Constitution.

Nous réservons pour l'Ordinaire prochain la suite de cet Extrait.

VII.

Lettre de M. de la Condamine *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

Messieurs, votre Gazette Littéraire est devenue le dépôt des réclamations contre les faits qui se sont glissés, sur de fausses informations, dans le Rapport des six Commissaires de la Faculté contraires à l'Inoculation. J'ose avancer que de 125 pages que contient ce Rapport, il n'en est aucune qui ne pût donner lieu à des contradictions appuyées de preuves. Vous en avez déjà publié plusieurs:

beaucoup d'autres vous ſeront adreſſées. Juſqu'ici vous n'avez dénoncé que des faits argués de faux; mais vous avez auſſi, dites-vous, remarqué dans ce même Écrit un grand abus de la Dialectique. Permettez que je vous en cite un exemple, peut-être le plus frappant de tous.

Par les liſtes autentiques publiées à *Londres*, il étoit entré le 24 Mars 1763 dans l'Hôpital de la petite vérole près de dix mille perſonnes, dont les deux tiers avoient cette maladie naturellement, & dont l'autre tiers l'avoit reçue par Inoculation (1). Des malades naturels il eſt mort un ſur quatre; il n'eſt mort qu'un Inoculé ſur trois cents quarante-trois. Imagineriez-vous qu'il fût poſſible de tirer de ce fait un argument contre l'Inoculation? C'eſt le chef-d'œuvre de l'art des Anti-Inoculiſtes : « Nous » convenons, diſent-ils, que ſuivant la liſte il eſt » mort le quart des malades de la petite vérole na- » turelle, & qu'il n'eſt mort qu'un Inoculé ſur trois » cents quarante-trois; mais joignez le nombre des » morts des deux petites véroles, tant naturelle » qu'artificielle, & vous trouverez que ce nombre » fait le ſixieme du total des malades. Ceci poſé, » voici notre raiſonnement : avant que l'Inoculation » fût pratiquée il ne mourroit qu'un ſeptieme des » malades en Angleterre. Il en meurt un ſixieme au- » jourd'hui; donc l'Inoculation fait perdre des Sujets » à l'État. » C'eſt-là le précis des pages 65 & 66 du Rapport des Commiſſaires Anti-Inoculiſtes rédigé par M. *de l'Épine*.

Les bornes que vous vous êtes preſcrites ne me permettent pas de relever tous les vices de cet étrange raiſonnement. Je me contenterai d'ob-

(1) *Gazette de France du 25 Novembre 1763.*

ferver ici, en attendant que je le prouve plus amplement ailleurs, 1°. que la majeure de ce prétendu fyllogifme eft fauffe; M. *Jurin*, qu'on cite à tort, n'a jamais trouvé par fes dénombremens moins qu'un fixieme (2); l'Évêque de *Worcefter* a dit vaguement au moins un feptieme, en ajoutant cette reftriction, *d'après des calculs modérés;* 2°. que la mineure n'eft vraie que pour l'Hôpital de *Londres*, & n'y eft vraie que par hafard; que par conféquent elle eft fauffe prife généralement telle qu'elle eft énoncée; 3°. que la majeure & la mineure étant fauffes, la conclufion qu'on en tire, *donc l'État y perd*, c'eft-à-dire, in fenfu autoris, *donc l'Inoculation fait perdre des Sujets à l'État*, ne peut s'appeller une conféquence. Je pourrois ajouter encore qu'en accordant très-gratuitement la majeure & la mineure de l'argument, c'eft-à-dire, en fuppofant qu'il ne mourût en Angleterre avant l'ufage de l'Inoculation qu'un feptieme des varioleux, & qu'il en meure aujourd'hui communément un fixieme, on ne pourroit pas encore en conclure que c'eft l'Inoculation qui eft caufe de cette augmentation fuppofée du nombre des morts: affertion dont M. le Ch^r de *Chatelux*, M. *Gatti*, M. *David*, Médecin de Lyon, M. *Roux*, Auteur du Journal de Médecine, M. *Raux*, Médecin de Marfeille, ont fait voir la fauffeté.

Il me refteroit encore à développer le vice radical de l'argument que je viens de rapporter; vice qui provient de ce qu'on tire une conféquence néceffaire d'un cas fortuit, c'eft-à-dire, de ce que le hafard a fait que des Inoculés de l'Hôpital font le tiers & non la moitié ou plus du total des malades reçus. Je me borne quant à préfent à faire fentir l'abfurdité

(2) Voy. *Recueil de Pieces*, 1756, *pages* 62, 63, 88, 131.

manifeste à laquelle conduit le fil du raisonnement précédent.

Nous avons vu que de dix mille Sujets reçus à l'Hôpital de *Londres*; deux tiers avoient la petite vérole naturelle; supposons qu'au lieu qu'il en est mort un quart, tous fussent morts sans exception, & que de l'autre tiers, uniquement composé de Sujets inoculés, il ne fût pas mort un seul, & suivons dans cette supposition l'argument qu'on nous oppose; le voici: « Il ne mouroit autrefois qu'un septieme des » malades de la petite vérole, & sur dix mille ma-» lades de cet Hôpital en voilà les deux tiers de » morts, depuis qu'on y pratique l'Inoculation; cette » opération a donc plus que quadruplé le nombre des » morts; donc elle est pernicieuse. »

Telle est la force de cette merveilleuse objection, qu'à mesure qu'on augmentera d'une part le nombre des morts de la petite vérole naturelle, & qu'on diminuera de l'autre celui des Inoculés, on trouvera l'Inoculation plus dangereuse. Voilà l'objection adoptée par cinq anciens Docteurs de la Faculté de Paris, nommés Commissaires pour l'examen de l'Inoculation. Voilà ce qu'ils exposent à l'examen de toute l'Europe; & c'est au nom de l'Europe que je les somme de répondre *s'ils ont cru cet argument bon, ou s'ils ont reconnu que c'étoit un amas de sophismes.* Je dis cinq Commissaires & non six, parce que j'excepte M. Macquart, quoiqu'il ait signé le Rapport, & j'espere qu'il m'en saura gré. S'il eût approuvé ce raisonnement, il n'eût pas opiné dans l'Assemblée du 5 Septembre dernier en faveur de l'Inoculation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LA CONDAMINE.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France.

GAZETTE LITTÉRAIRE

DE L'EUROPE.

Du 15 MAI 1765.

I.

RHAPSODIE, *ou Additions aux Lettres ſur les Senſations; par M.* Moſés, *Juif de Berlin.*

APRÈS avoir recherché dans ſes *Lettres ſur les Senſations* (1) l'origine du plaiſir pur, M. Moſés entreprend de nous faire connoître la nature des ſenſations mixtes, composées de plaiſir & de déplaiſir. Sa Métaphyſique n'a rien qui doive allarmer nos Lecteurs; elle eſt lumineuſe, ſenſible, & toujours préſentée d'une maniere grande & noble. M. Moſés ſait répandre la chaleur & la vie ſur les matieres les plus ſéveres & les plus abſtraites. Nous allons expoſer en peu de mots ſon ſyſtême.

Du mêlange ſimple de plaiſir & de déplaiſir découlent pluſieurs ſortes de ſenſations qui toutes different les unes des autres, & s'annoncent par des

(1) Voy. le Journ. Etrang. *Vol. de Mai 1761 & les ſuivans.*

caracteres absolument divers. Telle est la nature de notre ame ; quand elle ne peut pas distinguer deux sensations qu'elle éprouve en même temps, elle s'en compose une particuliere qui differe de toutes deux & n'y a presque rien d'analogue. Qu'on change la moindre circonstance dans les sensations simples dont la mixte est composée, celle-ci changera & prendra une toute autre forme. La compassion, par exemple, est une sensation mixte, composée d'intérêt ou d'amour pour un objet, & de déplaisir sur le malheur que cet objet éprouve. Mais de combien de formes n'est-elle pas susceptible ? Que dans le malheur qui nous affecte on change seulement les temps, la pitié se fera connoître par des caracteres tout différens. Électre versant des larmes sur l'urne de son frere nous inspire une tristesse compatissante, car Électre croit que son frere n'est plus, & rien ne peut la consoler de la perte qu'elle a faite. Ce que nous ressentons à l'aspect des maux que souffre Philoctete est encore de la compassion, mais d'une nature un peu différente ; car les tourmens auxquels cet homme vertueux est en proie sont présens ; c'est sous nos yeux qu'il en est accablé. Mais lorsqu'Œdipe est saisi de terreur au moment où le grand secret se dévoile ; lorsque Monime est effrayée en voyant pâlir le jaloux Mithridate ; lorsque la vertueuse Desdemona (2) frémit aux menaces

(2) Dans *Othello*, Tragédie de Shakespear.

terribles d'Othello qu'elle avoit toujours éprouvé si tendre, quel est alors le sentiment qui nous affecte ? C'est encore de la compassion. Mais ici c'est une terreur compatissante; là une crainte compatissante; ailleurs une tristesse compatissante. Les mouvemens sont différens, quoique dans tous les cas l'essence des sensations demeure la même; car chaque espece d'intérêt ou d'amour nous disposant à nous mettre à la place de l'objet aimé, il faut que nous partagions toutes les especes de souffrances qu'endure cet objet, & c'est ce qu'on appelle très-énergiquement *compassion*. Donc la crainte, la frayeur, la colere, la jalousie, la vengeance, & en général tous les sentimens désagréables, sans excepter même l'envie, pourront résulter de la compassion ? Donc c'est mal à propos que la plûpart des Critiques ont divisé les passions tragiques en compassion & en terreur. Est-ce que la terreur théâtrale n'est pas de la compassion ? Eh pour qui sommes-nous donc allarmés lorsque Mérope leve le poignard sur son fils ? Est-ce pour nous ? non sans doute, mais pour Égiste dont la vie nous est chere, & pour une mere abusée qui prend son propre fils pour l'assassin de son fils. Si nous ne voulons donner le nom de compassion qu'au déplaisir que nous ressentons à l'aspect du mal présent d'autrui, il faut que nous distinguions d'avec la compassion proprement dite, non-seulement la terreur, mais en-

core toutes les passions qui nous sont communiquées & que notre ame partage.

Les sensations mixtes sont à la vérité moins agréables que le plaisir pur, mais elles pénetrent plus avant dans l'ame & y retentissent plus longtemps. Ce qui n'est que simplement agréable amene bientôt la satieté & enfin le dégoût. Toujours nos desirs s'étendent au-delà de la jouissance, & lorsqu'ils ne trouvent pas une satisfaction complete, l'ame aspire au changement. Au contraire le désagréable, en se mêlant à l'agréable, captive l'attention, retarde & quelquefois même empêche la satieté. L'expérience prouve qu'à l'égard des sens le plaisir entraîne bientôt le dégoût s'il ne s'y mêle quelque irritation. Il en est de même des affections de l'ame; la colere & l'affliction sont moins agréables sans doute que le badinage & la gaîté; l'affliction & la colere ont cependant un attrait inexprimable. Rien ne charme tant l'homme en colere que son emportement; & celui qui regrette la perte d'un ami fuit dans la solitude pour jouir sans distraction de sa douleur. Tout le monde est en état de se convaincre que l'affliction est un mêlange de sensations agréables & désagréables. Quant à la colere, on sait qu'elle est composée du déplaisir sur une offense reçue & du desir de se venger. Ces idées lutent ensemble dans un cœur irrité & produisent des mouvemens absolument opposés.

Tantôt le ſang s'épanche dans les parties extérieures de l'homme en colere, les yeux lui ſortent de la tête, ſon viſage s'enflamme, il frappe du pied & s'agite avec fureur; voilà les caracteres de la paſſion dominante de ſe venger. Tantôt le ſang reflue vers le cœur, le feu des regards s'éteint, les yeux s'enfoncent, le viſage pâlit, les bras tombent & la tête demeure penchée vers la terre; voilà les caracteres infaillibles du déplaiſir dominant que cauſe une offenſe reçue.

La colere n'exiſtant donc jamais ſans le deſir de ſe venger, l'ame, qui dans la chaleur de la paſſion aime la vengeance comme ſa félicité ſuprême, ſe nourrira voluptueuſement de cette idée & prêtera difficilement l'oreille aux conſeils contraires de la raiſon; donc la colere appartient à la claſſe des ſenſations mixtes, & delà vient l'attrait puiſſant qu'y trouve l'ame irritée.

L'immenſité produit auſſi une ſenſation mixte de plaiſir & de déplaiſir, qui d'abord excite un friſſonnement & lorſque nous continuons à la conſidérer, un eſpece de vertige. Soit que cette immenſité conſiſte dans une grandeur étendue ou non étendue, permanente ou non permanente, dans tous ces cas la ſenſation eſt la même. L'Océan, une plaine d'une vaſte étendue, l'armée innombrable des étoiles, l'eſpace, le temps, toute hauteur ou toute profondeur qui nous fatigue, un grand génie, de grandes

vertus que nous admirons, mais que nous ne pouvons atteindre, comment envisager ces objets sans frissonnement ? comment en soutenir la contemplation sans un agréable vertige ? Cette sensation est donc mixte ; la grandeur de l'objet nous procure du plaisir, mais l'impossibilité d'en saisir les limites mêle à ce plaisir une sorte d'amertume qui le rend encore plus piquant. Observons ici une différence ; quand un de ces grands objets ne nous offre aucune variété, comme le calme de la mer, la stérilité d'une plaine, &c. notre étonnement se change en un espece de dégoût & nous sommes obligés d'en détourner nos regards ; mais l'immensité du systême de l'univers, la grandeur d'un génie extraordinaire, & la sublimité des vertus rares étant aussi variées que grandes, aussi parfaites que variées, le déplaisir attaché à les considérer est uniquement fondé sur notre foiblesse ; aussi ces sortes de spéculations procurent-elles un plaisir d'autant plus grand que l'ame ne peut jamais en être rassasiée. Quelles sensations délicieuses s'emparent de tout notre être quand nous nous représentons la perfection immense de Dieu ! Notre impuissance nous accompagne à la vérité dans cet essor & nous précipite dans la poussiere. Mais d'une part le ravissement où nous plonge la contemplation de l'infinité de cet Être, & de l'autre le sentiment humiliant & triste de notre foiblesse venans à se confondre, excitent en

nous une ſenſation plus que voluptueuſe. Après un inſtant de repos nous riſquons un ſecond, un troiſieme eſſai, & l'objet étant toujours inacceſſible la ſource du plaiſir eſt toujours inépuiſable. Nous ſerions trop heureux ſi toute notre vie ſe paſſoit ainſi à eſſayer ſans ceſſe de ſaiſir les perfections divines.

Or ſi la contemplation des perfections divines ne laiſſe pas d'être accompagnée d'un ſentiment de déplaiſir, on peut affirmer qu'à la rigueur il n'y a point de plaiſirs purs pour les êtres bornés. Cependant il eſt encore moins vrai qu'il exiſte des peines pures; le plaiſir pur a du moins un objet exiſtant, & néceſſairement exiſtant; mais l'objet d'une peine ſans mêlange ne ſe trouve pas même dans l'empire de la poſſibilité; il n'y a pas juſqu'à l'idée chimérique qu'on ſe forme du plus imparfait des êtres qui ne procure quelque plaiſir; autrement nos Poëtes ne pourroient pas s'en ſervir avec tant d'avantage: il eſt vrai que pour contenter notre imagination les Poëtes accordent à leur être fictif d'autant plus de pouvoir & de connoiſſance qu'ils augmentent ſa méchanceté morale; mais la raiſon trouve ce contraſte ridicule, & a honte de l'imagination qui peut s'amuſer d'une idée ſi monſtrueuſe.

Tout mal qui ſe trouve dans la nature doit être néceſſairement mêlé à quelque bien, & ne peut plus dès-lors exciter de déplaiſir pur. Notre ame, toutes les fois qu'elle choiſit, balance les perfections & les

imperfections d'un objet. Reconnoît-elle que le mal l'emporte, elle abhorre l'objet, elle souhaite qu'il n'existe pas & qu'il ne dépende que d'elle d'en empêcher l'existence. Mais le mal est-il fait? est-il arrivé sans notre faute, sans qu'il nous ait été possible de l'empêcher? tout homme alors éprouve un desir véhément de l'envisager & de jouir du sentiment mixte qu'éveille un pareil spectacle. Après le terrible carnage de Zorndorf, tous nos Citoyens accoururent sur le champ de bataille. Le Philosophe même, qui pour empêcher le mal eût donné volontiers sa vie, marchoit dans des ruisseaux de sang humain & se plaisoit à contempler les ravages de la guerre.

Dès que nous ne voyons plus le mal comme l'objet de notre choix, il se réunit une infinité de motifs qui nous excitent à le considérer. D'ailleurs la connoissance & la haine du mal sont une perfection de l'homme. Nous abhorrons l'imperfection, & non la connoissance de l'imperfection; nous fuyons le mal, & non le pouvoir de le connoître & de le condamner. Comme ce sont-là des facultés essentielles de notre ame, nous devons nécessairement trouver du plaisir à les exercer.

C'est parce que la description de tout sentiment mixte est toujours intéressante que nous lisons avec tant de plaisir l'Histoire des grandes révolutions & des temps de troubles. Attribuer ce plaisir à la

méchanceté naturelle de l'homme, c'eſt offenſer l'humanité. Dans l'âge même de l'innocence nous écoutons avec plaiſir les aventures les plus terribles.

« Une antique Villageoiſe, dit l'Auteur des *Plai-
» ſirs de l'Imagination*, ſuſpend par ſes récits l'atten-
» tion de ſes tendres enfans ; ſes paroles leur inſpi-
» rent l'étonnement ; elle les entretient de ſortileges,
» d'eſprits malfaiſans........ elle leur montre
» des phantômes errans durant le ſilence de la
» nuit, ſecouant leurs chaînes & tournant avec leurs
» torches infernales autour de la couche du meur-
» trier. Chaque fois qu'elle interrompt ſon récit
» effrayant, le cercle qui l'environne ſe rapproche
» par crainte ; chacun ſe regarde ſans parler ; on
» friſſonne ; on pouſſe des ſoupirs entrecoupés ; l'at-
» tente les ſuſpend autour de leur bonne mere ; ils
» continuent à l'écouter, & les cœurs ſe rempliſſent
» de terreurs agréables. »

Il faudroit être plus miſanthrope que Mandeville pour voir dans ces amuſemens enfantins un fond de corruption & de malice. Pour moi je n'y trouve que le puiſſant attrait du ſentiment mixte, ſentiment auſſi innocent en lui-même que tous ceux avec leſquels le Ciel nous a fait naître.

Quelques-uns d'entre ces Philoſophes qui prétendent connoître la meſure & le poids des ſenſations, ont cru qu'il falloit qu'il y eût dans le monde plus

de malheur que de bonheur, par la raiſon qu'on y pleure plus qu'on n'y rit. Il n'y a que ceux qui ont paſſé une beaucoup plus grande partie de leur vie à rire qu'à penſer qui puiſſent ſoutenir ſérieuſement cette opinion. Il eſt faux que les pleurs ſoient toujours une marque de malheur; & il eſt également faux que les ris ſoient toujours un ſigne de bonheur. Ces deux mouvemens au premier aſpect paroiſſent être diamétralement oppoſés, & cependant au fond ils ont une même origine.

Le *pleurer* eſt un ſentiment mixte de plaiſir & de déplaiſir qui prend ſa ſource dans la connoiſſance ſpéculative du contraſte entre une perfection & une imperfection qui toutes deux nous affectent fortement. Voilà pourquoi nous pleurons au moment que nous ſommes heureux & que nous nous rappellons vivement le malheur que nous avons éprouvé, & ce ſont-là des larmes de joie; ou quand nous ſommes malheureux & que nous nous rappellons un bonheur paſſé, & ce ſont-là proprement les larmes que nos Philoſophes regardent comme l'expreſſion de la peine. Quelle erreur! Lorſque la peine eſt vive & profonde, lorſqu'elle s'empare de l'ame & qu'elle étouffe toute idée acceſſoire, nos yeux ſont ſecs, nos regards ſont immobiles, il eſt impoſſible de pleurer. Ce n'eſt qu'au moment où les idées acceſſoires ſe réveillent dans notre ame, où nous

pouvons comparer notre malheur préſent avec notre bonheur paſſé, que nous nous attriſtons, que le cœur ſe ſoulage, que l'œil ſe dilate & répand des larmes plus agréables pour l'affligé que le plaiſir des ſens le plus délicieux. En faut-il davantage pour prouver que le *pleurer* eſt un ſentiment mixte, composé de plaiſir & de déplaiſir, & qu'on n'eſt pas toujours malheureux quand on peut répandre des larmes.

Le *rire* eſt tout auſſi peu une marque infaillible de bonheur. Il eſt fondé, ainſi que le *pleurer*, ſur un contraſte entre une perfection & une imperfection. Mais ce contraſte, pour être ridicule, ne doit pas être d'une grande importance ni nous intéreſſer trop vivement. Les extravagances dont les ſuites peuvent être funeſtes excitent des larmes de pitié; mais celles qui ne ſont accompagnées d'aucune eſpece de danger n'excitent que le rire. On appelle un pareil contraſte *abſurdité*: auſſi dit-on que tout ridicule ſuppoſe une abſurdité. Toute diſcordance entre le moyen & la fin, entre la cauſe & l'effet, entre le caractere d'un homme & ſa conduite, entre les penſées & la maniere dont elles ſont exprimées; en général tout ce qu'il y a de reſpectable, de magnifique, d'important & de noble, mis en oppoſition avec le bas, le mépriſable & le petit dont les ſuites ne nous mettent dans aucun embarras, eſt riſible. Ce

Philoſophe qui, cherchant dans un magnifique Temple d'Egypte la Divinité qu'on y révéroit, apperçut ſur l'Autel un ſinge, ne put ſans doute s'empêcher de rire. Mais bientôt il dut réfléchir ſur les triſtes ſuites d'une ignorance auſſi ſtupide, & dès-lors l'objet lui parut ſans doute plus affreux que riſible. Le Spectateur rit de l'hypocriſie de *Tartufe*, ainſi que de la ſimplicité d'*Orgon*, tant que ni l'une ni l'autre ne lui laiſſent entrevoir aucune ſuite dangereuſe. Mais le trompeur vient il à ſe montrer dans tout ſon jour? le trompé paroît-il en danger? le rire ſe change en horreur & en pitié .... La même circonſtance peut paroître riſible à l'un & douloureuſe à l'autre, ſuivant que l'on prend plus ou moins d'intérêt à celui qui s'y trouve. Les extravagances de nos amis nous font ordinairement de la peine, celles de nos ennemis nous font plaiſir, & celles des perſonnes indifférentes nous font rire. Le rire eſt donc un mouvement particulier accompagné d'une ſorte de ſenſation mixte; mais en lui-même il eſt auſſi néceſſaire pour notre félicité que le ſentiment d'horreur à l'aſpect de l'immenſément grand. Du reſte le Philoſophe qui pleuroit ſur la folie des hommes étoit peut-être plus heureux que celui qui paſſa ſa vie à en rire.

La ſuite pour l'Ordinaire prochain.

II.

PORTRAIT DE MON AMI.

CLÉON reçut en naiſſant cette délicateſſe d'organes qui accompagne ſouvent le génie; un feu brûlant coule dans ſes veines & répand la vie ſur toutes ſes actions; ce feu le nourrit & le conſume; ſon eſprit lui fournit une vigueur que ſon tempéramment lui refuſe; qu'un mot réveille une idée intéreſſante, auſſi-tôt on le voit treſſaillir, il ſe leve, il parle, il s'agite, il ſemble dire, je n'exiſte que pour ſentir & pour connoître.

Quelle vie! quelle expreſſion dans ſes regards! que de femmes envieroient ſes yeux! mais non, ils lancent le feu du génie; & quoique très-gracieux ils ne ſont pas faits pour orner le front de Vénus ou celui des Graces.

Ses traits ne ſont ni mâles ni efféminés, ſon ſourire eſt doux & tendre; ſa phyſionomie fine, expreſſive, un peu ſinguliere, peint naturellement la candeur & la gaîté; mais les fréquentes ſecouſſes d'une imagination impétueuſe lui font exprimer ſucceſſivement le mépris, la colere ou l'indignation; en un mot, on ne peut regarder ſa figure que comme le miroir de ſes idées. Eſt-il beau? eſt-il laid?..... Dites-moi ce qu'il penſe dans ce moment, & je répondrai.

Le cœur de mon Ami eſt ineſtimable à mes yeux; époux vertueux & fils attentif & ſoumis, dans les petits ſoins qu'il donne ſans ceſſe aux devoirs de la nature & de l'amitié, on ne reconnoît plus ce mépris qu'il prétend éprouver pour les délicateſſes minutieuſes, cet amour des grands principes qui lui fait abhorrer les détails. Soyons humains, dit-il quelquefois, mais que le bien ſoit l'ouvrage de notre raiſon & non celui du cœur dont la ſenſibilité n'eſt jamais que foibleſſe; point de compaſſion, c'eſt une petiteſſe; ſon orgueil la bannit, il eſt vrai, mais elle fuit au fond de ſon cœur. Son eſprit dédaignant de ſuivre un ſentier battu, s'écarte, ſans s'égarer, dans des routes inconnues; ſon cœur, incapable de s'éloigner de la bonne nature, marche toujours à côté d'elle; ainſi ſes ſentimens & ſes idées different conſtamment. Ses principes le tyranniſent. Cléon a paſſé ſa vie à combattre ſes paſſions, & le combat n'eſt pas fini.

Que de chimeres dont il s'engoue! Il ſuffit pour cela qu'elles lui paroiſſent dignes de ſon admiration. Stoïciſme rigoureux, prodiges de l'antiquité, ignorance, ſimplicité des Peuples ſauvages, ce ſont autant de phantômes qui enchantent ſon imagination.

Vaudroit-il mieux l'avoir pour ami que pour amant? Dans l'amour il porteroit trop d'enthouſiaſme; peut-être ne chériroit-il que le ſimulacre de

ſon imagination; d'ailleurs il ſeroit difficile de le ſatisfaire, parce qu'il ſeroit difficile d'aimer comme lui. Si Cléon m'avoit aimée, je douterois qu'il m'eût connue; ſon amitié me flatte davantage. Conſtant en amour comme en amitié, amant délicat, paſſionné, preſque jaloux, il portoit le deſpotiſme au ſein de l'amour, & la liberté dans le mariage.

Il eſtime les femmes autant qu'il en eſt eſtimé; car perſonne n'a plus que lui le goût de l'honnête; il l'aime par inſtinct, & jamais l'eſprit ou la beauté n'ont pû le réconcilier avec l'indécence. Il n'a aimé qu'une fois, au moins à ce qu'il dit; les bleſſures de ſon cœur ont tourné au profit de ſon ame; quand l'un s'eſt flétri, l'autre s'eſt ranimée; moins tendre, il s'eſt élevé, & il a pris de la vigueur en perdant de ſa ſenſibilité.

Ses amis ſont bien ſes amis, mais que le nombre en eſt petit! Cléon n'en perd aucun par ſa faute; il joint à l'énergie de l'amitié la délicateſſe de l'amour; il exige de ſes amis ce qu'il ſe ſent capable de faire pour eux, & peu de gens le peuvent.

Son amour propre eſt de la plus grande inconſéquence: tout à la fois timide & confiant, il ſe croit capable des plus grandes choſes, & quand il faut mettre la main à l'œuvre il ne ſent plus que ſa foibleſſe.

Au milieu de ſes amis ſon eſprit eſt vif, doux;

confiant; le sentiment parle chez lui par épigrammes; il est trop fin pour être fade.

Éloquent lorsqu'il le faut, Cléon sait éviter également le ton emphatique & le ton décisif; simple, naturel, il parle de lui-même avec complaisance, & de ses amis avec transport.

Personne ne sait rendre les autres plus contens d'eux-mêmes; vous vous trouvez de l'esprit avec lui & vous en avez réellement; vous jouissez de vous-même avec délices, mais votre lassitude vous avertit des efforts qu'il vous a fait faire.

Personne ne croit plus écouter que mon ami, & je n'en suis point étonnée; un instant de silence est pour lui un siecle de pensée, & c'est par elle qu'on doit mesurer le temps.

Cléon néglige trop les petits devoirs de la société, il ne voit que ceux qu'il aime, je crains qu'enfin il ne vive seul.

Cléon n'est la dupe de personne; sincere jusqu'à l'imprudence, on croit souvent être plus fin que lui; il est vrai que la plûpart des gens lui sont si indifférens qu'il ne sauroit être fin avec eux. Son génie est bien supérieur à son esprit; l'un m'amuse & l'autre m'étonne; un Ouvrage de génie lui coûteroit moins qu'un Ouvrage d'esprit; ses yeux ne sont pas des miroirs taillés à facettes, il voit l'ensemble & craint de s'arrêter sur les détails; un coup

d'œil

l'œil suffit pour l'un, il faut du temps pour l'autre; il esquisse; mais il finit rarement; fait pour le grand, ses talens demandoient un grand théatre; son cœur dédaigne une petite gloire & son cœur conduit son esprit. Il a creusé bien des sujets; s'il écrivoit sur la Théologie il feroit une révolution comme Luther, il a autant de châleur dans l'imagination & autant de force dans l'ame.

L'influence de son cœur & celle de son esprit, si différens entr'eux, se seront sans doute confondues pour lui former un caractère singulier: quel plaisir de démêler ces nuances; mais il est difficile de les bien saisir. Voici les traits principaux qui le distinguent : enthousiasme pour l'humanité; profond mépris pour les hommes; passion pour la gloire; négligence pour les moyens qui y conduisent; constance dans ses goûts, inconstance dans ses idées; cœur assez vaste pour contenir le genre humain, assez étroit pour ne recevoir que deux ou trois amis. Ah! que je voudrois être du nombre! (1)

(1) Ce *Portrait* est de la même main à qui nous devons la traduction de l'Élégie Angloise de M. Gray, qu'on a lue avec tant de plaisir dans notre dernier *Supplément*. Le mérite de la ressemblance sera perdu pour nos Lecteurs, mais il aura le sort des portraits du Titien & de Van Deck; il intéressera toujours par la vivacité du coloris, la hardiesse du dessin, la vie & l'expression. L'aimable Auteur de ce petit Ouvrage, en peignant le caractere de son ami, a peint en même temps le sien; c'est celui d'une ame honnête, délicate & très-sensible, d'une imagination vive & forte, d'un esprit fin, accoutumé à observer & à réfléchir.

III.

« Freundschaftliche Pœsien eines Soldaten, &c. »
Poésies familieres d'un Soldat. A Berlin & à Leipsick, *chez* Biernstiel. 1764. *in*-8°.

HEureuses les filles de mémoire quand elles trouvent des amis parmi les enfans de Mars! Quels sentimens, quelles pensées sublimes ne sont pas capables d'inspirer au Héros Poëte les scenes grandes & variées de la guerre!... Un Militaire, à qui le doux commerce des Muses a formé le cœur, n'oublira jamais qu'il est homme : il volera au secours des malheureux, & ses lauriers ne verdiront pas moins quand ils seront arrosés des larmes de la reconnoissance que lorsqu'ils seront teints de sang : il protégera les Monumens de l'Art au lieu de les détruire; & la postérité, loin de maudire sa mémoire, parsemera sa tombe de fleurs.

L'Auteur des Poésies que nous venons d'annoncer est du petit nombre des Officiers Allemands qui aux chants terribles de la trompette ont souvent mêlé les doux sons de la flûte. Ses Ouvrages annoncent un caractere tendre & délicat; on y trouve la sensibilité & le ton de Tibulle. Voici quelques traits d'une de ses Epîtres *sur la Moralité & sur le Sentiment*.

« Non, la pitié ne dégrade point un cœur : le

» Héros ne s'arme que contre l'ennemi armé, &
» non pour le malheur de sa Patrie. Dans les An-
» nales de Magdebourg sont écrites avec le sang
» des Citoyens les actions qui détruisent la gloire
» de Tylly (1). Qui est-ce qui a donné le nom de
» Héros au Barbare qui défit à Liegniz l'armée gé-
» néreuse de Henry? Les marques de sa honte sont
» empreintes sur les murs de Wahlstadt (2). La haine
» & l'exécration sont aujourd'hui la récompense de
» ces hommes destructeurs. Combien de couronnes
» de lauriers se flétrissent sur la tête des Héros qui
» n'ont gagné que trop de batailles, qui n'ont dévasté
» que trop de Provinces! Blâme qui voudra la sensi-
» bilité de mon cœur: lorsqu'une sombre vapeur s'é-
» leve fumante du sein des flots & plonge le jour de la
» contrée dans un crépuscule grisâtre, lorsque dans
» l'obscurité de la nuit le Ciel s'allume & qu'un
» tourbillon de flammes annonce le séjour de l'en-
» nemi, mon ame s'ouvre aux sentimens de la plus
» tendre pitié. Eh comment à l'aspect des maux que
» souffre l'innocence demeurerois-je insensible, quand

(1) Ce fut en 1631 que le Comte de Tylly, affectant d'entrer en composition, surprit Magdebourg & la saccagea entierement après avoir fait égorger les habitans de tout sexe & de tout âge.

(2) Grand Village dans la Basse-Silésie, à une lieue de Liegniz, célebre par une bataille qui s'y est donnée en 1241 entre les Tartares & les Chrétiens sous Henry le Pieux & dans laquelle ces derniers furent entierement défaits: on raconte que les Tartares renvoyerent dans leur Pays neuf paniers remplis d'oreilles de Chrétiens.

» au milieu de ces horreurs les animaux eux-mêmes
» s'attendrissent ! Ames de fer, écoutez les gémisse-
» mens de ces colombes qui cherchant leur premiere
» demeure ne trouvent plus que cendre & que ruines.

» Le courage fait la gloire du Guerrier & le bien
» des armées; mais la sensibilité n'éteint pas le cou-
» rage. Je dors d'un sommeil léger & tranquille au
» bruit du tonnerre des combats ; ces hauteurs cou-
» vertes des pavillons d'une double armée d'ennemis
» retracent à mon imagination la double cime du
» Mont Sacré où je crois entendre Melpomene gémir
» de la perte de son favori, l'Infortuné Günther (3)
» dont un sort ennemi persécuta le génie. »

Notre Auteur est, comme tous les Poëtes, grand ami de la nature. « Que j'aime, dit-il dans une de ses
» Epîtres, que j'aime à contempler la parure de cette
» prairie & l'obscurité de ces forêts éclairées par les
» rayons silentieux de la Lune ! je te salue ô ruisseau
» qui serpentes à travers le vallon & qui bondis par-
» dessus les cailloux & les racines. Que les plus belles
» fleurs naissent sur tes rives, que la plus charmante des
» Nayades se mire dans le crystal de tes ondes ! Je te
» salue, ô bocage, vêtement de ces montagnes éle-
» vées ! Que jamais la coignée de la guerre n'éclair-
» cisse ton obscurité ! Répans des ombres bienfai-
» santes sur la vallée; sois l'orchestre de la nature,

(3) Poëte Allemand mort de misere à Jena le 15 Mars 1723.

» ne s'agite que par le souffle du zéphir, puissent tes
» racines se renforcer chaque année. »

Nous avons lu avec plaisir cette description de l'hiver. « Aussi loin que la vue peut s'étendre, la
» neige est le vêtement de la terre, les Villages dis-
» persés dans la campagne paroissent solitaires, &
» nul arbre ne protege plus leurs chaumieres, quand
» la pluie, la grêle & la neige viennent fondre sur
» leurs toîts. Une glace luisante entoure la tige du
» bouleau blanc; & les flocons, soufflés par Borée,
» blanchissent la tête touffue des sapins; le poids
» des frimats fait courber les arbrisseaux élancés : le
» bosquet d'aubépine ne retentit plus que du ra-
» mage solitaire de la mésange. Le feu se concen-
» tre dans le sein de la terre. On n'entend plus la
» voix de l'allégresse résonner à travers la contrée
» délaissée; refroidie, impuissante la roue de la na-
» ture s'arrête. L'étang, cuirassé d'une glace épaisse,
» ne sert plus de miroir aux jeunes filles de ces ha-
» meaux fortunés. C'est dans cette vallée, à moitié
» engloutie par la neige, auprès d'un courant dont le
» souffle de l'aquilon n'a jamais enchaîné l'onde
» sauvage, que j'ai établi aujourd'hui ma demeure....
» Demeure incommode pour nos Sybarites, mais où
» je trouve mille charmes après les fatigues des camps.
» Vainement la tempête agite sur le sommet des
» montagnes les pins résineux & fait trembler les

» chênes superbes jusques dans les profondeurs de
» leurs racines: Assise au pied des rochers mon hum-
» ble demeure brave les fiers autans. O que mon cœur
» n'est-il de même à l'abri des assauts du destin! »

I V.

« Parere intorno una Medaglia di Siracusa per oc-
» casione dellaquale si parla dei Professori Antichi
» dell'arte del Disegno, *in*-8°. Bologna, 1764.
» P. 115. »

SENTIMENT *sur une Médaille de Siracuse, &c.*

CETTE ancienne Médaille se voit à l'Institut de Bologne; l'Auteur l'a fait graver à la tête de sa Dissertation; elle représente d'un côté la tête de Proserpine artistement coeffée; le champ est parsemé de Dauphins; elle a pour légende ces mots ΤΩΝ ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ écrits en lettres majuscules. Au revers est un char attelé à quatre chevaux dont un Conducteur paroît fort attentif à diriger la course. Au-dessus plane une Victoire tenant de deux mains une Couronne d'où pend un petit tableau qui contient le nom d'*Evenete*, c'est-à-dire, selon notre Auteur, le nom du Conducteur même.

L'Auteur, à l'occasion de cette Médaille, qu'il attribue à Hiéron l'ancien & qu'il prétend avoir été gravée dans un temps où l'Art même du Dessin n'étoit pas encore connu dans la Grece, recherche

l'origine du Deffin, & nous fait connoître les plus anciens Maîtres de cet Art. Les Siciliens, à ce qu'il assure, sont une des premieres Nations qui s'y soit appliquée; ils le cultivoient longtemps avant les Grecs; il en donne pour preuve la Médaille très-ancienne dont il donne la description. Il ne craint pas même d'affirmer que l'Éloquence, l'Art Militaire & Gymnastique ont pris naissance en Sicile, ou du moins qu'ils y étoient cultivés dans la plus haute antiquité. Il traite cette matiere avec une grande érudition; il en falloit moins & plus de preuves.



V.

On vient d'imprimer à Naples une Lettre Latine adressée aux Savans sur la perfection des Télescopes. Elle est du Pere *Torre*, connu dans la République des Lettres par quelques Écrits dignes d'estime. L'Auteur parle avec éloge des excellens Ouvrages qu'ont publiés MM. d'Alembert, Clairaut & Euler sur le aberrations de sphéricité & de réfrangibilité; il est cependant fort éloigné de croire que ces grands Géometres aient épuisé la matiere. Leurs découvertes & la combinaison d'un double objectif ne remédient pas, selon lui, à l'imperfection qui provient des lentilles oculaires. Il prétend que la nouvelle construction des Telescopes laisse de l'obscurité dans l'objet,

ce qui diminue beaucoup le mérite de l'invention? A cet inconvénient, dit-il, se joint encore la difficulté de donner aux objectifs la forme prescrite par le calcul. Le Pere *Torre* substitue ses propres expériences aux nouvelles découvertes, & se flatte que par sa méthode on parviendra à donner enfin la plus grande perfection possible aux Telescopes.

Cette méthode paroît se réduire principalement à la forme des oculaires. Nous ne rapporterons ici qu'une des trois expériences décrites dans cette Lettre; elle suffira pour faire connoître tout l'artifice de la construction.

Le Pere Torre a pris deux Lunettes dont l'une portoit un verre objectif de deux palmes & demie, l'autre un objectif de dix palmes; il a changé les oculaires dans l'une & dans l'autre, en sorte qu'il a substitué à la place de la lentille entiere deux autres oculaires planes convexes, dont chacun avoit un rayon de sphéricité égal au rayon de toute la lentille. Il a donc adapté dans chaque lunette deux demi-lentilles renfermées dans un anneau ou espece de diaphragme, mais éloignées l'une de l'autre d'environ une ligne, de maniere que les deux convexités se regardoient mutuellement, c'est-à-dire, qu'une des surfaces planes étoit tournée vers le spectateur & l'autre vers l'objet. Tout étant ainsi disposé, il a observé une augmentation considérable dans la gran-

deur apparente de l'objet & le champ de la lunette lui a paru beaucoup plus grand. Enfin, il a jugé sa lunette qui n'étoit que de deux palmes & demie, meilleure qu'une lunette de M. Dollond, quoique celle-ci eût une palme de plus. Quant à la lunette de dix palmes il prétend qu'elle aggrandissoit l'image autant qu'une lunette de quarante.

De quelque estime que nous soyons remplis pour l'Auteur de cette Lettre, nous n'avons pu voir sans surprise de pareilles expériences annoncées avec taut de confiance. Il est certain que l'emploi d'un double oculaire ne corrige point l'aberration de sphéricité & de réfrangibilité dans l'objectif; ce qui fait cependant le principal défaut des Télescopes. Le Pere Torre a employé à la vérité un double objectif dans une de ses expériences, mais il ne paroît pas qu'il y ait beaucoup gagné, & la perfection qu'il attribue à ses Télescopes paroît dépendre entierement de l'artifice des oculaires. Nous avouons que nous ne comprenons pas la raison de cette perfection; il est évident que les défauts de l'objectif restent les mêmes & que ceux des oculaires ne sont point corrigés, puisqu'il est démontré que deux lentilles de la même forme ne peuvent faire disparoître les aberrations de sphéricité & de réfrangibilité.

Il seroit à souhaiter que le P. Torre nous eût expliqué ses expériences d'une maniere moins obscure

& que les *data* qu'il propose aux Géometres pour résoudre les problêmes qui ont rapport à ses découvertes, fussent plus intelligibles. Du reste, les problêmes qui peuvent appartenir à ses Télescopes sont fort aisés & ne dépendent que des premiers principes de la Dioptrique, qui n'offrent aucun des avantages que nous annonce cette Lettre. Cependant comme l'honnêteté & la bonne-foi de l'Auteur sont connues, nous pensons que le défaut qu'on trouve dans ses principes doit s'attribuer à l'insuffisance des détails qui auroient du accompagner ses expériences, & plus encore au manque de clarté dans les questions qu'il énonce.

Le Pere Torre n'a pas saisi la théorie des grands Géometres qui ont traité cette matiere; ils ont tous considéré les aberrations, non-seulement dans les objectifs, mais encore dans les oculaires. On a construit selon cette théorie d'excellens Télescopes qui n'ont aucun des défauts que leur impute le P. Torre. Enfin, il paroît qu'on a porté cette matiere à toute la perfection dont elle est susceptible dans la théorie & même dans la pratique, sur-tout depuis la belle découverte de M. Zeiher sur la composition de différentes especes de verres qui produisent la réfraction moyenne & la dispersion plus ou moins grande, à proportion du mélange des matieres dont ces différens verres sont composés.

V I.

« Paragrafo di Lettera scritta al Signor *Francesco* » *Griselini* dal Signor *Antonio Matani*, publico » Professore di Medicina nella Università di » Pisa, &c. »

Extrait d'une Lettre écrite par M. Matani *à M.* Griselini, *&c.*

AU mois d'Octobre 1764 il s'éleva dans la Toscane des vents furieux dont les effets méritent l'attention des Philosophes. Il faut remarquer que vers la fin de Septembre les Alpes, & particulierement les Apennins, n'étoient point, comme à l'ordinaire, ensevelis sous la neige. M. Matani se trouvoit alors à Pistoie; son Barometre étoit à 27 p. 5 l. $\frac{1}{2}$, son Thermometre à 7 d. $\frac{3}{4}$, son Hygrometre à 5 d., & son Anemometre devint plus irrégulier qu'à l'ordinaire. Au commencement d'Octobre l'atmosphere changea tout-à-coup & le temps fut très-bisarre. Il s'éleva un vent du Midi qui fit tort aux plantes foibles. Le 23, à 3 h. $\frac{1}{4}$ après-midi, différens vents de Nord & d'Est soufflerent jusqu'au lendemain matin, 11 h., accompagnés d'une forte pluie & d'un bruit extraordinaire qui épouvanta tous les habitans de la Ville de Pistoie & de la campagne. Le Barometre étoit alors à 27 p. 3 l. $\frac{1}{2}$, le Thermometre

à 9 d. ½, l'Hygrometre à 4 d., l'Anemometre, très-irrégulier. Le vent fit les plus grands ravages; il déracina & enleva une infinité d'arbres de toute eſpece ſur les montagnes & dans la plaine; il renverſa dans la Ville un grand nombre de murailles, de toîts & de colonnes; il força pendant la nuit la porte de la Ville du côté du Nord, quoiqu'elle fût d'un bois très-dur & très-peſant revêtu de fer, & l'ouvrit malgré les ſerrures & tous les ferremens qu'il mit en pieces. Il ne fut pas poſſible d'en obſerver la direction & de reconnoître s'il ſouffloit en droite ligne ou en tourbillon. Il fut très-violent dans le territoire de Piſtoie du côté du Nord, ſur-tout vers Cutigliano, San-Marcello, Cacinana & Treppio; on en reſſentit auſſi les funeſtes effets à Bologne, à Modene, à Maſſa, à Pietra-Santa & dans les lieux voiſins montagneux, qui bientôt après furent couverts de neige. Le territoire de Piſtoie eſt ſitué de maniere à éprouver ſouvent de pareils ouragans; ſa poſition eſt ſemblable à celle des Antilles où ils ſont très-communs. Il faut avouer cependant que, quoique les variations de l'air y ſoient fréquentes, particuliérement en Automne, le vent y a rarement ce degré de violence.

M. Matani répand quelque jour ſur la théorie des vents dont la cauſe phyſique eſt encore un myſtere; ſa Lettre contient auſſi un article ſur la forme dont les différentes particules de la neige ſont ſuſceptibles.

Ses remarques ſont juſtes & lumineuſes ; mais après les avoir lues on ne voit pas que la théorie de la neige ſoit guère mieux connue que celle des vents.

****

VII.

« An Eſſay on the Conſtitution of England. »

Essai ſur la Conſtitution d'Angleterre.

DANS le premier Extrait que nous avons donné de cet *Eſſai*, nous nous ſommes arrêtés à la mort de Charles Ier. Nous allons en reprendre la ſuite en donnant ſimplement le précis des idées de l'Auteur.

Les différentes factions, civiles & religieuſes, qui s'étoient réunies pour ſoutenir ce qu'elles appelloient la bonne cauſe, n'eurent pas plutôt gagné le deſſus, qu'elles s'apperçurent bien que leurs principes & leurs intérêts reſpectifs étoient auſſi oppoſés que ceux qui les avoient animées contre leur Roi ; ainſi après l'avoir fait périr ſur un échafaud, après avoir bouleverſé le Gouvernement établi, elles ne furent pas en état de ſe concerter pour en établir un autre à la place ; & aucune des factions ne fut aſſez prédominante pour forcer les autres au ſilence. Cet état des choſes auroit néceſſairement produit une anarchie deſtructive, ſi les querelles précédentes n'a-

avoient formé un corps de Soldats braves & bien disciplinés, capables de donner la loi & de rétablir l'ordre dans le sein de leur Patrie troublée & divisée.

C'est par le secours de ces Constituens qu'Olivier Cromwell osa s'emparer de la premiere Magistrature de la Grande-Bretagne; mais cet habile usurpateur sentit bien que la base de son pouvoir n'avoit qu'une solidité précaire & momentanée; quoiqu'il commandât & se vît obéi en Empereur Romain, il savoit que cette obéissance tenoit à un principe très-variable & très-mobile, c'est-à-dire à l'autorité de ce qu'on appelloit une *République*, qui dans le fond ne valoit pas mieux que la République d'Alger, & n'étoit point calculée pour le méridien d'Angleterre, où le pouvoir doit en peu de temps passer insensiblement dans les mains de ses dépositaires naturels, ceux qui possedent les richesses. Cromwell fit en conséquence plusieurs tentatives pour changer ses Constituens militaires en d'autres plus naturels & plus permanens; mais ce fut sans succès. La mort mit fin à ses projets, & laissa douter s'il eût été capable de venir à bout de ce point essentiel, sans lequel il lui eût été difficile de conserver son pouvoir & impossible de le transmettre à sa postérité. En effet, toute Constitution de Gouvernement qui exige dans son conducteur plus qu'une portion médiocre d'esprit, d'expérience & de vertu, ne mérite pas d'être regardée

comme un établiſſement. La diviſion qui ſe mit dans l'Armée & produiſit une entiere anarchie après la mort de Cromwell, montre bien que l'ordre qui avoit ſubſiſté pendant quelques années étoit l'ouvrage de ſes talens extraordinaires. Dans cette ſituation, toute force étoit ſuffiſante pour rétablir ſur le trône le Roi banni, parce qu'il n'y en avoit aucune en état de s'oppoſer ouvertement à ſa reſtauration.

Jacques I[r] avoit tranſmis à ſes deſcendans ſes opinions pour ainſi dire avec le ſang; ils crurent tous que l'uniformité dans la Religion, c'eſt-à-dire, dans certaines cérémonies, uniformité inſéparablement attachée à certaines opinions métaphyſiques, étoit abſolument néceſſaire pour la ſtabilité du Gouvernement civil & la paix de la Société. Charles II lui-même, qui dans ſa vie privée ne parut pas faire beaucoup d'uſage de la Religion, la regardoit cependant comme un inſtrument utile à l'Art du Gouvernement. Auſſi nous voyons que ce Prince, pendant ſon regne, ſoutint conſtamment quelque Secte Religieuſe contre les autres, & qu'il ne montra de diſpoſition à la tolérance qu'avec le deſſein mal caché de donner la prépondérance au parti le plus intolérant.

Charles II parut rentrer, par la foibleſſe de ſes adverſaires, dans tous les droits de ſa Couronne, & ſe crut d'abord auſſi abſolu que l'avoient été Henry VIII & Eliſabeth; mais les mêmes cauſes qui

avoient restraint l'exercice de l'autorité Royale dans les mains de son pere, le restraignirent dans les siennes. Le commerce avoit fait de très-grands progrès; comme le Roi n'étoit pas Négociant, il ne partageoit pas les nouvelles richesses engendrées par le commerce; entouré de Favoris & de Maîtresses qui l'importunoient de leurs demandes, & ne pouvant satisfaire leur avidité, il eut recours, pour avoir de l'argent, à une foule d'artifices & de petits moyens qui donnerent mauvaise opinion de sa franchise & dégraderent son caractere aux yeux de ses Sujets. Enfin, après un regne de vingt-quatre ans, sans gloire & sans troubles, Charles mourut, laissant la Constitution Britannique dans un état aussi peu assuré que celui où il l'avoit trouvée. Jacques II son successeur gouverna d'après les mêmes principes politiques, & son regne peut être regardé comme la continuation de celui de son frere.

L'Auteur observe que l'extrême desir que montrerent ces deux Princes pour gouverner sans être contredits n'a rien de singulier. Quel est en effet le Souverain qui aime à être contredit? Ce qui les a distingués des autres, c'est leur constance à employer pour atteindre leur but, des moyens qui exciterent nécessairement contre eux une opposition vigoureuse & opiniâtre. Jacques, en voulant introduire la Religion Romaine, agissoit bien plus par ambition pour le pouvoir ab-

solu

lui que par un véritable zele pour cette Religion. En suivant obstinément ce projet imprudent, il fournit contre lui-même au parti de l'opposition, l'arme la plus populaire & la plus formidable, le cri de *liberté de conscience*. L'Armée, qui dans toutes les disputes purement politiques, est la défense naturelle du Gouvernement, ne lui servoit de rien dans cette occasion. Si Jacques eût consulté les Annales de l'Empereur Julien, dont à cet égard il imita l'imprudence sans avoir ses qualités aimables & héroïques, il auroit appris que tandis que la plus grande partie de la Noblesse modeloit sa Religion sur celle de l'Empereur, les Soldats adhérerent constamment à celle de la populace dont ils font toujours partie.

On sait comment Guillaume succéda à Jacques II sur le Trône; cet événement sera une époque mémorable dans l'Histoire de la Grande-Bretagne. Si le parti dominant & ceux qui se plaignoient le plus haut des abus de la prérogative Royale, eussent sincerement désiré d'y mettre des bornes, jamais il n'y auroit eu de moment plus favorable pour cet objet que l'expulsion de Jacques; le Trône étoit déclaré vacant, & la Nation pouvoit disposer de la Couronne aux conditions qu'il lui auroit plu d'y attacher. Mais comme vraisemblablement tous ces bons Patriotes, qui travailloient à augmenter la liberté & le pouvoir du Peuple, n'avoient pas moins à cœur

leurs propres intérêts, il étoit naturel qu'ils prissent la route la plus courte pour arriver à leur but; aussi vit-on tous les chefs de parti s'empresser à l'envi de tout céder à la Couronne; aucun d'eux n'avoit garde de rien proposer pour limiter un pouvoir auquel tous aspiroient secrétement de participer. Mais cette illusion ne fut pas longue. Ils n'y avoit pas assez de places & d'emplois pour satisfaire tous ceux qui en désiroient, & ceux qui n'en obtinrent pas se déclarerent contre la Cour. Jamais on ne vit l'esprit de parti s'élever avec plus d'acharnement & d'opiniâtreté que sous le regne de Guillaume. Les factions troublerent son Gouvernement & empoisonnerent sa vie; appellé au Trône par la Nation même, il n'eut que l'appareil sans les droits de la Royauté. Animé dès le berceau d'un desir ardent de s'opposer au pouvoir énorme qu'acquéroit la France, il n'avoit désiré de régner & même de vivre que pour satisfaire cette passion; mais il trouva dans la jalousie de ses propres Sujets mille obstacles qui déconcertoient ses mesures & enchaînoient ses forces. La constitution Britannique, dit l'Auteur, alloit se changer en une espece de République tumultueuse & flottante, peu différente de l'Anarchie, quand la Providence tira, du sein même du désordre & des difficultés, le moyen d'élever l'Angleterre à un degré de gloire inconnu aux siecles précédens.

Avant le regne de Guillaume, on ne connoissoit d'autre méthode, pour lever les subsides nécessaires pour les dépenses de l'année, que d'établir des taxes & des impositions équivalentes à ces dépenses; ces impositions, nécessairement onéreuses dans les temps de guerre, excitoient des plaintes & un mécontentement général parmi le Peuple, parce qu'aucun individu ne trouvoit son profit dans la perte générale. Par la nouvelle méthode, la Couronne trouva des subsides abondans sans charger le Peuple, dans les contributions volontaires de ceux qui voulurent bien prêter leur argent à sept ou huit pour cent d'intérêt; & le bon Peuple d'Angleterre trouva son compte à ne payer de taxes qu'autant qu'il en falloit pour acquitter l'intérêt annuel des sommes qu'on empruntoit ainsi.

Comme cette méthode ne fut d'abord essayée qu'avec beaucoup de précautions, & par ceux qui prêtoient l'argent & par ceux qui l'empruntoient, on en connut peu les avantages sous le regne de Guillaume, qui vécut jusqu'à la fin dans un état toujours chancelant & factieux; mais c'est à la découverte de ce systême d'anticipation qu'il faut fixer l'époque de ce grand changement dans la constitution qui a porté la Grande-Bretagne au point de puissance où elle est arrivée depuis. Dès ce moment l'Angleterre se sentit en état de soutenir une guerre étrangere; dès ce

moment la constitution d'Angleterre fut animée d'un esprit assez semblable à celui qui animoit la constitution de l'ancienne Rome, où une guerre étrangere ne manquoit jamais de fermer la bouche à la sédition & d'appaiser les troubles domestiques. La guerre devint avantageuse à presque tous les ordres de l'État: le pauvre la désiroit, parce que le plus grand besoin des ouvriers augmentoit le prix du travail; le riche la désiroit aussi, parce que plus le besoin d'argent étoit pressant, plus celui qui en avoit le vendoit cher. Ceux qui étoient à la tête des affaires se laissoient volontiers engager dans un parti qui, avec l'approbation universelle, mettoit dans leurs mains un pouvoir si illimité.

Sic fortis Etruria crevit,
Scilicet & rerum facta est pulcherrima Roma.

Peut-être, ajoute l'Auteur, les Propriétaires des terres & la postérité ont eu à se plaindre de cette nouvelle découverte; mais la voix des Propriétaires de terres n'est guère entendue dans cette bruyante Métropole; & quant au mécontentement de la postérité, il faut avouer que cette considération n'a jamais effrayé aucun Ministere.

La dette nationale, en s'augmentant, augmentoit dans la même proportion le crédit public, & produisit par degrés un nouvel ordre de Constituens, qui sans être nécessairement liés ni avec les terres, ni

avec le commerce, ni avec les deux Chambres du Parlement, ni avec aucun Corps régulier du Royaume, devinrent aussi formidables qu'utiles au Gouvernement.

L'Auteur fait ici une question singuliere qu'il regarde comme très-naturelle. Comment, dit-il, une Nation placée dans de semblables circonstances a-t'elle pu jouir d'un intervalle de paix ? Comment cette question peut-elle se présenter à un Anglois qui a été témoin de l'épuisement & de la lassitude de sa Nation après la plus heureuse guerre qu'elle ait jamais faite ?

Tandis que tous les Politiques Anglois déclament contre l'accroissement effrayant de la dette nationale, il est assez étrange de voir un Écrivain la regarder comme le principe du pouvoir & de l'opulence où est parvenue l'Angleterre. Cependant cette idée, envisagée sous le point de vue où l'Auteur l'a saisie, n'est pas aussi paradoxale qu'elle le paroît d'abord; il est certain que la méthode des emprunts produit, dans les besoins publics, des ressources très-puissantes sans être onéreuses pour le peuple; mais les richesses fictives qui en résultent n'ayant aucune base réelle & solide, & dépendant presque entierement de l'opinion, mille événemens peuvent en tarir tout-à-coup la source, qui d'ailleurs doit s'épuiser nécessairement avec le temps. Il y a un terme

où la dette publique doit s'arrêter, & où la Nation n'en sentira plus que le poids énorme; enfin il est évident que les emprunts ne peuvent soulager la génération actuelle qu'en écrasant les générations suivantes; c'est ce que notre Auteur ne paroît pas contredire.

Terminons notre Extrait par ces réflexions qui terminent l'*Essai* même. « Les Politiques ont souvent fait servir avec succès les passions & les folies des hommes pour les soumettre & les mieux gouverner; mais c'est une base mobile & flottante sur laquelle un homme d'État ne doit pas se fier pour l'avenir. Leurs intérêts sont plus simples, plus constans, plus intelligibles & pour ceux qui gouvernent & pour ceux qui sont gouvernés, & sont par conséquent un fondement plus solide pour un établissement durable. Le zele pour l'Église, qui avoit été si efficace dans les dernieres années de la Reine Anne, semblable à un feu de paille, se consuma bientôt & laissa dans l'obscurité ceux qui l'avoient allumé. La *Convocation* n'ayant plus le pouvoir de délibérer sur les affaires de l'Eglise, le Clergé cessa de former un Corps séparé de l'Etat; les Ecclésiastiques ne voyant aucun moyen de s'avancer, si ce n'est par la faveur des hommes en place, laisserent les controverses théologiques & ne s'occuperent qu'à exercer tranquillement leurs cérémonies & à jouir en paix de leurs

revenus. Ainſi la *Religion du Magiſtrat*, que tant de ſots & de tyrans avoient envain cherché à établir par le fer & par le feu, s'établit ſous l'heureuſe influence de George I, ſans peine & ſans troubles; depuis ce moment, la Religion n'a plus ſervi d'inſtrument aux factions. »

L'Auteur s'arrête ici, & ſemble annoncer une ſuite à cet *Eſſai* qui en effet eſt moins un Ouvrage qu'une *Eſquiſſe*. Il n'a ni aſſez approfondi, ni aſſez développé ſes idées; il a pris d'Harrington, ſon principe général, & de M. Hume, pluſieurs remarques ſur l'Hiſtoire d'Angleterre; mais il faut convenir en même temps que c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit & un Ecrivain agréable qui a peut-être plus réfléchi qu'obſervé & plus obſervé que lu. On attribue cet *Eſſai* à M. Ramſay, Peintre habile, déjà connu par quelques Ecrits ingénieux.

VIII.

Lettre du R. P. Jacquier *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

Persuadé que tout ce qui peut répandre quelque lumiere ſur le commencement & le progrès des Sciences chez les anciens Peuples eſt précieux dans la Littérature, j'ai cru, MM., devoir vous faire part d'un monument antique qu'on vient de me communi-

quer. Ce monument eſt un ancien Cadran ſolaire qu'on a découvert depuis peu dans un monceau de pierres, & qui repréſente parfaitement celui dont parle Vitruve dans le *Chap. IX du IX*[e] *Livre* de ſon Architecture : *Hemicyclium excavatum ex quadrato ad enclimaque ſucciſum Beroſus Chaldæus dicitur inveniſſe.* Je ne connoiſſois encore aucun Cadran de cette ſorte; mais j'ai ſu depuis qu'en 1746 on en découvrit un ſur une colline de l'ancien *Tuſculum;* on le voit aujourd'hui dans la Galerie de Kircher. Peu de temps après on en trouva ſucceſſivement trois autres dans la campagne de Rome; l'un eſt actuellement dans le Capitole; les deux autres ſe trouvent dans des maiſons particulieres. M. le Roi, dans ſon Ouvrage ſur les ruines de l'ancienne Grece, dit avoir vu dans la Citadelle d'Athênes un Cadran qui paroît reſſembler à celui dont on m'a fait part. Enfin, dans la troiſieme Partie des Monumens de l'ancienne Ville d'Herculanum on lit la deſcription d'un Cadran conſtruit de la même maniere. Le nôtre eſt donc le ſeptieme de cette eſpece qu'on ait connu juſqu'à préſent. Les quatre qu'on voit à Rome ſont de pierre commune; celui-ci eſt fait d'un beau marbre de Paros; les deux faces latérales ſont ornées de figures Arabeſques & terminées par des eſpeces d'hippogriphes qui ſervent de baſe à l'inſtrument. Le Cadran de Naples eſt auſſi de marbre,

mais il ne repréſente que l'Équateur, au lieu que celui dont j'annonce la découverte repréſente & l'Équateur & les deux Tropiques.

On ne peut douter que ce Cadran ne ſoit ſemblable à celui de *Beroſe ;* le marbre dans lequel il eſt creuſé eſt quarré, & la concavité imite la figure d'un hémicycle. La conſtruction gnomonique dépend principalement des trois cercles paralleles, c'eſt-à-dire, de l'Équateur & des deux Tropiques. Cet Inſtrument montre les heures anciennes qu'on comptoit depuis le lever juſqu'au coucher du Soleil, & qu'on diviſoit en douze parties, égales par conſéquent dans le même jour, mais inégales dans différens jours. C'eſt dans cette inégalité que conſiſte toute la difficulté relativement à notre Cadran.

Il eſt évident par les principes de Gnomonique & par la Géométrie, que la conſtruction dépend de la projection de l'Équateur & des Tropiques ſur la ſurface concave du Cadran, & que les lignes horaires ne ſont pas repréſentées par des cercles, mais par des courbes à double courbure. On ne ſauroit ſans le ſecours des figures expliquer les principes de cette conſtruction ; mais on trouvera ces principes démontrés dans une Diſſertation que je fais imprimer actuellement & qui doit être inſérée dans un autre Ouvrage où ſeront expliqués pluſieurs Monumens antiques. Je me contenterai d'en donner une légere idée par la poſition de la ſphere.

Imaginons une ſphere armillaire élevée à la hauteur du pôle de Rome, & concevons les arcs de l'Équateur & des Tropiques diviſés en ſix parties égales depuis l'horizon juſqu'au Méridien. Si par chaque point de diviſion & par le centre de la ſphere on imagine un fil étendu juſqu'à la ſurface du Cadran, il eſt clair qu'on aura la projection des arcs horaires pour l'Équateur & les Tropiques. Maintenant ſi par les trois points correſpondans ainſi projettés on fait paſſer des lignes courbes, elles repréſenteront les lignes horaires, leſquelles deviendront plus exactes ſi on cherche les projections d'un plus grand nombre de cercles paralleles à l'Équateur. Il eſt évident qu'on aura par ce moyen la conſtruction d'un Cadran où l'extrémité du ſtyle qui doit répondre au centre de l'Équateur montrera les heures. On ſait par la Gnomonique que dans ces ſortes de Cadrans les heures ne ſont pas marquées par l'ombre de l'axe, mais par le ſommet du ſtyle qu'on regarde comme le centre de la ſphere. Après avoir fait pluſieurs obſervations, j'ai trouvé que le nôtre étoit aſſez exact; d'où j'ai conclu qu'il avoit été conſtruit pour la hauteur du pôle de Rome. Je m'en ſuis d'ailleurs aſſuré par des meſures actuelles; car ayant élevé un plan parallele à l'Équateur du Cadran & abbaiſſé une perpendiculaire ſur le plan horizontal, j'ai trouvé que l'angle formé par cette perpendiculaire avec le plan de l'Équateur étoit de 42°

environ ; cet angle étant le complement de la hauteur de l'Équateur, il s'ensuit que ce Cadran est fait pour la hauteur du pôle de 42°. Les autres de cette espece que nous avons ici ont été construits pour la même élévation de pôle. Il paroît bien surprenant que celui de Naples montre une hauteur de pôle de 29° 50′, qui est celle que les anciens Astronomes ont donnée à Memphis, célebre Ville d'Égypte. J'ai bien de la peine à croire qu'on ait transporté de si loin un Monument simple, sans ornement, dans un lieu pour lequel il n'étoit pas fait.

Je suis, &c.



I X.

« Samtal Emellan, &c. »

Entretien d'un Fabriquant & d'un Laboureur sur les Manufactures de la Suede. A Stockolm. 1765. in-8°.

ON se plaint depuis quelques années en Suede que la Couronne s'occupe trop à faire prospérer les Manufactures de draps & d'étoffes de soie, tandis que l'Agriculture est négligée & abandonnée à elle-même. Ce fut la Diete de 1726 qui jetta les premiers fondemens de l'établissement des Manufactures ; dans celle de 1738, Mrs *Alström* & *Plomgren* les mirent sur un pied stable. Depuis ce temps-là jus-

qu'à l'année 1763, le progrès en a été sensible & constant. Aujourd'hui le Public voudroit les proscrire; il seroit aisé, dit on, de se procurer des draps & des étoffes de soie fabriqués chez l'Étranger à meilleur compte que ne revient ici la matiere crue, c'est-à-dire, la laine & la soie qu'on tire du dehors au même prix que si elles étoient travaillées. Il s'agit de prouver dans cet Écrit que ces murmures sont destitués de tout fondement. L'Auteur, M. Kryger, dont nous avons déjà fait connoître plusieurs Ouvrages très-patriotiques sur l'Œconomie intérieure, plaide, dans celui-ci, la cause des Fabricans, il fait voir que les Manufactures sont très-utiles à la Suede, & que le Public en retire les plus grands avantages. Il démontre clairement que le produit de ces Manufactures a remboursé en deux ans tout ce que l'État a payé pendant vingt-cinq ans aux Fabricans. Mais M. Kryger ajoute que le fruit de leurs travaux sera perdu si les Ports de la Suede sont ouverts aux Contrebandiers. Il remarque à ce sujet que depuis trois ans les boutiques des Marchands de ce Pays sont remplies de draps d'Angleterre & d'étoffes étrangeres de toute espece; qu'en 1761 les Manufactures étoient montées au plus haut point de perfection; qu'on comptoit alors 1100 métiers; qu'ils sont entierement tombés depuis 1763, & qu'on ne doit en attribuer la ruine qu'aux menées particulieres des prin-

cipaux Employés à la Douane, puisque dans cette même année 1763, ce que les Magasins de cette Ville contenoient de draps & d'étoffes fabriqués en Suede excédoit la valeur de 1800000 dahlers de cuivre. Selon le calcul du même Auteur, les draps & les étoffes de toute espece travaillés dans les Manufactures de tout le Royaume montoient à la somme de 85 tonneaux d'or, monnoie du Pays (1) sur lesquels l'État en avoit au moins 56 de profit.

M. Kryger observe encore que ces Manufactures occupent & nourrissent journellement 45000 ouvriers, & que par conséquent elles font fleurir les Villes & le Commerce de la Suede. Il réfute encore l'opinion de ceux qui prétendent que les Fabriques occupent trop de monde & que l'Agriculture diminue & perd en raison du progrès que font les Arts & les Manufactures vu le petit nombre d'habitans qui se trouve dans ce Royaume.

L'Auteur convient que la Suede, relativement à son étendue géographique, est à la vérité mal peuplée, puisque dans tout le Royaume on ne compte que deux millions & demi d'habitans. Mais il fait observer en même temps qu'il y a tout au plus huit ou dix Villes qui méritent ce nom, que les autres sont de gros Bourgs où l'on se nourrit avec les Paysans, & que ces huit ou dix Villes ne renferment plus que

(1) Un tonneau d'or en Suede vaut 300000 dahlers de cuivre.

200000 âmes, d'où l'Auteur conclut que la population des Villes de la Suede est relativement à celle de la campagne comme le rapport de 1 à 12. C'est donc par ignorance ou par esprit de parti, dit très-bien l'Auteur, qu'on avance que les Manufactures sont préjudiciables au bien de la Suede.



X.

« Discorso sopra l'imitazione Dramatica, &c. »

Discours sur l'Imitation Dramatique; par un Philologue Toscan. 1765. in-12.

CE petit Ouvrage est plein de recherches & de vues philosophiques. Nous nous bornerons à en exposer les résultats & à joindre quelques idées applicables à tous les Arts en général.

Quelques Auteurs, prenant pour guide cette Philosophie froide & fausse qui pour mieux mesurer le champ des beaux Arts commence par en arracher les fleurs & les fruits, ont cru qu'il falloit réduire les Arts à cette imitation servile de la nature, à cette vérité rigoureuse qui fait de la ressemblance la chose même qu'on a voulu imiter & qui transforme le génie en copiste, c'est-à-dire, qui réunit les extrêmes & les contraires. D'autres ont senti qu'il étoit déraisonnable de se servir de la Philosophie pour affoiblir

les plaisirs des hommes, pour ébranler le trône de l'illusion, cette mere des beaux Arts, & que ceux qui la condamnent à cet usage embrasent un Palais avec le flambeau qui devoit l'éclairer. Les deux partis se sont efforcés d'appuyer leur systême par des raisonnemens auxquels l'amour propre suppose la force de conviction.

Un homme rempli de connoissances, de talens & de goût (1) éleva à Naples un Théatre où il se proposa de rappeller tout à l'exacte vérité. Il formoit lui-même ses Acteurs. Il ne leur donnoit jamais que des rôles convenables à leur caractere & à leur figure. Voyoit-il un homme maigre & pâle il lui destinoit le rôle de Parasite. Un autre avoit un embonpoint excessif, il en faisoit un Capitan. Celui qui étoit courbé par les années remplissoit le personnage d'Oncle ou de Gouverneur. Jamais il n'eût confié le rôle de Vieillard à quelqu'un qui n'eût pas été avancé en âge. Il n'étoit pas possible, selon lui, que la figure, la voix, la démarche ne trahissent la nature dans un homme encore jeune. Cette méthode d'assimiler le rôle au caractere des Acteurs réussit tellement au *Belvederi* qu'il prétend que, dans les momens de passion, l'illusion agissoit sur eux au point de les faire rougir ou pâlir suivant l'exigence du rôle.

Ceux qui désirent dans les Arts cette exacte vérité

(1) M. *Belvederi*.

ne manquent pas de se prévaloir de cet exemple. Mais ne voit-on pas que, si le Belvederi a obtenu de si grands effets de cette maniere d'imiter la nature, il les dut sans doute à l'impuissance de l'imiter parfaitement ? Les grandes & sublimes proportions que la nature a mises dans ses Ouvrages échappant à nos foibles yeux, les Arts se sont proposés de créer pour nous un monde nouveau plus parfait en apparence, parce que nous embrassons aisément les rapports de ses différentes parties. Ils nous placent dans un ordre de choses d'un choix plus exquis, ils embellissent notre séjour, ils doivent orner l'édifice plutôt que d'en élever un semblable. Ils doivent donner à l'ame le plaisir de s'exercer, & les Copistes, en quelque genre que ce soit, ne donnent jamais ce plaisir. L'Artiste doit m'offrir sans cesse le sentiment de mon excellence, & ce sentiment je serai bien loin de l'éprouver, si vous peignez les hommes exactement comme ils sont dans la nature. Agrandissez-nous à nos propres yeux, c'est une flatterie indirecte, & d'autant plus ingénieuse, par laquelle vous séduirez à coup sûr notre jugement. Corneille a dit : l'homme s'admirera en m'écoutant, en me lisant ; je lui montrerai Rodrigue tuant par honneur le pere d'une Maîtresse qu'il adore, Auguste pardonnant à son assassin, Cesar vengeant la mort de son ennemi ; je peindrai de grands criminels, & on s'y intéressera

parce

parce que les hommes croyent que le crime avilit moins que la bassesse. Si je risque sur le Théatre un vil intrigant qui sacrifie l'époux de sa fille à de lâches espérances de grandeur, je lui donnerai des remords qui feront au moins tolérer son caractere.

Plus on sonde ce principe, plus on le trouve fécond. Il explique d'une maniere satisfaisante l'extrême déplaisir qu'on éprouve à voir des caracteres nobles s'avilir & se dégrader : je sais pourquoi mon ame est affectée désagréablement lorsque le vainqueur des Curiaces enfonce le poignard dans le sein de sa sœur dont le seul crime est de pleurer la mort d'un amant adoré.

Quoique les anciens aient négligé plus d'une fois de soutenir les caracteres dans toute leur énergie, ils ne laissoient pas d'en sentir fortement la nécessité. Lorsqu'ils étoient obligés d'avilir les Héros, un Dieu ou une Déesse venoient partager le crime avec lui ou même s'en chargeoient entierement. Les hommes aimoient mieux qu'on leur montrât un Dieu vindicatif ou une Déesse jalouse qu'un être de leur espece vil & dégradé. C'est ainsi que dans Homere, Minerve, la Déesse de la Sagesse, conduit Ulysse & Diomede aux tentes de Rhesus. Elle ne se montre ni plus juste ni plus généreuse dans l'Ajax furieux, où elle trompe ce malheureux Prince en feignant de le servir, tandis qu'elle sert en effet son

rival. L'usage que les anciens faisoient à cet égard de leurs Divinités paroît plus condamnable encore que la maniere dont ils s'en servoient pour le dénouement de leurs Pieces.

Le Belvederi, d'après les idées qu'il s'étoit faites, ne manquoit pas de condamner le genre de la Pastorale. Il paroît en effet qu'on a rarement peint avec une extrême vérité les mœurs des Personnages qu'on y introduit. Ceux qui ont quelquefois essayé de le faire, comme Théocrite, n'ont pas toujours intéressé. Ce n'est qu'en embellissant la nature qu'on est parvenu à nous la faire aimer dans l'Eglogue. Il est à croire que les guerres civiles d'Auguste & d'Antoine, les troubles de l'Italie, dans le siecle du Guarini & du Tasse, l'abrutissement où les Paysans ont toujours été plongés en France, n'ont pas permis que la Patrie des Tityres, des Amintes, des Tircis, des Celadons ait été le séjour du parfait bonheur. Toutefois nous sentons que les habitans de la campagne, libres des travaux trop pénibles de leur état, abandonnés à la simplicité de leurs goûts seroient plus près du bonheur que nous ne le sommes dans nos Villes où toutes les passions exaltées au plus haut degré se livrent sans cesse dans notre ame un combat qui l'accable & qui la déchire. Le Poëte, traçant à notre imagination le tableau des plaisirs champêtres, fait pour nous les frais d'une agréable maison

de campagne où nous pourrons nous retirer quand nous serons fatigués des plaisirs bruyans de la Ville. Qu'il prenne garde de détruire le prestige en donnant à ses personnages des sentimens ou des idées étrangers à leur état ; mais qu'il ne craigne pas de me les montrer plus aimables qu'ils ne le sont en effet. Ses bergers sont-ils des beaux-esprits ? je ne suis plus à la campagne ; sont-ils grossiers ? je m'y déplais.

Si vous vous attachez à l'imitation servile de la nature, le goût, ce conducteur du génie, est banni de l'empire des Arts. Dès-lors plus de nécessité de porter du choix dans les parties pour en former un ensemble intéressant. Une vérité souvent désagréable tiendra lieu de tout mérite. Plus de ces nuances, de ces adoucissemens que la perfection du goût a introduits dans la Peinture & dans le langage des passions. Andromaque déplorant la mort de son époux & le sort du malheureux Astianax, pourra, comme dans Homere, s'écrier : *O mon fils, tu ne mangeras plus la chair des beliers sur les genoux de ton pere.* L'expression de sa douleur est indépendante de la présence des spectateurs. Toutefois Racine a dérobé cette image aux yeux de ses contemporains. Présenter le tableau de ces mœurs grossieres à des hommes dont les mœurs se sont épurées par le temps, c'est rappeller à un nouveau noble le souvenir de sa roture.

Exiger toujours cette froide ressemblance, c'est refuser d'accéder au traité secret, mais réel, en vertu duquel l'Artiste dit au public : admettez telle & telle supposition & je m'engage à affecter votre ame de telle & telle maniere. Ces conventions étant au Théatre en plus grand nombre que par-tout ailleurs, vous proscrirez toute représentation Dramatique. La Tragédie en Musique vous deviendra tout-à-fait insupportable. Vous n'aurez guère plus d'indulgence pour la Tragédie *parlée*. Vous demanderez pourquoi Pulcherie insulte Phocas en Vers Alexandrins, &c. La perfection même de l'Art va devenir un défaut pour vous. Dans un chef-d'œuvre où de grands événemens sont représentés & réunis d'une maniere attachante, vous serez en droit de remarquer que la nature ne place pas ainsi l'un auprès de l'autre plusieurs événemens extraordinaires ; si vous continuez à vous tenir rigueur, vous demanderez pourquoi César parle François. Vous serez le plus cruel ennemi de vos plaisirs. Vous aurez vu Mérope & n'aurez point pleuré.

Un Philosophe a dit que, hors Dieu, rien n'est beau dans la nature que ce qui n'existe pas. On ne peut pas condamner plus fortement la représentation de la nature commune. Si l'Artiste qui cherche à la peindre se propose de tromper tout-à-fait le spectateur, il méconnoît l'objet de son Art. Ce tableau du Poussin me saisit d'admiration. Toutefois l'illusion

n'opere pas ſur moi au point de me faire adreſſer la parole aux êtres qui paroiſſent animés ſur la toile ; ce n'eſt pas même ce plaiſir que je cherche. Cette ſtatue dont j'admire la beauté, eſſayez de la peindre des véritables couleurs de la nature ; que la carnation ſoit exactement ſemblable à celle d'un homme ; aſſurez l'effet du preſtige en la couvrant d'habits ſemblables aux nôtres, mon plaiſir eſt évanoui ; une ridicule ſurpriſe prend la place de l'admiration ; je vois qu'on a voulu créer un homme & qu'on n'a pas réuſſi ; je me demande pourquoi cette figure reſſemble à un homme & n'eſt point un homme, & je ſouhaite avec Pigmalion que ſa ſtatue ſoit animée ; je ſens l'inſuffiſance de l'Artiſte, elle me rappelle la mienne, & c'eſt cette idée qu'il doit toujours écarter. Il eſt à croire que le ſentiment de la difficulté vaincue eſt un charme ſecret & toujours agiſſant qui ſe mêle au plaiſir que nous éprouvons à la vue d'une belle imitation de la nature.

Ne craignons pas que l'homme né pour être un grand Artiſte balance jamais entre ces deux Philoſophies qui ſemblent partager l'Europe Littéraire. Son choix eſt fait : il ne briſera point ſes crayons & ſes pinceaux. Il ſentira que les Arts ſont faits pour embellir notre exiſtence phyſique & morale, pour nous donner des ſenſations plus vives, plus douces ou plus fortes que celles qu'on reçoit

des objets ordinaires. Il se souviendra que la Philosophie des anciens secondoit l'essor du génie, bien différente de cette raison meurtriere qui le tient sans cesse enveloppé de langes & l'arrête par une lisiere qu'elle raccourcit tous les jours.

FRANCE.

I.

LETTRE *de M.* DE LA CONDAMINE *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire *sur deux Faits concernant l'Inoculation.*

À Paris, le 4 Mai 1765.

JE viens de recevoir une Lettre de M. le Duc de *Villars*, Gouverneur de Provence; elle en contient une autre de M. *Joannis*, Docteur en Médecine de la Faculté d'*Aix*, qui réclame contre deux Faits qui le concernent, & qu'il assure être totalement défigurés dans le Rapport imprimé des six Docteurs de la Faculté de Paris contraires à la pratique de l'Inoculation. M. le Duc de *Villars* m'invite à rendre cette déclaration publique par la voie des Journaux & des Écrits périodiques, & je lui obéis en m'adressant d'abord à vous, Messieurs, dont la Gazette Littéraire est déjà dépositaire d'un assez grand nombre de semblables désaveux. Les bornes que vous vous êtes prescrites ne vous permettront pas d'y insérer

la Lettre entiere de M. Joannis : l'Extrait suivant y peut suppléer.

On lit à la *page 79, note Zz du Rapport* lu à la Faculté de Paris, par M. de *l'Epine*, un détail des suites de l'Inoculation faite par M. *Joannis* au fils de M. *Eyzadier*, (lisez *Eyssaudier*) Commissaire des Guerres. Ce détail envoyé à M^rs les Commissaires de la Faculté de Paris est fort différent de celui que contient la *note 3 de la page 80*, tel que l'a communiqué M. *Joannis* dans sa Lettre à M. *Astruc*, l'un des Commissaires. La différence de ces deux exposés vient de ce que l'Auteur du premier, M. de *Regina*, Professeur Royal & Doyen de la Faculté d'*Aix*, homme très-savant & très-respectable, a répondu à M^rs les Commissaires de la Faculté de *Paris*, d'après ce qu'il a recueilli du bruit public, de personnes de l'art peu instruites des circonstances de la cure, & de gens prévenus contre l'Inoculation, dont ils n'ont aucune connoissance. M. *Joannis* qui a fait exprès le voyage de Londres pour s'instruire dans cette pratique, assure qu'il n'a rien dissimulé dans sa Lettre à M. *Astruc*, l'un des Commissaires nommés par la Faculté de Paris ; *que toutes les personnes, au nombre de plus de cent, qu'il a inoculées depuis sept ans, jouissent de la meilleure santé* ; que le seul cas qui lui ait causé quelqu'inquiétude est le précédent, dans lequel l'Inoculation fut suivie de douleurs rhumatis-

V iv

pules, de diarrhée, de vers rendus, accidens qu'il a décrits dans la note citée, & qu'il attribue à la complaisance qu'il se reproche d'avoir eue d'inoculer cet enfant sans préparation, sur les assurances que le pere lui donna de la bonne santé de son fils, & sur les exemples & les autorités qu'on lui cita pour le déterminer. M. *Joannis* ajoute qu'il n'a jamais été question d'ankylose, mais seulement d'une roideur au muscle biceps, dont l'enfant est aujourd'hui délivré, ayant le mouvement de ses deux bras également libre. La sœur, inoculée avec la même matiere, eut la petite vérole la plus benigne.

L'autre fait, relatif à la *note* w. n° 2. *page* 74 *du Rapport*, est plus important. Il s'agit d'un enfant de six à sept ans, mort d'une fievre ardente survenue à la suite de plusieurs mois d'un mauvais régime & d'un mauvais pansement d'une blessure au pied, onze mois après une Inoculation qui n'avoit produit aucun effet, & à laquelle on veut imputer sa mort. Comme M. *Joannis* me prie de communiquer cet Article de sa Lettre à Mrs de la Faculté de *Paris*, & qu'il s'en rapporte à leur décision, je n'entrerai pas dans un plus grand détail à ce sujet. M. le Duc de *Villars* me permet & me recommande même de le citer comme garant de la vérité des faits rapportés dans la Lettre de M. *Joannis*. Ce Seigneur prend un intérêt particulier à la propagation de l'Inoculation

qu'il a introduite à *Aix* : le premier essai en avoit été fait sur six enfans, qui furent inoculés & soignés à ses frais. Il y avoit à la fin de l'automne dernier près de deux cens inoculations en Provence, toutes heureuses : il s'en est fait depuis un assez grand nombre d'autres : la plûpart des Médecins qui les ont dirigées en ont rendu compte à la Faculté de *Paris*. On n'a fait dans le Rapport usage de leurs Lettres que pour citer quelques accidens exagérés ou faussement imputés à l'Inoculation.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LA CONDAMINE.

Nous joindrons à la Lettre de M. de la Condamine la Lettre suivante de M. du Porral, Maréchal des Camps & Armées du Roi, adressée à Madame d'***. On y trouvera une nouvelle preuve de la légereté inouie avec laquelle on s'est joué de la bonne foi publique dans le *Rapport* des six Commissaires Anti-Inoculistes.

« Madame,

» Vous me faites l'honneur de me demander s'il » y a quelque apparence de vérité dans le Fait qui » se trouve consigné à la Note du Mémoire de » M. de l'Epine, page 73, concernant la perte de » mon neveu, fils aîné de M. Duperron. Je suis en » état de vous assurer que l'Inoculation n'entre pour

» rien dans l'infortune que ses pere & mere ont » essuyée.

» On lit dans la Note du Mémoire de M. de » l'Epine : *Madame Duperron a mené à Geneve ses » enfans pour y être inoculés ; l'aîné est resté quatre » mois sans que la plaie de l'inoculation se soit fer» mée ; l'Inoculateur voyant que cette Dame ne vou» loit point partir que cette plaie ne fût guérie, la fit » fermer ; le malade revenu à Paris mourut en quatre » ou cinq jours, âgé de seize à dix-sept ans.* Lettre de » M. le Hoc à MM. de la Faculté.

» Le Rédacteur du Mémoire n'a sans doute pas » imaginé que la Lettre qu'il cite pût être fausse dans » tout son contenu, & la juste imputation d'impos» ture ne peut tomber sur ceux qui ont cru que dans » une matiere de cette conséquence on pourroit, » même sans vraisemblance, s'en rapporter à des » oui-dire ; voici, Madame, le fait dans la vérité la » plus exacte.

» Mon neveu, d'une santé toujours délicate & » d'un tempérament très-bilieux, fut après des pré» parations proportionnées inoculé au commence» ment de Juin 1761. Tout se passa à l'ordinaire » avec les seules différences que l'âge & le tempéra» ment peuvent apporter dans les Inoculations ; les » plaies se sont fermées par degrés & d'elles-mêmes, » mais seulement vers la fin de Juillet. L'empresse-

» ment que la Lettre citée donne à Madame Dupeu» ron pour voir fermer ces plaies & la complaisance » du Docteur Tronchin à seconder ce prétendu » empressement sont deux insignes impostures. Le » Médecin le plus ignorant ne seroit pas capable de » commettre une faute si lourde & d'une telle ab» surdité.

» Mon neveu quitta Geneve à la fin de Juillet, & » s'étant arrêté quinze jours à Lyon, il ne revint à » Paris que vers le 20 d'Août, jouissant d'une bonne » santé, & comme avant son Inoculation, qui au reste » n'avoit pas du changer son tempérament malheureu» sement trop porté à la bile. Le 28 ou le 29 Septem» bre, il sentit de la fievre, les accès se succéderent; » l'année d'auparavant, à pareil temps, il en avoit » ressenti quelques accès qui au bout de quatre à » cinq jours céderent à des remedes heureusement » administrés. Celle-ci parut être de la même espece, » mais elle dégénéra bientôt en fievre putride, ma» ligne ou milliaire comme on voudra l'appeller. » Dans les quatorze premiers jours, nul symptôme » dangereux, nul accident; l'Art de la Médecine » paroissoit devoir procurer toutes les ressources pos» sibles de guérison, mais le sort en avoit autrement » décidé. Ce ne fut que le vingt & unieme jour de » sa maladie qu'il succomba.

» Je crois, Madame, que l'impression qu'a pu

» produire dans votre esprit la Note de M. de l'E-
» pine sera entierement effacée par le récit simple &
» vrai que je viens d'avoir l'honneur de vous faire.
» J'ai celui d'être, &c. »

A Paris, le 1er Avril 1765.

Nous ajouterons ici un fait qui tient à l'Histoire de l'Inoculation & que nous tenons d'une main très-respectable. Le Docteur Hadow, habile Médecin de la Ville de Warwick en Angleterre, y pratique cette méthode depuis 27 ans avec le plus heureux succès. Le 14 Octobre 1738, il inocula pour la premiere fois deux jeunes garçons; dès ce moment jusqu'au 22 Avril de cette année, il a inoculé en tout 2143 personnes; il n'est mort de cette opération que trois enfans, & voici les raisons qu'il donne de leur mort. « Un petit enfant mourut d'une trop
» forte dose d'opium que l'Apothicaire ou son Ap-
» prentif donna par méprise. Un autre que j'avois
» inoculé au mois de Juillet 1759 mourut dans un
» temps de fortes chaleurs; on ne pût jamais lui
» faire rien prendre. J'en inoculai dans le même
» temps un grand nombre d'autres sans aucun acci-
» dent. Une petite fille d'environ deux ans est morte
» en hiver. Le troisieme jour après l'éruption,
» qui avoit été très-modérée, une artere se rompit
» dans le nez, près de l'intérieur de la gorge; le sang
» couloit avec abondance, soit par le nez, soit par

» la gorge; & le mal étoit sans remede avant que je
» pusse la secourir, étant alors à sept milles du lieu
» où elle étoit. »

II.

RECHERCHES *sur la construction la plus avantageuse des Digues, Ouvrage qui a remporté le Prix quadruple proposé par l'Académie Royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, pour l'année 1762; par M. l'Abbé* Bossut, *Professeur Royal de Mathématiques aux Écoles du Génie, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & par M.* Viallet, *Sous-Inspecteur des Ponts & Chaussées, Membre de la Société Littéraire de Châlons-sur-Marne.*

L'Académie avoit proposé pour Sujet du Prix, *de déterminer la direction & la forme la plus avantageuse d'une Digue pour qu'elle résiste avec tout l'avantage possible aux efforts des eaux, en ayant égard aux diverses manieres dont elles tendent à la détruire.*

M. l'Abbé Bossut, couronné plusieurs fois par l'Académie Royale des Sciences de Paris, & connu par d'autres Ouvrages très-bien reçus du Public, & M. Viallet, Ingénieur distingué dans un Corps dont la réputation s'accroît de jour en jour, se sont réunis pour traiter cette importante matiere qui exigeoit une théorie fine jointe à une pratique sûre & éclairée. L'Académie, en couronnant nos Auteurs, a

nonçoit déjà qu'ils avoient rempli ce double objet. Nous pensons que le suffrage du Public confirmera pleinement celui de cette célebre Compagnie.

Les Digues, considérées relativement à leur objet, ont fourni à nos Auteurs leur division générale en six Chapitres, dans lesquels ils traitent successivement des chaussées d'étang, des ouvrages qui se construisent le long des rivieres pour en garantir les berges & retenir les eaux dans leur lit, des jettées, des réservoirs, des épis & des batardeaux. Les différentes matieres dont ces Digues peuvent être construites forment les subdivisions. Par-tout le style est clair & précis; par-tout la théorie marche d'un pas égal avec la pratique. Les figures, qui sont en grand nombre & bien entendues, achevent de rendre cet Ouvrage extrêmement utile.

III.

Œuvres de Théatre de M. Bret. *A* Paris, *chez* Prault *petit-fils, Quai des Augustins. 1 Vol.* in-12.

Les Pieces qui composent ce Recueil ont été représentées avec plus ou moins de succès. *L'Ecole Amoureuse* & *la Double Extravagance* sont du nombre de celles que les Comédiens offrent le plus souvent au Public. Plusieurs circonstances nuisirent au succès du *Jaloux*. D'ailleurs, il est certains caracteres qui, quoique dans la nature, sont tellement hors de l'ordre commun que les observateurs superficiels les regar-

dent comme absolument chimériques. Un Amant aimé, jaloux d'un rival, à la mort duquel une Maîtresse avoit autrefois donné quelques larmes, sans jamais avoir été sensible pour lui pendant sa vie, parut un être tout-à-fait hors de la nature. Un sentiment si délicat n'étoit pas fait pour être aisément conçu & c'est au grand nombre que tout Ouvrage Dramatique doit plaire.

L'Auteur dit à l'occasion du *Faux Généreux* qu'il étoit à craindre pour lui qu'il y eût trop de rieurs désintéressés. Cette remarque est peut-être moins une justification qu'une réflexion très-morale. Cette Piece qui d'abord étoit en cinq Actes a été mise en trois & en paroît plus digne des suffrages qu'elle obtint dans sa nouveauté.

IV.

Camedris, Conte, par Mademoiselle Mazarelli.

A Paris, *chez* Duchesne, *Libraire, rue Saint-Jacques.*

Le fond de ce Conte est très-moral. L'Auteur s'est proposé d'y peindre un jeune homme livré à toutes les erreurs de son âge & qui ne doit être sage & heureux qu'au moment où il aimera une femme raisonnable & vertueuse, dont il sera aimé. On trouve dans ce petit Ouvrage des réflexions fines, & qui supposent une grande connoissance du monde & sur-tout des femmes. Mademoiselle Mazarelli révele

plusieurs secrets de son sexe. On regrette que l'Auteur n'ait pas développé cette moralité dans un Roman plus vraisemblable. Au reste, ce défaut est racheté par des détails intéressans & presque toujours couverts par les agrémens du style.

V.

Histoire de la Maison, Ville & Duché d'Orléans; dédiée à S. A. S. Mgr le Duc d'Orléans, *Premier Prince du Sang, & écrite par ses ordres.*

Proposée par Souscription en 3 Vol. in-4°.

Il est difficile qu'une Histoire particuliere intéresse beaucoup de gens; celle qu'on propose au Public semble mériter quelque exception. Selon le plan qu'on en donne & qui nous a paru bien présenté, près de la moitié de l'Ouvrage roulera sur des faits généraux qui ont droit à la curiosité de tous les François. L'Auteur est déjà connu par des *Considérations sur l'établissement de la Religion P. R. en Angleterre*, ouvrage qui annonce un homme d'esprit accoutumé à penser & qui sait écrire.

ERRATA.

On lit dans notre dernier Supplément, p. 198, *ligne* 12, & par conséquent à une hauteur égale à celle du canal; *lisez* à une hauteur égale au-dessus de celle du canal.

P. 295, *l.* 25 M. Raux, *corrigez* M. de Baux.

A Paris, de l'Imprimerie de la Gazette de France, aux Galeries du Louvre.

GAZETTE LITTÉRAIRE
DE L'EUROPE.
DU 1r JUIN 1765.

I.

« Canto in ossequioso festeggiamento per la preservatrice Inoculazione del vajuolo, &c. »

CHANT *présenté à S. A. R. l'Infant* Don Philippe *par la Communauté de Parme, au sujet de l'Inoculation de la petite vérole sagement ordonnée & très-heureusement exécutée dans le Prince Héréditaire* Ferdinand de Bourbon.

LES grands exemples, les actions utiles à la société, les vertus humaines & patriotiques; voilà ce qu'il convient aux Poëtes de chanter dans un siecle où l'heureuse politique de l'Europe a mise des bornes à la phrénésie des conquêtes. Les meilleurs Rois détestent aujourd'hui toute espece de fanatisme. Quelques-uns se font gloire de n'admettre dans leurs conseils & leurs projets que cet esprit de modération qui est le fruit d'une sagesse raisonnée. La plûpart

préferent l'amour de leurs Peuples à la terreur de leurs ennemis. Ils aiment les talens qui éclairent les Nations. Ce sont-là des sujets de Poésie & d'Éloquence que les Anciens n'ont point dérobés d'avance à notre émulation, & qui nous laissent des chef-d'œuvres à faire, pour servir de modele à nos neveux. Tel est est le fruit de la Philosophie, qui malgré la corruption des mœurs opere de bons effets. Sans elle l'Inoculation seroit-elle parvenue jusqu'au trône ? Non, sans doute, & les Poëtes n'auroient pu chanter ce petit nombre de Princes qui ont eu la force d'enseigner à leurs égaux ce moyen de préserver leurs jours du plus commun des fléaux. Les Cours du Nord avoient déjà donné à cét égard un exemple que la France avoit à peine osé suivre une fois dans la Maison la plus proche de la Famille Royale. Il est glorieux pour un Bourbon, pour un petit-fils de Louis XV, d'avoir reproduit une pareille leçon en Italie. Le courage qu'a témoigné le jeune Prince Héréditaire de Parme, en bravant une crainte populaire dans l'âge des préjugés, méritoit bien la reconnoissance d'un Peuple qui profite déjà de son exemple, & les éloges d'un Poëte digne de célébrer des faits vraiment recommandables à la postérité.

M. l'Abbé Frugoni vient de publier, au nom de la Ville de Parme, un Poëme qui perpétue en nos jours le beau siecle de la Poésie Italienne. La matiere,

il est vrai, n'en est plus nouvelle, puisqu'il y est question d'un événement passé depuis six mois; mais des Vers immortels ne sont jamais tardifs. Le Poëte invoque son Génie avec cette confiance que de longs succès inspirent & semblent justifier. Ce Dieu lui prête ses âiles; il prend le vol de l'Ode; il s'éleve dans le séjour pur & serein de l'Éther céleste, sur une Montagne inaccessible aux mortels, & dont le sommet est revêtu d'arbres éternels chargés de trophées.

Larga pianura sul finir dell'erto
Giogo, verdeggia d'un perpetuo maggio;
Che fresco d'erbe e di bei fior coperto
Da stagion eruda non paventa oltraggio.
Sopra vi ride un puro etere aperto
Sotto soave, temperato raggio;
E dell'erbe vi scorrono, e dei fiori
L'onde nudrici in ben divisi errori.

Une longue étude de la Langue Italienne suffit à peine pour sentir le charme & l'harmonie de ces Vers, où le choix & la place des mots qui forment ce tableau semblent réaliser les objets de la fiction. Les Connoisseurs perdroient beaucoup à la traduction de cette Stance, & les autres n'y gagneroient rien, parce que la Prose ne rend point les beaux Vers, sur-tout des Vers qui doivent tant à l'expression.



C'eſt dans ce ſéjour créé par ſa Muſe que le Poëte voit la gloire des Bourbons entre la Fortune & la Vertu. Il croit être dans un Éliſée conſacré à cette Race de Rois. Tout-à-coup il y voit deſcendre parmi des éclairs ſereins deux auguſtes perſonnes que la Mort ſépara, que le Ciel réunit, trop tard données, & trop tôt enlevées au monde. L'une eſt caractériſée par ce Vers ſublime:

Brieve gloria di Parma e lungo pianto.

C'étoit l'amour d'un Roi que la Seine adore.

L'autre étoit celle dont la mort troubla les eaux du Danube, qui ſe couvrit d'ombres funebres & voila ſa tête de noirs cyprès.

La premiere, jadis Souveraine de l'État où le Poëte vit ſous la protection des Lys, lui parle de ſon bonheur paſſé, que la félicité des Cieux n'a pu faire oublier à ſon cœur. La Mort qui trancha ſes jours & rompit ſes deſſeins n'a point éteint ſon amour pour l'Auguſte Époux dont elle faiſoit les délices. Elle ſent encore dans ce ſéjour éternel la douceur de régner dans l'ame de Philippe. Elle voit avec un ſentiment qui la conſole l'amour dans le veuvage qui pleure ſur ſa cendre.

Onora il cener mio vedovo amante.

Le fléau qui l'enleva dans la vigueur de l'âge ſous les yeux de ſon pere, ce fléau deſtructeur de la jeuneſſe & de la beauté, qui moiſſonna ſa fille au prin-

temps de la gloire & des plaisirs; ce barbare ennemi de sa famille causoit encore ses allarmes au-delà du tombeau. Tremblante pour son fils, elle a conjuré l'Éternel d'épargner enfin son sang dans ce gage de sa joie. Un rayon d'inspiration est parti du Ciel pour exciter dans le cœur paternel de son époux un sentiment héroïque de tendresse qui lui fait exposer son fils au danger pour l'en délivrer. Le génie aîlé qui veille aux jours des Souverains, trempe dans l'ambroisie un fil impregné du poison varioleux, & change ainsi les germes de la mort en semences de vie.

Delle regali vite un Genio alato
Custode allor discese, e sparve, e tinse
Le medicate fila eccitatrici
D'ambrosie tolte in Ciel stille felici.

A la suite de cette heureuse guérison, l'Ombre Royale prédit un avenir plus heureux encore. Elle le voit déjà commencer par le glorieux hymenée qui doit unir la seule fille qui lui reste sur la terre avec l'Héritier du trône d'Ibérie. Dans ces climats où l'amour & l'hymen l'attirerent elle-même aux plus beaux jours de sa vie, elle voit renaître la prospérité, récompense d'un Roi qui sait corriger la fortune par sa sagesse.

Giusto, splendido, e saggio, o se corregge
I tempi avversi, o se i miglior rimena.

Tel eſt le Plan de ce Poëme, où l'Auteur s'écartant du fond de ſon ſujet, qui ne lui paroiſſoit pas ſans doute aſſez favorable à la Poéſie, n'en a pris que le côté qui pouvoit intéreſſer le plus, & s'eſt uniquement étendu ſur les éloges de la Maiſon de Bourbon. Il a l'avantage d'avoir ſu dire des choſes neuves ſur une matiere ancienne. Mais le principal mérite de ce Poëte eſt que perſonne en Italie ne ſait mieux réduire l'abondance des Modernes au goût des Anciens, ni faire briller comme lui la Langue d'Horace dans celle de Pétrarque. La mere ne pourroit que s'admirer dans les traits de ſa fille, qui ne ſont plus enfantins comme chez le Marini, mais graves & majeſtueux, dignes en un mot de plaire aux Roix & aux Sages.

Non content d'offrir l'encens d'un Peuple entier à l'Héritier des États de Parme, M. l'Abbé Frugoni a voulu conſacrer des Vers à la Philoſophie & à l'Amitié. Après avoir chanté un jeune Prince ſauvé des dangers de la petite vérole par l'Inoculation, il a célébré ſon Précepteur, qui dans le moment où ſon auguſte Éleve s'affranchiſſoit, pour ainſi dire, des piéges de la mort, tomba dans ſes filets & faillit à périr de la maladie naturelle que l'art venoit d'épargner au Sang des Bourbons. La trompette convient aux enfans des Rois, & la muſette doit plaire aux Philoſophes. C'eſt par un Chant Paſtoral que M. l'Abbé

Frugoni a loué M. l'Abbé de Condillac d'une maniere conforme à son caractere simple & modeste. Le Berger d'Arcadie débute par ces Vers élégans & naturels.

> Salvo è l'illustre Auronte. All'uscio appendi
> Del mio tugurio, amica Chloë, ghirlande,
> Ma ve', che tutte sien dei fior conteste
> D'Auronte degni.

« Auronte est donc sauvé. Vas, Chloé, vas entourer de guirlandes la porte de ma cabanne. Mais prens soin que les fleurs en soient dignes d'Auronte. »

Tandis que Chloé cueille des fleurs choisies, Mopse tend des lacets & des gluaux aux grives & aux alouettes, Lycas immole un jeune chevreau, Yrinde prépare une table propre & blanche comme elle, & la couvre de fruits d'automne où l'hiver n'a pas encore imprimé ses rides; enfin le Pöete donne son meilleur vin pour célébrer la fête des Amis d'Auronte.

> Sederem lieti al genial convito,
> Largo bevendo al dotto Auronte, ai suoi
> Ritolti à morte gloriosi giorni,
> Al suo saper, che non conosce orgoglio,
> E tutto frai piacer se stesso asconde.

« Assis à ce festin où la joie nous convie, nous boirons aux heureux jours d'Auronte arrachés à

» la mort, à son savoir, qui brille sans orgueil dans » ses Écrits, & se cache dans les plaisirs sociables. »

Cette Fête doit être consacrée par un Sacrifice au Dieu Pan, à qui le Poëte adressera le tribut de sa reconnoissance. Ce Pan n'est pas seulement le Dieu des Bergers, mais celui des Philosophes qui, sous le symbole des appanages d'une Divinité champêtre, ont voilé les attributs de la nature; tels à peu près qu'on les trouve dans un Ouvrage de Bacon, moins digne de son génie que de l'esprit de son siecle.

Le Poëte rappelle au Dieu d'Arcadie les vœux qu'il lui fit pendant la maladie du Philosophe.

. . . . O Nume, in cui natura volle
Tutta visibil farsi, a chi ben vede,
Salva in auronte di natura un dono . . . . .
Ben sai, quanta fra dotti egli già spande
Di se fama immortal. Vivon le carte,
E vivran, finchè vita avran le cose,
Le vigilate carte, onde refulse
Nuova, e dal dritto suo pensar creata
Metafisica luce. E gli poteo
Dalle sensibil parte, e dall' attento
Riflettev lungo, e voluntario trarre
L'origin vera del conoscer nostro.
Per lui sappiam, come le varie lingue,
Dei voler nostri, e delle nostre menti
Nunzie fedeli, ebber primordio, e furo
Comun presidio; e quanto errore ingombri

I celebri sistemi; e come possa,
Dalle nozion particolari all'altre
Somme e maggiori verità salendo,
Fondarsen' uno, che sicuro, e saldo
Di piena luce in ogni età risplenda.
Tu sai, buon Dio, come insensato marmo
Egli animar fingendo a poco a poco,
E con l'infusa, successiva vita
I sensi esploratori in lui destando,
Ingegnoso mostrò, come l'uom sia
Delle diverse conoscenze ai sensi,
Sia debitor delle diverse idee;
E sai, com'ei paragonò de' bruti
L'oprar con quel dell'uom, che ragion guida,
E la scorta analogica seguendo,
Sai come il loro oprar tragge da veri
Principi stessi, dal senter diverso,
Da quel rifletter, che in lor desto viene
Dai bisogni insorgenti, onde s'apprende
Quanto a difesa pio, quanto a riparo
Necessitate insegna.

O toi de la nature ingénieux emblême,
Sauve le confident de la nature même;
Lui qui par ses travaux au vrai seul consacrés
Dévoila des secrets du Portique ignorés.
Oui: ses Ecrits vivront autant que leur matiere.
Sur l'énigme de l'ame il répand la lumiere.
Il montre que des sens, le pouvoir de penser
Reçoit tous les objets qui doivent l'exercer.

C'eſt lui qui du langage a trouvé l'origine:
Des ſyſtêmes fameux ſon livre eſt la ruine.
Sappant les fondemens de ces belles erreurs,
Ecueil d'un faux ſçavoir, paſſageres lueurs,
Il met comme en nos mains & le fil & la chaîne
Des faits particuliers dont l'enſemble nous mene
Aux principes certains, aux grandes vérités
Qui rempliſſent l'eſprit d'éternelles clartés.
De l'homme qu'il forma ce nouveau Prométhée,
Anime par degrés la ſtatue enchantée.
D'une roſe au teint frais les parfums, les couleurs
Eveillent tour à tour des ſens obſervateurs;
Par le chatouillement de nos fibres preſſées,
Aux organes du corps l'ame doit ſes penſées.
Auronte a révélé ces myſteres profonds;
En ſecrets lumineux ſes principes féconds
Nous ont fait découvrir par quelle analogie,
Ce qu'on appelle inſtinct, ce qu'on nomme génie,
Dans l'homme ou l'animal n'eſt que l'effet des ſoins
Qu'à des êtres divers donnent divers beſoins.

Telle eſt l'analyſe des Ouvrages de M. l'Abbé de Condillac. Difficile par la préciſion des idées abſtraites qu'elle renferme, rebelle à la Poéſie par les entraves qu'elle met à l'imagination, M. l'Abbé Frugoni l'a rendue en Vers harmonieux & clairs. Un morceau de ce genre nous ſemble plus utile que des Pieces entieres, parce que le ſujet en eſt neuf, & que ces Vers Italiens peuvent ſervir de modele &

d'encouragement à ceux des Poëtes modernes qui se plaignent des bornes de leur carriere, épuisée, disent-ils, par leurs prédécesseurs. La Philosophie n'ouvre-t'elle pas un beau champ à leur génie? Et quel champ plus fécond en riches images, en grandes idées, en tableaux pathétiques & sublimes, que l'histoire de la Nature? C'est aux François, dont la Langue est peut-être le meilleur instrument de la raison parlante & l'organe le plus étendu de la Philosophie, qu'il appartient aujourd'hui plus que jamais de courir cette lice, & d'y faire, sinon les premiers pas, du moins les plus grands progrès. Personne ne dispute à M. l'Abbé de Condillac d'avoir été plus loin & plus sûrement que Locke dans le chemin de la véritable Métaphysique. Qui de nous laissera Pope en arriere?

I I.

« Sammlung prosaischer scriften, &c. »

RECUEIL *des Œuvres en Prose de M. Wieland en 2 Vol.* in-8°. *A* Zurich, *chez* Orell, Gessner & *Compagnie.* 1764.

LES Poésies de M. Wieland ont déjà paru en trois Volumes (1). Ses Ouvrages en Prose consistent en

(1) On trouve chez Humblot, Libraire, rue Saint-Jacques, les Œuvres completes de M. Wieland, en cinq Volumes, ainsi que les Ouvrages des plus célebres Poëtes Allemands; tels que *Haller*, *Hagedorn*, *Gellert*, *Gessner*, Me *Karsch*, *Schlegel*, *Cronegk*, *Weisse*, *Kleist*, *Gleim*, *Rost*, *Rabener*, &c.

Dialogues & en Discours; l'Auteur, à l'exemple de Platon & Shaftesbury qu'il a pris pour modeles, a répandu sur la morale tous les charmes de l'imagination & du sentiment. Le second Volume de ce Recueil renferme un Roman Dramatique, *Araspe & Panthée*, tiré de la Cyropédie de Xenophon. Nous nous contenterons de donner ici la traduction d'un morceau de ce Roman, intitulé: *Idylle Orientale*.

Trois Esclaves de Panthée.

(*Sheristane.*) Le beau lieu, mes amies! il nous invite à nous asseoir. Reposons-nous un moment au bord de cette source dont les flots argentés roulent à travers les fleurs sur un gravier jaunâtre. Le travail croîtra insensiblement sous nos doigts, tandis que nous respirerons la fraîcheur & les parfums de ces bosquets de rosiers.

(*Gulhindy.*) Entendez-vous chanter cet oiseau?... & cet autre qui lui répond dans le bocage voisin?..... Que leurs modulations sont tendres & touchantes! N'en doutons pas, c'est l'amour qui les anime & les invite à chanter.

(*Zelis.*) Cheres amies, pourquoi ne chanterons-nous pas comme eux? Il me vient une idée: répétons *la Chanson des trois Sœurs*, cette Chanson que le Roi de Susiane se plaît tant à entendre.

(*Sheristane.*) J'y consens. Mais partageons d'a-

bord les rôles. Il me semble que Zelis à lieu de se plaindre de l'amour.....

(*Zelis.*) Tu te trompes ; Sheristane, à peine l'infidélité de mon Amant m'a-t'elle coûté une heure de chagrin. Eh pourquoi verrois-je avec douleur un papillon quitter une fleur pour voltiger sur une autre ? Ce qui m'afflige, c'est qu'il ne nous soit pas permis de voltiger à leur exemple. Hélas ! trop semblables aux fleurs, nous sommes condamnées à rester attachées à la terre & à attendre qu'il plaise à quelqu'un de ces papillons folâtres....

(*Gulhindy.*) Tais-toi, jeune fille, réprime tes saillies & commence le chant.

(*Zelis.*) Eh bien, soit ! j'ai plus de raison que vous de me moquer de l'amour.

« Que la gaîté m'accompagne sans cesse ; qu'au » milieu des plaisirs innocens mes jours s'écoulent » purs & sereins sans être obscurcis par la plus petite » inquiétude. Jamais l'amour n'a coûté un soupir à » mon jeune cœur ; jamais l'aspect d'un jeune homme » n'a fait baisser mon regard ; je me ris des plaintes » des Amans ; leurs éloges flatteurs passent à mes » oreilles comme le bourdonnement des mouches » d'été. Ainsi qu'une gazelle alerte qui bondit sur les » montagnes tapissées de fleurs, je danse, libre & » contente, au milieu de mes belles compagnes.

(*Gulhindy.*) » Ah ! ma sœur, aussi gaie, aussi libre

» que toi, je folâtrois dans nos jeux avant que l'A-
» mour eût blessé mon cœur. Mais hélas! dès ce mo-
» ment le repos & la joie se sont enfuis & m'ont
» abandonnée. Ce n'est plus pour moi que fleurit le
» printemps, & le bocage ne retentit plus que de mes
» soupirs. Mes yeux étincelent d'un feu sombre, la
» guirlande de fleurs dont j'aime à me couronner se
» flétrit autour de mon front brûlant; j'entre, triste
» & consternée, dans le cercle joyeux de la danse, &
» lorsque la nuit a étendu ses aîles humides sur la na-
» ture, vainement j'invoque le sommeil; je me roule
» sans cesse sur mon lit solitaire, & j'étens mes bras
» vers des ombres fugitives.

(*Sheristane.*) » Heureux jour où l'hymen m'unit au
» meilleur des jeunes hommes! Jour fortuné, sois
» béni mille fois! O Hymen, dispensateur de la joie!
» & toi, chaste & saint Amour, toi qui réunis les
» hommes en une grande famille! source des devoirs
» les plus doux & des plaisirs les plus délicieux! re-
» çois mon encens & mes hommages. O Zemin, au-
» teur de ma félicité, l'instant où je te vis pour la
» premiere fois, où tu réveillas dans mon sein l'a-
» mour assoupi, fut l'instant où commença ma vie.
» Le regard de tes yeux m'est plus agréable que le
» lever du Soleil; le baiser de ta bouche a pour moi
» plus de douceurs que les premiers parfums des jar-
» dins de roses de Susa. Un seul de tes gestes fait ma

» loi, & ton ſourire eſt la récompenſe de mes plus
» tendres ſoins.

(*Zelis.*) » Loin de moi, lâche trompeur, qui jures
» de m'aimer, tandis qu'uniquement épris de mes
» charmes tu ne cherches qu'à contenter des deſirs
» criminels; fuis loin de moi. Le cryſtal uni de cette
» fontaine qu'ombragent mille plantes odorantes me
» repréſente mieux que toi le charme d'un ſourire
» de mes levres, & les mouvemens gracieux de ma
» chevelure flottante autour de mon col d'albâtre.
» Attendrois-je que tu me diſes que ma taille eſt fine
» & légere comme celle d'une compagne de la Déeſſe
» des bois ? Il y a longtemps que mon ombre me
» l'a dit ? Que m'importent tes ſoupirs ? Les Zé-
» phirs ſoupirent pour moi; par-tout où je porte
» mes pas ils m'accompagnent & rafraîchiſſent l'air
» brûlant par l'agitation de leurs aîles. C'eſt ainſi que
» libre de peines, & non ſans être aimée, je jouis du
» printemps de ma vie.

(*Gulhindy.*) » O vous, dont le ſein délicat ren-
» ferme un cœur tendre & ſenſible, gardez-vous de
» l'homme ſéducteur. Étouffez le ſoupir amoureux
» prêt à vous être arraché par les plaintes d'un Amant.
» Tels ſont les gémiſſemens que pouſſe la féroce
» hyene pour attirer ſa proie. Cœur trop ſenſible, ô
» que ne puis-je t'arracher de mon ſein! J'ai prêté
» l'oreille aux diſcours d'un impoſteur; il a ſu, par le

» charme de ses paroles, il a su m'inspirer une ten-
» dresse qu'il n'éprouvoit pas. Aujourd'hui il entend
» mes soupirs sans en être attendri ; il voit sans pitié
» mes joues se flétrir & la fleur de ma jeunesse lan-
» guir & se dessécher. Le perfide ! il se rit dans les
» bras d'une autre de ma crédule tendresse.

(*Sheristane.*) » Bienfaisant Hymen, sans toi qu'est-
» ce qu'une jeune fille ? Une fleur stérile qui se flétrit
» sans laisser de rejettons pour le printemps pro-
» chain. Éprise d'une liberté insensée, elle passe inu-
» tilement sa vie à folâtrer, ou si malheureusement
» elle vient à tomber dans les piéges de l'amour, une
» passion cruelle déchire son cœur, un feu dévorant
» se glisse dans ses veines & consume l'éclat floris-
» sant de sa beauté ; trop souvent même, hélas !
» domptée par la puissante nature, elle abandonne
» les sentiers de l'honneur & de la vertu.

(*Zelis.*) » Quels plaisirs peux-tu m'offrir ? ô
» Amour ! De douces peines, de tendres douleurs,
» des soupirs voluptueux, & tout ce qui charme
» l'ame légere & flottante des filles. Paix délicieuse
» d'un cœur virginal, t'abandonnerois-je pour ces ob-
» jets frivoles ? & toi, noble liberté, ame de la vie,
» renoncerois-je à tes bienfaits ? vendrois-je mes
» jours enjoués à l'homme impérieux ? ferois-je dé-
» pendre mon bonheur de son sourire ? L'esclave qui
» maintenant se traîne à mes pieds, l'éleverois-je
» pour

» pour en faire mon maître ? Non, non, Amour, je
» n'achete point tes vains plaisirs à si haut prix.

(*Gulhindy.*) » Tant que l'amour me tint dans le
» délire, je ne rêvai que plaisir & bonheur. Lieux
» enchantés, collines embaumées, lacs de nectar,
» tels étoient les objets qui s'offroient sans cesse à
» mon imagination. Mon ame abusée voltigeoit dans
» d'immenses jardins de délices; hélas! le songe s'est
» dissipé & m'a tirée de ma douce ivresse : aujour-
» d'hui la douleur la plus amere est mon partage.
» Poursuivi par la honte & par le remord je fuis vai-
» nement, semblable à la biche timide que poursui-
» vent des chiens furieux.

(*Sheristane.*) » O Filles de Susa, que les chastes
» embrassemens des époux ont des charmes quand la
» nature & la vertu ont formé la chaîne dont Hy-
» men les unit! Quel spectacle enchanteur que celui
» d'une jeunesse riante qui fleurit autour de nous &
» qui doit son heureuse existence à notre chaste
» amour! Quoi de plus doux que de former à la
» vertu le cœur docile de cette jeunesse & de travail-
» ler à son bonheur à venir? Chaque instant nous
» découvre une nouvelle perspective de bonheur &
» de joie; & quand un jour je serai flétrie, quand
» une race future dansera sur les fleurs qui naîtront
» de mes cendres, alors existeront des portions de
» moi-même, des hommes qui auront puisé la vie

» dans mon sein, & qui béniront ma mémoire.
» Dites-moi, mes sœurs; dites-moi, l'Amour ne me
» rend-il pas heureuse?

(*Zelis.*) » Si je sentois moins vivement le prix
» de l'auguste liberté, ta félicité, ma sœur, pourroit
» arracher des vœux à mon cœur; l'hymen n'aura
» pour moi des charmes que quand la liberté aura
» perdu les siens.

(*Gulhindy.*) » Hélas! pourquoi ma destinée n'a-
» t'elle pas voulu que je trouvasse un Zemin? Pour-
» quoi n'ai-je pas rencontré celui pour qui mon cœur
» avoit été formé si tendre? Imprudente que j'étois,
» j'en croyois le conseil de mes yeux & la douce
» imposture qui couloit de deux levres vermeilles.
» Hélas! j'apprens trop tard qu'il n'appartient qu'à
» l'amour sage de faire notre bonheur.

(*Toutes trois.*) » Jeunes filles, fermez l'oreille aux
» propos de l'Amour séducteur. Si la sagesse & la
» vertu ramenent le charmant Hymen accompagné
» de la tendre sympathie, qu'alors votre cœur cede
» à la douce persuasion & qu'il s'enflamme de l'amour
» sacré, source de la vie & du bonheur domestique. »

(*Sheristane.*) Les Poëtes ne diront pas de nos
chants qu'ils suspendoient le cours des Astres. Tan-
dis que nous chantons, le Soleil est déjà parvenu
jusqu'au sommet du Ciel. Allons, mes sœurs; d'au-
tres soins nous appellent ailleurs. . . . .

III.

« Kongl. Radels Gres Magni Stenbocks le Fuerne, » &c. »

La Vie du Comte Magnus Steinbock, Sénateur du Roi & Feld-Maréchal de Suede. A Stockolm, *chez* Salvius, 4 *Vol.* in-4°. 1765.

Ces Mémoires, composés d'après les Papiers, les Journaux & les Lettres originales du feu Comte de Steinbock, l'un des plus grands Capitaines qu'ait eus la Suede, ont été rédigés par M. Loeubom. Ils contiennent une infinité de détails; nous n'en rapporterons ici que les plus intéressans.

Le Comte Magnus Steinbock nâquit à Stockolm le 12 Mai *1664*, de Gustave-Othon Steinbock, Sénateur & Grand Amiral, & de la Comtesse Christine-Catherine de la Gardie. Il fit ses premieres campagnes au service de Hollande, d'où il fut envoyé sur le Rhin avec les Troupes auxiliaires de Suede sous les ordres du Margrave de Bade. Il s'acquit beaucoup de réputation en Allemagne. Plusieurs Princes de l'Empire, entr'autres l'Empereur Leopold & le Landgrave de Hesse-Cassel, voulurent se l'attacher; mais le Comte Steinbock, qui savoit que le Roi Charles XI ne permettoit pas volontiers à ses Sujets d'entrer au service

des Puissances étrangeres, rejetta les offres & les promesses qui lui furent faites à ce sujet. Il fut employé dans sa Patrie & pendant les plus grandes guerres de Charles XII. Il contribua beaucoup à la victoire de Narva en 1700, & fit la guerre en Pologne, comme Général, sous les yeux du Roi. On lui confia l'Intendance de l'Armée; il remplit cette place avec beaucoup de distinction & de probité. On remarque que les contributions levées dans le Pays ennemi pendant cinq ans valurent à la Suede 84 tonneaux d'or ou 6, 300, 000 liv. argent de France; que plusieurs Monasteres ayant été mis en pillage, on envoya dans ce Royaume beaucoup de figures d'argent massif & d'ornemens d'Église dont les Prêtres Luthériens se sont décorés dans les cérémonies Ecclésiastiques; on rapporte aussi dans ces Mémoires une Lettre que Charles XII écrivit au Maréchal Steinbock, le 26 Novembre 1702, au sujet des contributions qu'il devoit exiger dans les terres de Lubomirsky, Grand Général de la Couronne, pour le contraindre à se ranger du Parti Suédois qui avoit alors en vue l'Élection du Roi Stanislas sur le Trône de Pologne. La Lettre de Charles XII est conçue en ces termes: « Vous devez » étendre par-tout de la même maniere vos exécu» tions militaires, en sorte que tous soient contraints » de nous suivre où nous voulons les mener. S'ils ne

» veulent pas se rendre de bonne grace, il faut les
» détruire; sur-tout n'épargnez pas les Domaines
» de la Couronne d'où l'Armée Polonoise tire sa
» plus grande subsistance; ramassez des vivres & de
» l'argent de toute part, & ne négligez rien pour
» faire subsister au mieux notre Armée & ruiner de
» fond en comble celle de nos Ennemis. » Le Feld-Maréchal Steinbock exécuta de point en point les ordres de son Maître; mais il paroît qu'au fond il n'approuvoit pas le détrônement du Roi Auguste. Voici mot pour mot ce qu'il écrivit au Roi à ce sujet.
« Voilà donc enfin la guerre déclarée avec la Répu-
» blique; comment en sortirons-nous? c'est à Dieu
» à le savoir: pour moi, je ne risque pas plus qu'à
» la guerre la plus légitime. » L'année 1706 il suivit le Roi en Saxe & fut alors nommé Gouverneur de la Scanie. Il prit congé du Roi l'année suivante, & ne le revit plus, parce que Charles partit pour la Turquie. On sait que pendant le séjour qu'il y fit les ennemis de la Suede travailloient à en conquérir les Provinces qui n'étoient défendues que par le Maréchal Steinbock. Il gouverna la Scanie avec prudence, & dans le temps que Charles XII marcha en Ukraine, il désiroit que son Roi, au lieu de porter les armes au loin, vînt plutôt gagner des batailles en Livonie. Il avoit prévu que la bataille gagnée à Mohilo deviendroit fatale aux Suédois en ce qu'elle ouvroit au

Roi un chemin pour attaquer les Russes jusques aux frontieres de l'Asie.

Pendant que Charles XII étoit en Turquie, tous ses voisins au Nord se liguerent contre lui, & sans le Maréchal Steinbock le Danemarck auroit reconquis la Scanie & les autres Provinces cédées à la Suede. Ce vaillant Capitaine, avec 13000 Soldats très-peu aguerris qu'il rassembla à la hâte, battit les Danois complettement à Helsingbourg au mois de Février 1710, quoiqu'ils eussent une armée formidable, composée des meilleures Troupes, & très-exercées à leur retour des Pays-Bas où elles avoient combattu sous le Prince Eugene. Le Feld-Maréchal défit entierement cette armée & sauva sa Patrie. Le Duc de Malboroug lui écrivit à cette occasion pour le féliciter de ses succès. Mais comme le Roi étoit toujours réfugié en Turquie, son absence donna lieu à des troubles & à des dissentions dans son Royaume. Le Sénat sur-tout fut divisé; cependant on ne laissa pas de se défendre assez bien & assez longtemps contre ceux qui cherchoient à profiter de ces troubles pour opprimer la Suede. Ce fut dans ces circonstances que le Sénateur Comte de Horn, qui joua dans la suite un si grand rôle sous le regne suivant, écrivit en ces termes, le 13 Septembre 1711, au Feld-Maréchal Steinbock: « Les choses vont aujourd'hui comme auparavant; les Suédois n'ont

» pas ce qu'il leur faut, mais ils s'en tirent assez bien. »
M. Steinbock fut le premier qui protégea l'invention de Charles Cronstedt pour la perfection de l'Artillerie Suédoise; mais la jalousie ne tarda pas à traverser les grands projets de ce Maréchal ; le Sénat refusa de l'aider dans ses plus utiles entreprises & il manqua d'argent, quoiqu'il eût toute la confiance de son Maître. Quand il reçut ordre de ramasser toutes les forces de la Suede pour les porter en Allemagne & défendre les conquêtes de sa Patrie, il n'avoit pas le sol; mais comme il étoit né insinuant & populaire, il trouva le moyen de rassembler une somme de 900000 dahlers de cuivre avec laquelle il conduisit l'Armée Suédoise en Poméranie. L'année 1712 il eut des conférences très-fréquentes avec le Roi Stanislas qui se trouvoit alors réfugié en Suede. Enfin il força le passage de Damgartem & gagna, le 9 Décembre, la bataille de Gadebuschen-Mecklenbourg, où il défit l'Armée combinée des Danois & des Saxons. Cette bataille est la derniere que les Suédois ont gagnée. Ce fut après cette époque que sur les insinuations perfides du Sénateur Comte de Wellingk, son ennemi déclaré, il marcha en Holstein, où bientôt manquant de tout il fut abandonné même par le Sénat; il se vit alors contraint d'entrer en Toenningue, Ville fortifiée du Duc d'Holstein, où il fut fait prisonnier avec toute son

l'armée, en 1717, après une longue & belle défense. Il y mourut de chagrin & de misère le 23 Février 1717. Le Feld-Maréchal Steinbock fut tout à la fois grand Guerrier, Politique habile & Citoyen vertueux; il aima véritablement sa Patrie & la gloire de sa Nation; il fut le soutien & la victime des intérêts de son Maître.

I V.

Commentaires sur les Œuvres d'Horace.

POUR contenter les Gens de Lettres à qui l'Extrait que nous avons donné de ces Commentaires (1) a paru trop superficiel, nous entrerons dorénavant dans de plus grands détails; nous reviendrons même sur quelques-unes des Odes dont nous avons déjà fait mention. Plus nous ferons connoître l'Ouvrage de notre Auteur, plus nous justifierons le jugement que nous en avons porté: on sentira sur-tout combien est importante l'étude de l'origine & de la signification primitive des mots que nous avons empruntés de l'antiquité. C'est ainsi que le célebre Cujas parvint à révéler tous les mysteres de la Jurisprudence ancienne.

Flebis in solo levis angiportu

dit Horace à Lydie dans l'Ode XXV. Pour bien en-

(1) Voyez le *Supplément* du Mars Tom. V.

tendre ce Vers il faut nécessairement avoir une idée de la maniere dont étoient logés les Romains. Leurs maisons en général n'avoient point de fenêtres sur les grandes rues. Elles étoient construites à peu près comme le sont aujourd'hui les Serrails des Grands à Constantinople; les fenêtres ne donnoient que sur les cours & les jardins. Mais le petit peuple, qui ne pouvoit avoir ni jardin ni cour, occupoit des bouts de rue, des culs-de-sac, des especes d'enclos tels que le Cloître Saint-Honoré, le Cimetiere des Innocens, la Cour du Dragon, Saint Jean-de-Latran, les Quinze-Vingts, &c. à Paris. Ces bouts de rue s'appelloient *vici*, & ceux qui y demeuroient *vicini*. Ces *vicini* se voyoient & se parloient de leurs fenêtres; il leur eût été moins difficile de se cacher les uns des autres, aussi vivoient-ils dans la familiarité la plus intime & comme en famille. Les *vici* ou bouts de rue n'étoient guère fréquentés que par les habitans de l'enclos; cet enclos aboutissoit à la grande rue, & ordinairement il étoit terminé par une espece de voûte qu'on appelloit *fornex*. Il y avoit aussi d'autres passages appellés *angiportus*, parce qu'ils étoient étroits & détournés, lesquels conduisoient à d'autres rues. Les femmes débauchées venoient pendant la nuit se placer à l'entrée du *vicus* sous le *fornex*, ou dans les *angiportus*, & c'étoient-là qu'elles sollicitoient les passans. De-là vint le mot *fornicare*.

ODE XXXVII.

M. L. G. à l'occasion de ces Vers

. . . . . Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat,
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum :

observe que l'Égypte fut de tout temps le centre & la source des maladies épidémiques qui ont désolé l'espece humaine : soit, dit-il, qu'elle les doive à la haute Éthiopie & à l'intérieur de l'Afrique, soit que ce Pays d'une constitution unique en son espece, en soit le foyer, il est certain que depuis trois siecles l'Égypte nous a constamment envoyé l'horrible maladie qu'on appelle la peste. Avant ce temps-là elle avoit versé dans nos contrées toutes ces especes de scorbut appellées *feu sacré*, *feu Saint-Antoine*, &c. que nous avions rapportées de nos malheureuses Croisades. Les mêmes régions nous avoient donné antérieurement la *petite vérole*, & il n'est pas douteux qu'au temps d'Auguste les Romains n'y trouvassent des maladies horribles & contagieuses qui leur étoient absolument inconnues.

La lepre, par exemple, & toutes ces éléphantiases qui n'en sont que des branches, infectoient alors l'Égypte & les Provinces limitrophes. D'après ces réflexions notre Commentateur-Philosophe

n'héſite point à affirmer que, dans les deux derniers Vers que nous avons cités, Horace a voulu déſigner un *troupeau de lepreux vils & dégoûtans*, & non, comme l'ont cru tous les Interpretes, ſans en excepter un ſeul, *un tas d'Eunuques décriés par les plus infâmes débauches*. Je ne me ſerois pas douté, ajoute plaiſamment M. L. G., que l'amputation fût une maladie contagieuſe; d'ailleurs comment ſe perſuader que Cléopatre eût fait mutiler toute ſon armée pour aller prendre Rome?

Venons à la derniere ſtrophe de l'Ode.

> *Deliberatâ morte ferocior*
> *Sævis liburnis ſcilicet invidens*
> *Privata deduci ſuperbo*
> *Non humilis mulier triumpho.*

1°. Dans les plus belles & les meilleures Éditions on trouve deux points après le mot *ferocior*. 2°. Tous les Interprêtes & tous les Commentateurs s'accordent à prétendre que par le mot *liburnis* il faut entendre les Vaiſſeaux dont Auguſte ſe ſervit avec tant de ſuccès dans la bataille d'*Actium*. Cette ponctuation & cette explication paroiſſent monſtrueuſes à M. L. G. Puiſqu'Horace, dit-il, s'eſt ſervi du comparatif *ferocior*, l'objet de comparaiſon doit ſe trouver quelque part: or où eſt-il? quel eſt-il? Secondement, ſi par le mot *liburnis* il faut entendre des Navires, des Vaiſſeaux, comment l'épithete *ſævis* pourra-t'elle

lui convenir? *Sævus*, dans la signification primitive, est la même chose que *severus*; & comme la sévérité dégénere souvent en cruauté, le mot *sævus* prit une nuance particuliere & signifia *cruel*. Or un Poëte a-t'il jamais pu dire une Galiote *severe*, un Navire *cruel*, & s'il l'avoit dit, eût-il été l'Horace de son siecle? En troisieme lieu, comment peut-on être porté en triomphe sur des Vaisseaux? Car en admettant la maniere de ponctuer & d'interpréter de tous les Commentateurs, il ne peut y avoir d'autre construction que celle-ci: *Deduci triumpho sævis liburnis*. Le *triomphe* étoit une procession religieuse qui commençoit hors d'une des portes de la Ville, passoit par le pont triomphal, par le *circus maximus*, ensuite par la *via sacra*, & aboutissoit au Capitole; c'étoit-là seulement où l'on triomphoit. Une armée pouvoit bien revenir victorieuse mais non triomphante; le triomphe étoit un honneur qui n'étoit accordé par le Sénat que lorsque l'armée & le Général étoient aux portes de la Ville, qu'ils en faisoient la demande & qu'ils prouvoient leurs titres & leur droit. Il est vrai que depuis l'abolition de cette cérémonie les mots modernes *triompher* & *triomphe* ont acquis une signification plus étendue & équivalente à celle des mots *vaincre* & *victoire*; mais faut-il faire parler Horace comme nous parlons? & quand on connoît les usages des Romains, dire qu'Auguste

menoit en triomphe sur ses Vaisseaux la Reine Cléopatre, n'est-ce pas dire la plus grande de toutes les absurdités ?

D'après ces observations M. L. G. efface les deux points après *ferocior* & les transporte après *liburnis.* Il prouve que ce dernier mot ne désigne ni Vaisseau ni Galiote ; mais bien un Peuple brave & féroce. Notre Philosophe ajoute que longtemps après avoir fait ces remarques il a trouvé dans le Manuscrit de la Bibliotheque du Roi ce passage avec la même ponctuation qu'il lui avoit donnée. On y lit à la marge la note suivante : *Promptior sævis liburnis fuit ad mortem : illi enim libenter moriuntur.*

ODE XXXVIII.

M. L. G. s'y plaint que les Traducteurs aient rendu le mot *puer* par celui de *laquais*. Si c'est par respect pour les mœurs, dit-il, je n'ai qu'à les louer. Mais ne pouvoit-on pas remarquer dans une note que Ganymede versoit à boire à Jupiter ? Tout étoit dit dès-lors pour ceux qui veulent entendre sans bruit & sans scandale.

ODE Ire DU LIVRE II.

M. L. G. prouve très-bien qu'il n'y a dans cette Ode d'autres obscurités que celles qu'y ont répandues les Commentateurs eux-mêmes. D'abord il ne s'agit nullement ici de l'histoire des guerres civiles

écrite par Pollion pendant sa vieillesse dans sa retraite ; lorsqu'Horace composa cette Ode Pollion venoit de triompher des Dalmates & ne s'occupoit que des moyens de reconcilier Octavien, Marc Antoine & Santus Pompeus, & d'amener enfin une paix générale. Notre ingénieux & savant Auteur entre à ce sujet dans les détails les plus intéressans, mais trop étendus pour être rapportés dans un Extrait. Nous nous contenterons d'exposer quelques-unes de ses principales observations. Pour faire sentir à quel point on a fait violence au texte, nous citerons avec lui les deux premieres strophes de l'Ode & la traduction qu'on en a faite.

Motum ex metello consule civicum
Belliquè caussas, & vitia, & modos
Ludumque fortunæ, gravesque
Principum amicitias, & arma.

Nondùm expiatis uncta cruoribus,
Periculosæ plenum opus aleæ
Tractas, & incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

M. Dacier traduit : *Pollion, lorsque vous écrivez les guerres civiles qui éclaterent sous le Consulat de Metellus, que vous en expliquez les causes, &c. que vous parlez des vicissitudes de la fortune, que vous nous découvrez les secrets, &c. que vous exposez à nos yeux ces armes teintes d'un sang, &c.* Où donc

M. Dacier & tous les Interpretes qui traduisent à peu près de même que lui ont-ils vu ces mots, *vous écrivez l'histoire des guerres, &c. vous parlez, &c. vous exposez, vous racontez ?*

Voici la traduction littérale de ces deux strophes: *Les troubles civils, commencés sous le Consulat de Metellus, les causes de cette guerre, les vices, les moyens, les coups du sort, les ligues des Chefs de Parti, & des armes teintes encore d'un sang non expié sont une matiere bien délicate, ô Pollion; vous courrez de grands risques à la manier, & vous marchez sur un feu qui est encore sous la cendre trompeuse qui le couvre.*

Il n'y a pas un seul mot dans ces huit Vers qui désigne un Historien; tout au contraire y indique un Négociateur. Le seul mot *tractas* suffiroit à ceux qui connoissent bien la Langue Latine pour les convaincre qu'il ne s'agit point ici d'écrire une Histoire, mais d'entamer une négociation & de manier de grandes affaires; car le mot Latin *tractare* répond au mot François *manier*, & non au verbe *traiter*. Plus on avance dans cette Ode, plus les raisons de notre Auteur deviennent sensibles & convaincantes. On lit dans la strophe troisieme *mox ubi publicas res ordinaris* : LORSQUE VOUS AUREZ ARRANGÉ LES AFFAIRES PUBLIQUES. Comment se persuader, par exemple, qu'on ait pu rendre *ordinare res publicas* par

écrire une Hiſtoire? M. Dacier eſt cependant le ſeul qui ait eu la bonne foi de convenir que de quelque maniere qu'on s'y prît ces mots ne pouvoient ſignifier autre choſe ſi non arranger, mettre en ordre la choſe publique. Pourſuivons : *inſigne mæſtis præſidium reis & conſulenti, Pollio, Curiæ :* or étoit-ce lorſque Pollion ne vivoit que pour lui-même, au fond de ſa retraite qu'Horace l'auroit appellé l'appui des malheureux & la lumiere du Sénat? Mais, dira-t'on, puiſque Pollion compoſoit alors des Tragédies, pourquoi ne pouvoit-il pas écrire une Hiſtoire? car ſi par ces mots *paulùm ſeveræ muſa tragediæ deſit Theatris*, le Poëte n'a pas voulu engager Pollion à ſuſpendre ſes compoſitions tragiques, qu'a-t'il prétendu dire? ceci demande quelques éclairciſſemens.

Les grandes charges qu'occupoit Pollion & les fêtes dont les triomphes devoient être accompagnés l'obligeoient à donner à ſes dépens de grands Spectacles au Peuple Romain. Peut-être fit-il repréſenter des Pieces de ſa compoſition; mais rien ne nous oblige à croire que ces Pieces fuſſent tout nouvellement faites. Pollion pouvoit les avoir compoſées depuis quelque temps; il n'y a qu'à lire avec attention certains paſſages des Eglogues de Virgile pour ſe convaincre que Pollion s'étoit diſtingué dans la Poéſie lors même qu'il commandoit en Lombardie & qu'il prit Virgile ſous ſa protection, c'eſt-à-dire, trois

trois ans avant son Consulat. Du reste, Horace ne dit pas que Pollion fit représenter ses propres Tragédies ; il dit seulement que les Spectacles, les Tragédies que Pollion donnoit au Peuple Romain furent interrompus par la nécessité où il se trouva d'arranger les choses publiques & de manier des affaires rélatives aux troubles de l'Empire Romain. Horace dit dans la strophe suivante.

Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures ; jam litui, &c.

On a cru que le Poëte n'avoit ici d'autre objet que de louer la chaleur & la vivacité du style de Pollion qui peignoit si fortement les choses qu'on croyoit y être présent. Point du tout : il ne s'agit ici encore une fois que des négociations dont Pollion s'étoit chargé, & qui, quoiqu'elles eussent amené la paix, conclue d'abord à Brindes, & l'année suivante à Misene, ne laissoient pas de paroître à notre Poëte inutiles & même dangereuses. Vous entreprenez, disoit-il à Pollion, d'appaiser les troubles civils ; vous travaillez à arranger les affaires publiques : l'entreprise est délicate & périlleuse ; vous marchez sur des feux couverts d'une cendre perfide ; déjà vous faites retentir à mes oreilles le son menaçant des trompettes, &c. Le tableau des malheurs des guerres civiles par lequel l'Ode est terminée est une suite naturelle de la prédiction faite par Horace, que les peines que

Pollion se donnoit pour accommoder les deux partis n'aboutiroient qu'à de nouvelles guerres ; dans ce moment même le Poëte entendoit le signal du combat, il voyoit les Chefs de parti couverts de sang & de poussiere périr aussi malheureusement que Caton.

Après avoir prouvé que ce n'est qu'en envisageant cette Ode sous le même point de vue que lui qu'on y trouvera un ensemble, & que les idées & les images qu'elle renferme paroîtront naturelles, nobles & vraies, notre Auteur examine quelques phrases qu'aucun Interprete n'a encore bien entendues. Nous citerons seulement la suivante.

Paulùm severæ musa tragediæ
Desit theatris ; mox ubi publicas
Res ordinâris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

Les uns prétendent qu'Horace appelloit *grande munus* le métier de faire des Tragédies ; les autres ont avancé que ces mots tombent sur l'Histoire de Pollion, appellée par le Poëte *grande munus*, dit M. Dacier, à cause de son importance & de sa difficulté. *Munus*, selon notre Auteur, signifie originairement en latin un spectacle donné au Peuple. D'une part, comme ce spectacle étoit gratuit, le mot *munus* vint à signifier un don, un présent quelconque ; de l'autre, comme il étoit donné par les Ediles ou par d'autres Magistrats, & que c'étoit-là

un devoir annexé à leurs charges, *munus Edilitium*; le même mot désigna par la suite toutes les sortes de charges & d'emplois. C'est de la signification primitive de ce mot que vient *munificus*, *munificentia*, &c. termes d'éloge accordés aux Empereurs à cause des spectacles qu'ils donnoient au Peuple.

Horace veut donc ici que Pollion suspende les représentations qu'il donnoit au Peuple à l'occasion de son triomphe; vous les reprendrez, ajoute-t'il, vous nous donnerez le grand spectacle quand vous aurez arrangé les affaires publiques.

ODE III.

Interiore notâ falerni. L'Auteur, à l'occasion de ce passage, explique le Vers 10[e] de l'Ode XXXVI[e] du premier Livre: *Cressâ ne careat pulchra dies notâ*, Vers que M. Dacier & les autres Interpretes ont rendu par ces mots: *Que ce jour soit marqué de blanc.* Mais vainement, pour appuyer leur explication, ils nous diront que les Anciens marquoient d'une raie blanche les jours heureux. Comment se peut-il que *cressâ notâ* signifie jamais une marque blanche? *Cressa* est le dérivatif de *Creta*, Isle de la Grece, appellée aujourd'hui Candie. *Nota cressa* ne pourra donc signifier autre chose que *marque candiote*, ce qui ne forme aucun sens. Dire que cette marque blanche se faisoit avec de la craie, comme l'ont prétendu la

plupart des Commentateurs modernes ; c'est confondre le dérivatif de *Creta*, ISLE ; avec les dérivatifs de *creta*, TERRE GLAISE, qui sont *creteus*, *cretosus*, & jamais *cressus* : absurdité d'autant plus remarquable que l'Isle de l'Archipel & la terre glaise, quoiqu'ayant le même nom, n'ont entr'elles aucun rapport. On n'a pas entendu ces deux passages, dit notre Auteur, parce qu'on n'a pas compris la force du mot *nota*, qui signifie ici la qualité, la cuvée ; quelque chose enfin qui désigne la bonté, l'excellence du vin ; il cite à ce sujet un passage de Columelle qui jette une grande lumiere sur les deux Vers d'Horace ; ce Poëte, ajoute notre Commentateur-Philosophe, n'a voulu dire autre chose par ce Vers *Cressa ne careat pulchra dies nota*, si non : ne laissons pas passer ce beau jour sans boire du vin de Candie. Ces vins étoient alors aussi estimés qu'ils le sont aujourd'hui. Horace a fait plus d'une fois l'éloge du vin de l'Archipel.

ODE VII.

Sed me per hostes Mercurius celer. Ici, dit M. Dacier, Horace fait allusion aux combats décrits par Homere, où les combattans étoient souvent enlevés par les Dieux. Le Poëte dit l'avoir été par Mercure, parce que Mercure étoit le Dieu de l'Éloquence & le Protecteur des Gens de Lettres. Cela peut être, dit notre Auteur, mais qu'on se souvienne que dans

l'Ode IIᵉ du Livre Iᵉʳ il a reconnu le Dieu Mercure dans la personne d'Auguste, & l'on sentira toute la finesse de l'allusion que fait Horace.

Funde capacibus unguenta de conchis. Les Commentateurs, les Traducteurs savent parfaitement bien que le mot *unguentum* signifie *onguent*, *parfum*, *liqueur odoriférante*; mais aucun d'eux n'a su que ce mot signifioit encore une liqueur, une espece de syrop ou d'opiat dont les Anciens se servoient pour faire des boissons composées qui leur tenoient lieu de nos ratafiats.

Les Anciens, avant de se mettre à table, alloient au bain, parfumoient leurs cheveux, & mettoient une couronne sur leur tête. Au commencement du souper ils buvoient comme nous du vin d'ordinaire, & comme nous ils faisoient apporter au dessert des vins muscats, liquoreux; ceux des Isles de l'Archipel étoient les plus estimés, comme ils le sont encore à présent; le repas étoit terminé par une espece de boisson composée qu'on pourroit comparer au *punch* des Anglois. Pour cet effet ils prenoient des vins âpres & épais, qui tout purs n'auroient presque pas été potables. C'étoit-là en quelque sorte leur *rum* ou leur *rack*; ils en faisoient la base de la boisson. Les vins Cecube & Falerne étoient principalement destinés à cet usage. Quelquefois, par un rafinement de volupté, ils y mêloient une

bouteille de vin muscat Grec ; enfin ils versoient dans ce vin Cecube le sirop ou, pour parler plus exactement, l'opiat dont nous venons de parler, qu'ils appelloient *unguentum* & qui étoit composé de miel & de graine de pavot en y mêlant quelques odeurs. Celle des roses étoit la plus communément employée ; on éparpilloit les feuilles de la fleur dans la tasse où se faisoit la boisson & qu'on appelloit *concha*. On délayoit ce mêlange, ce qui s'appelloit *liquare vina* ; on le passoit à travers une espece d'écumoire & on le buvoit tantôt chaud & tantôt à la glace. C'est toujours de cette espece de boisson qu'Horace veut parler.

La suite pour l'Ordinaire prochain.

V.

LETTRE *aux Auteurs de la* Gazette Littéraire.

ME sera-t'il permis de m'adresser à vous, MM., pour sommer un Écrivain anonyme, qui sans doute vit encore, de tenir la parole qu'il a donnée au Public ? Je veux parler de l'Auteur inconnu des *Lettres sur l'Origine de la Noblesse Françoise*, Ouvrage qui parut en 1763 & auquel on n'a point encore répondu, peut-être parce que ç'eût été perdre son temps que de répondre. Ce devroit être en effet le sort de tous les Livres de cette espece. Mais si l'*Ordre* qu'il attaque a pu garder le silence, ou même a ignoré ses

invectives, il est temps qu'il prouve qu'en avilissant l'ancienne Noblesse il a excepté de la prescription le sang illustre qui depuis tant de siecles donne des Chefs à la Noblesse Françoise.

Après avoir dit, contre ses propres principes, ou plutôt ses suppositions gratuites, qu'*il n'est pas à présumer qu'un Comte d'Anjou, Marquis de France, sortît d'une race obscure, quoique l'Histoire garde le silence à son sujet*, cet Écrivain ajoute : *enfin un Étranger aussi digne de l'estime des Curieux & des Savans par la multitude de ses talens & de ses connoissances, que de celle des honnêtes gens par sa modestie & son attachement à la Religion, a découvert l'origine de ce Héros* (Robert le Fort) *le fléau des Normands. Il a rassemblé dans les Archives des Abbayes & des Églises d'Allemagne les Pieces justificatives d'une Dissertation composée à ce sujet.*

L'Anonyme donne ensuite un Extrait de cette Dissertation, dont le résultat est que l'origine de la Maison de France remonte à Theodoric, Duc de Saxe, par Etbert, (ou plutôt Ecbert) autre Duc de Saxe.

Je sais aussi un peu ce qu'on peut trouver dans les *Archives des Abbayes & des Églises d'Allemagne*. Je sais que plusieurs Historiens ont donné à la Maison de France une origine Saxonne, & que d'autres aussi dignes de foi l'ont fait sortir de la France Orien-

tale. J'ai lu beaucoup de légendes & autres monumens de cette espece. Je connois la nature des preuves généalogiques que nous fournissent ces monumens dans la haute antiquité, où a dû se transporter l'Auteur de la Dissertation. Je connois même un peu cet Ecbert, qui doit avoir été pere de Robert le Fort. J'avoue qu'il peut avoir eu deux fils que je ne connoisse pas & dont l'un ait été Évêque en Allemagne. Mais quand j'aurois lu la légende qui lui donne Robert le Fort pour frere, ainsi que l'avance l'Anonyme, il me resteroit encore à examiner cette légende, pour savoir si l'Auteur qui l'a écrite mérite mieux d'en être cru que le pieux Roi Robert, l'un des premiers Rois Capetiens, lorsqu'il parloit de l'origine de sa Maison. Le Moine Helgaud, contemporain de ce Prince, qui a écrit sa vie, nous a conservé cette anecdote. Voici ses propres termes : *Ejus inclyta Progenies, sicut ipse suis sanctis & humillimis asserebat verbis, ab Ausoniæ partibus descenderat.* Et plus bas : *Corona capiti imposita decernebat eum avis & atavis stirpe processisse Regiâ.* Ce qui signifie que Robert étoit originaire d'Italie, & qu'il comptoit des Rois entre ses ayeux.

Vous voyez, MM., que ce n'est pas sans raison que je désire la preuve d'une origine Saxonne, lorsque celle de l'origine Italienne paroît aussi décisive. Le Gendre a tiré de ce témoignage d'Helgaud tout

le parti possible dans ses recherches sur l'origine de la Maison de France. Mais j'avoue encore que je ne puis être de son sentiment sur la maniere dont il fait descendre Robert le Fort d'un Prince Lombard réfugié en France. C'est ici le second objet dont je me suis proposé d'entretenir un moment le Public par votre entremise. Suivant cet Auteur, Robert le Fort étoit arriere-petit-fils de *Nebelon*, Comte de Madrie, & ce Nebelon étoit fils de Childebrand, associé au Trône des Lombards du vivant de son oncle Luitprand. Enfin Luitprand & Sigibrand, pere de Childebrand, étoient fils d'Ansprand, Roi de Lombardie en 712, & dont on ignore l'origine. On ne peut refuser à le Gendre d'avoir prouvé, autant qu'il étoit possible, les premiers degrés de cette filiation; mais lorsqu'il vient à Robert le Fort, (1) il fournit, sans le vouloir un fait qui détruit tout son systême. La terre de Saisseaux, dit-il, étoit venue dans la Maison de Robert par Argane, fille de Wicfrid Comte de Berry, & femme de Robert, qui, selon lui, fut pere de Robert le Fort.

Cependant Hugues le Grand, petit-fils de ce dernier, dans une Charte que nous avons de lui & que cite le Gendre, dit positivement que cette terre étoit un Alleu dont il avoit hérité de sa mere; (*ex maternâ hereditate*) c'est à tort que le Gendre a dé-

(1) Pag. 228.

tourné le sens de ces paroles en disant que *Hugues étoit en possession de cet héritage du Chef d'une de ses Ayeules.* Ce ne peut être là le sens des deux mots Latins que nous venons de transcrire, sur-tout dans un acte de donation où il étoit essentiel d'exprimer clairement à quel titre Hugues possédoit la terre dont il faisoit don à l'Église de Saint Martin. Mais dès que nous rendons à ces paroles leur véritable sens, il est évident que la généalogie, si laborieusement recueillie par le Gendre, finit à Robert, mari d'Agane, & que c'est la raison pour laquelle Hugues le Grand hérita par sa mere d'un bien qui lui avoit appartenu. Or, si Hugues descendoit de Robert & d'Agane par sa mere, il est clair encore que Robert le Fort son grand-pere n'étoit pas fils de Robert & d'Agane.

Vous jugez bien, MM., qu'en réfutant le Gendre mon intention n'est pas à beaucoup près d'accréditer le nouveau systême que doit avoir créé *cet Étranger si digne de l'estime des Curieux.* Je consens au contraire qu'on laisse subsister la plus grande partie de l'Édifice élevé par le Gendre & qui me paroît très-solide ; mais en même temps je me crois en droit de proposer une autre conjecture qui me paroît mériter quelqu'attention.

Paul Diacre nous apprend que de son temps la Ville d'Orléans avoit été régie par Reginpert, Prince

Lombard, descendu des anciens Rois de Lombardie de la Race Agilolfinge, & dont le pere s'étoit réfugié en France où il avoit eu trois fils. On peut donc assurer qu'au temps de Charlemagne Reginpert étoit Comte d'Orléans, & l'on peut supposer, sans choquer la vraisemblance, que ce Comté resta dans une famille aussi illustre. Or comme le Comté d'Orléans est un des plus anciens Domaines que nous sachions avoir été possédés par la Maison de France, il est encore très-vraisemblable que ce fut de Reginpert, ou d'un de ses freres, que descendit Robert le Fort, ce qui s'accorde parfaitement avec le témoignage du Roi Robert cité par le Moine Helgaud. Cette origine mérite, ce me semble, d'être discutée, & vaut bien celle qu'a imaginée le Gendre de Saint-Aubin, puisque nous avons la généalogie de Reginpert jusqu'à Garibald qui régna en Baviere depuis l'an 560 ou environ jusqu'à l'an 595. On peut même prouver, ainsi que je l'ai fait dans un Ouvrage qui n'a point encore vu le jour, que Garibald étoit proche parent des Rois Francs descendus de Clovis. Je ne désespere pas que quelque Savant, que cette indication aura mis sur la voie, ne parvienne à changer cette conjecture en une démonstration historique; mais comme il ne s'en trouvera peut-être aucun qui veuille entreprendre cette tâche tant que n'aura point paru cette Dissertation annoncée par l'Auteur

des *Lettres*, je finis celle-ci comme je l'ai commencée, en sommant l'Anonyme de faire enfin parler *cet Étranger si modeste, si attaché à la Religion, & si digne de l'estime des Curieux.*

Je suis, &c.

VI.

Suite du LIIIe Volume des Transactions Philosophiques. (1)

XXIV. Remarques *sur les Hirondelles des bords du Rhin; tirées d'une Lettre de M.* Achard *à M.* P. Collinson, *de la S. R.*

Vers la fin de Mars 1762, dit M. Achard, je descendis le Rhin pour aller à Roterdam. Un peu au-dessus de Bâle le bord méridional de la riviere est très-haut, escarpé, d'un sol sabloneux, a soixante ou quatre-vingt pieds au-dessus de l'eau. Je fus surpris de voir près du sommet du rocher de jeunes garçons suspendus à des cordes, qui sembloient occupés à quelque chose. Les Mariniers nous dirent que ces enfans cherchoient dans les fentes du rocher des hirondelles ou des martinets qui s'y réfugioient pendant l'hiver, & attendoient le retour de la chaleur pour en sortir. Je me fis donner quelques-uns de ces oiseaux que je trouvai roides & sans vie; j'en mis un dans mon sein.

(1) Voyez le *Supplément* de Mars, p. 126.

entre la chemise & la peau; j'en étendis un autre sur le bateau exposé au plein Soleil. Un ou deux de mes compagnons de voyage en firent autant. Au bout d'un quart-d'heure je sentis se mouvoir l'hirondelle que j'avois dans mon sein; je la retirai & je la vis s'étendre sur ma main, mais m'appercevant qu'elle n'étoit pas encore bien revenue, je la remis dans mon sein, & au bout d'un autre quart-d'heure, elle s'agita avec vivacité; je la retirai pour l'examiner, mais à peine fut-elle en plein air qu'elle prit son vol & disparut; la couverture du bateau m'empêcha de voir la route qu'elle prenoit. L'hirondelle que j'avois mise sur le bateau, quoiqu'exposée à un Soleil assez fort, ne prit pas assez de força pour s'envoler.

Il paroît par cette Relation que ces enfans étoient accoutumés à prendre tous les ans des hirondelles, & que cette manœuvre ne frappoit pas beaucoup les Mariniers. Cela me confirme dans mon premier sentiment, dit M. Collinson, que quelques especes d'hirondelles vont chercher des climats plus chauds, & que d'autres restent enfermées dans ces trous pendant l'hiver. Il seroit à souhaiter que M. Achard eût désigné l'espece de celles qu'il a vues.

XXV. *Les propriétés des puissances méchaniques démontrées, &c. par le Docteur* H. Hamilton, *de la S. R.*

Le degré de perfection auquel les Arts méchaniques sont parvenus porte naturellement à croire que les véritables principes d'où dépendent les opérations & le succès des machines différentes doivent être connus & expliqués dès longtemps ; mais la théorie & la pratique n'ont pas une liaison si intime & si nécessaire. Quoiqu'il y ait des opinions très-différentes sur la véritable méthode d'expliquer les effets des machines, cependant les principes pratiques de la méchanique sont si bien connus par l'expérience & l'observation, que l'Artiste est en état de combiner & de prévoir les effets de ses machines avec autant de certitude que s'il connoissoit parfaitement les loix du mouvement d'où ces principes dérivent primitivement. Mais quoique des recherches sur la véritable méthode de déduire des loix du mouvement les principes pratiques de la méchanique ne paroissent pas fort utiles aux progrès des Arts, c'est une étude intéressante pour le Philosophe & qui peut avoir une utilité éloignée dont on ne prévoit pas encore l'influence.

Puisque les Savans ont employé différentes méthodes pour traiter cet objet, il y a lieu de croire qu'aucune de ces méthodes n'a été trouvée satisfaisante & complette. M. Hamilton fait quelques observations sur le principe de l'équilibre tel qu'il a été établi par le Docteur Wallis & quelques autres ; il

examine ensuite la nature des puissances méchaniques ou machines simples, qu'on réduit (1) ordinairement à six : le levier, la roue, la poulie, le coin, le plan incliné & la vis.

Après avoir exposé ses principes sur la nature & les propriétés de chacune de ces machines, M. Hamilton établit des corollaires d'après lesquels il démontre plusieurs cas particuliers par l'application de ses principes. Ces détails ne sont pas susceptibles d'extrait, & ils ont besoin des figures pour être rendus sensibles. Au reste, toute la théorie de M. Hamilton nous a paru lumineuse & utile.

XXVI. *Description de quelques appartemens souterrains, avec des Inscriptions & des Peintures Étrusques, découvertes à Civita-Turchino en Italie, communiquée par* J. Wilcox.

Civita-Turchino, située à environ trois milles au Nord de Corneto, est une colline de forme oblongue dont le sommet est presque une Plaine continue. Le grand nombre de Médailles, de fragmens d'Inscriptions, &c. qu'on y a trouvés en différens temps, fait conjecturer que c'est la place où étoit bâtie autrefois la Ville puissante de Tarquinium, quoique ce ne soit plus aujourd'hui qu'un champ de bled. Elle est jointe à Corneto par une crête de

(1) Quelques Auteurs n'en comptent que trois : le levier, le plan incliné & la corde.

montagne qui a au moins trois ou quatre milles de longueur, & qui eſt preſqu'entierement couverte par pluſieurs centaines de petites monticules, appellées par les habitans *monti roſſi*. Environ douze de ces monticules ont été ouvertes en différens temps, & l'on a trouvé dans chacune des appartemens ſouterrains, taillés dans le roc ſolide. Ces appartemens ſont de formes & de dimenſions diverſes; quelques-uns ſont composés d'une grande chambre extérieure & d'une petite dans l'intérieur; d'autres ont une petite chambre à l'entrée & une plus grande en dedans; d'autres enfin ſont ſoutenus par une colonne de roc ſolide, élevée dans le centre, avec des ouvertures de chaque côté, depuis vingt juſqu'à trente pieds. On entre dans tous ces appartemens par une porte d'environ cinq pieds de haut ſur deux pieds & demi de large; quelques-uns ne reçoivent de lumiere que par la porte, d'autres en reçoivent d'en-haut par une petite ouverture de forme pyramydale.

Les meubles qu'on a trouvés dans ces appartemens conſiſtent principalement en vaſes Étruſques de différentes formes; on a trouvé auſſi dans quelques-uns des ſarcophages de pierre où étoient reſtés des os. Ils ſont entierement revêtus de ſtuc & ornés de diverſes manieres. Il y en a trois qui ont un double rang d'Inſcriptions Étruſques gravées dans le haut des murs, & au-deſſous une eſpece de friſe formée

de

de figures peintes. On n'y a point découvert de bas-reliefs en stuc.

Les Peintures semblent être à fresque, & sont en général du même style que celles qu'on voit ordinairement sur les vases Étrusques, quoiqu'il y en ait quelques-unes fort supérieures à tout ce qu'on connoît de Peintures Étrusques.

Les figures, quoique très-légerement peintes, sont bien conçues & prouvent que l'Auteur étoit en état de faire mieux. Ce ne sont guère que des esquisses où le Peintre s'est contenté d'exprimer sa pensée; dans un souterrain presqu'entierement privé de lumiere, les délicatesses d'un ouvrage plus fini auroient été en grande partie perdues. On a joint à cette description le dessin gravé de ces mêmes figures. Il y en a quelques-unes de curieuses, sur-tout des figures de Divinités représentées avec de grandes aîles. Le dessin en est en général mesquin & incorrect; il faut en excepter un homme nud, appuyé sur un bâton dont le bout est recourbé, qui nous a paru dessiné avec assez de correction, de hardiesse & même d'élégance.

Dans le nombre immense des appartemens souterrains qui n'ont pas encore été ouverts, il est très-probable qu'il se trouvera un grand nombre de Peintures & d'Inscriptions dont le recueil pourroit former un Ouvrage très-curieux & peut-être utile, non-

seulement par les lumieres qu'il répandroit sur les productions de l'art dans ces temps d'une antiquité si reculée, mais encore par les découvertes qu'il pourroit produire dans l'histoire d'une Nation qui quoique considérable par elle-même est, au regret de tous les Savans, presqu'entierement inconnue aujourd'hui.

Cette riche source de monumens antiques est à peine connue à Rome, si l'on en croit l'Auteur de la description. M. Jenkins, ajoute-t'il, est le premier & le seul Anglois qui l'ait jamais visitée.

XXVII. *Description d'une nouvelle Plante du Pérou, transplantée depuis quelque temps dans les Jardins Anglois, &c. par* G. D. Ehret.

On donne ici la figure de cette Plante avec la description de ses différens caracteres. Elle se trouve au Jardin du Roi & elle est connue sous le nom de *Belladona Peruviana minor.*

La suite pour l'Ordinaire prochain.



VII.

LES *plus nouvelles Découvertes dans le Regne Végétal, ou Observations Miroscopiques sur les parties secretes de la génération des Plantes renfermées dans leurs fleurs, & sur les Insectes qui s'y trouvent, &c. avec quantité de figures en taille-douce, gravées & enluminées ; le tout décrit & peint exac-*

tement d'après nature par Guill. Fred. Baron de Gleichen, *dit* Russworen, *Chevalier de l'Aigle Rouge de Brandebourg, Conseiller Privé & Grand Écuyer de Voyage du Margrave de Brandebourg-Culmbach, &c. A* Nuremberg, *chez Chr.* de Launoy. *in-folio.*

CET Ouvrage contient I°. une description du Microscope dont M. le Baron de Gleichen s'est servi pour ses observations, qu'il a imaginé lui-même & auquel il donne le nom de Microscope universel. II°. Une *Introduction* où l'Auteur fait quelques réflexions générales sur l'usage du Microscope & sur l'observation de la nature. III°. Un Traité sur les Plantes divisé en cinq Sections : on y traite 1°. *du genre & des fleurs des plantes ;* 2°. *du pistile ou pilon ;* 3°. *des réservoirs qui renferment la poussiere ;* 4°. *de la poussiere fructifiante des fleurs ou de la semence mâle des Plantes ;* 5°. *de la fructification.* L'Auteur paroît avoir étudié avec soin les meilleurs Auteurs qui ont écrit sur cette matiere. IV°. L'explication des planches gravées. Les figures comprennent les différentes parties du Microscope & représentent celles des Plantes que l'Auteur a observées ; elles sont dessinées & gravées avec soin & très-bien enluminées. Les Discours sont imprimés en Allemand & en François. Tout ce travail fait honneur à M. le Baron de Gleichen & mérite d'être continué.

VIII.

LE Roi de Danemarck, toujours occupé du bien des Sciences, des Lettres & des Arts, vient de faire présent au savant Naturaliste de Ratisbonne, M. Schaeffer, d'une somme considérable pour le mettre en état de publier l'Histoire & la Description des Insectes qu'on trouve dans le territoire de cette Ville. L'Ouvrage est déjà commencé, & l'Auteur en a donné l'Annonce en Latin & en Allemand. Voici le titre Latin : *Opuscula Entomologica, quæ jam instituta habet, auspiciis Augustissimi Potentissimi Daniæ & Norvegiæ Regis Friderici, &c. proximè edenda indicit eorumq. specimina quædam exhibet* Jacobus Christianus Schaeffer *S. Theol. & Philos. D.* &c. &c. &c. Cette Annonce est dédiée à M. de Bernstorff, Ministre d'État du Roi de Danemarck, le vrai Mecene de sa Cour. Donnons une idée du projet de M. Schaeffer.

L'Auteur voudroit avec raison que ceux qui traitent de l'Insectologie se conformassent aux procédés qu'on a suivis dans la Botanique, celle de toutes les parties de l'Histoire Naturelle qui a fait le plus de progrès. On a déjà, il est vrai, quant aux Insectes, un assez grand nombre de systêmes & de descriptions dont on est redevable à M[rs] *de Linné*, *de Réaumur*,

de Geer, Geoffroi, Scopoli, Sulzer, Clerck, Muller, &c. mais outre que dans leurs Ouvrages les figures font peu exactes, les Insectes n'y sont pas représentés avec leurs couleurs naturelles. Ceux de Mrs *Roesfel* & *Kleemann* méritent de grands éloges; mais ils ne sont pas assez complets pour satisfaire les Curieux.

Entraîné par son goût, & puissamment animé par la générosité d'un grand Monarque, M. Schaeffer, qui ne veut rien laisser à désirer, se propose deux objets principaux: le premier est de représenter d'après nature tout ce qui sert à caractériser les Insectes, ainsi que tout ce qui sert à leur nourriture & à leur conservation. Il commence par les parties extérieures des Insectes; ensuite il exprimera leurs caracteres & en formera une table d'après laquelle on pourra faire toutes les divisions nécessaires; il finira par indiquer les meilleurs moyens de surprendre les Insectes, de les nourrir aussi longtemps qu'il est possible, de conserver leurs cadavres & d'en former un Cabinet où regnent l'ordre & l'élégance. Quant au dernier objet, il regarde le Graveur, le Dessinateur & les autres Artistes; M. Schaeffer a fait choix des plus habiles dans chaque genre, & dirige lui-même leurs travaux.

Il résultera delà deux Ouvrages différens & séparés; le premier, qu'on promet pour le printemps

prochain, aura pour titre : *ELEMENTA ENTOMOLOGICA* ; le second, *ICONES INSECTORUM CIRCA RATISBONAM INDIGENORUM nativis coloribus expressæ & brevi descriptione donatæ.*

M. Schaeffer ne bâtira point de systêmes nouveaux ; c'est une manie contre laquelle il s'est souvent élevé lui-même. Il suivra principalement la méthode de M. *Geoffroi*, parce qu'il la regarde comme la plus conforme à la nature. Le papier, le caractere, les figures, les couleurs, le format ressembleront à ceux du beau Recueil que M. Schaeffer a déjà publié sur les champignons de Baviere & du Palatinat.

Cependant notre savant & infatigable Naturaliste prévoyant que sa tâche excédera les bornes des deux Ouvrages indiqués, se propose d'y en joindre un troisieme intitulé : *DESCRIPTIO ET SYNONYMIA INSECTORUM CIRCA RATISBONAM INDIGENORUM*. On y trouvera des explications plus détaillées, des passages paralleles d'autres Auteurs, & des détails historiques relatifs aux Insectes & principalement à leurs métamorphoses. Ces détails ont déjà commencé à paroître dans différentes Dissertations sur les Insectes que M. Schaeffer a publiées séparément en Langue Allemande ; il les fera traduire en Latin & les réunira pour en donner la continuation. S'il fait encore de nouvelles découvertes elles formeront des Supplémens.

On ne se sert pas de la voie de souscription pour exiger le prix d'avance; mais on désire d'être instruit de bonne heure du nombre des personnes qui voudront arrêter des exemplaires, afin de régler sur cela l'Édition.

FRANCE.

I.

ESSAI de Contes Moraux & Dramatiques; par M. B***. *A* Paris, *chez* Prault, *petit-fils, Libraire, Quai des Augustins.* 1765.

CES Contes sont au nombre de trois; on y trouve des mœurs vraies, un style naturel, & une morale utile & populaire; l'idée du troisieme surtout est très-ingénieuse & très-morale. L'Auteur est M. Bret, connu depuis longtemps par ses talens & ses Ouvrages, & dont nous avons annoncé l'Ordinaire dernier les Œuvres de Théatre. Il a donné une nouvelle forme à ce genre d'ouvrage; pour prévenir l'embarras qui se glisse souvent dans le dialogue lorsqu'il y a plus de deux Interlocuteurs, il a coupé le dialogue & a mis comme dans les Comédies le nom de chaque Interlocuteur au-dessus de ce qu'il va dire; il a bien senti qu'il se privoit par-là d'une grande ressource, en s'interdisant beaucoup de détails agréables, de transitions commodes, de réflexions piquantes que l'Écrivain peut dire & qu'il ne

peut mettre dans la bouche de ses Acteurs ; mais il a jugé qu'en tenant toujours ses personnages en action, on peint mieux & plus fortement ce qu'ils sont, ce qu'ils veulent & ce qu'ils sentent. Ces Contes sont en effet une espece de Drames ; M. Bret regarde ce genre comme une carriere où pourroient s'exercer utilement les jeunes Écrivains qui se destinent aux compositions dramatiques. Ils pourroient faire des Contes agréables de beaucoup de sujets qui ne sont guère propres au Théatre, & ils apprendroient par ces essais à concevoir un plan, à imaginer des caracteres, à développer une action & à écrire le dialogue. Ce Conseil est très-sage. *Le génie même*, dit très-bien M. Bret, *a besoin de plus de préparation, d'études & d'essais que n'en fait aujourd'hui la foule de nos Auteurs Dramatiques.*

II.

Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV ; par M. Patte, *Architecte de Mgr le Prince Palatin, Duc Régnant de Deux-Ponts. A* Paris, *chez l'Auteur, rue des Noyers, la 6e porte cochere à droite en entrant par la rue Saint-Jacques, & chez* Desaint & Saillant, *Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.* 1765, in-folio.

L'objet de cet Ouvrage est vraiment patriotique ; l'Auteur s'est proposé de recueillir & de mettre sous les yeux du Public tous les Monumens propres à illustrer & à faire passer à la postérité le regne de notre

Auguste Monarque. C'est une belle maniere de louer un Souverain.

Ce Livre est divisé en deux Parties. A la tête de la premiere est un tableau des progrès que les Arts, les Sciences & les Lettres ont faits dans ce siecle; vient ensuite une Introduction sur la maniere d'honorer les grands hommes tant chez les Anciens que chez les Modernes, avec une description des Monumens qu'on leur a érigés dans tous les temps & chez les différentes Nations. Cette Introduction est suivie de l'histoire détaillée de chacun des Monumens qui ont été érigés à la gloire du Roi dans les différentes parties de la France; après quoi on trouve une énumération des Médailles frappées à l'occasion des événemens mémorables du regne de Louis XV. La seconde partie contient les projets formés par d'habiles Artistes pour embellir cette Capitale & pour placer la Statue du Roi.

L'Ouvrage est enrichi d'un grand nombre de Dessins & de Plans, dessinés & gravés avec beaucoup de soin, d'élégance & de propreté; les Discours sont écrits avec sagesse. Tout ce travail fait honneur à son Auteur & mérite d'être encouragé par le Public.

III.

Recueil de Pieces détachées, par Madame Riccoboni. *A* Paris, *chez* Humblot, *Libraire, rue Saint-Jacques.* 1765.

Ce Recueil commence par une continuation de

Mariane, écrite dans le ſtyle de M. de Marivaux. Ce morceau nous paroît curieux par la reſſemblance de la copie. Madame Riccoboni n'a pas ſeulement imité les défauts de ſon modele ; elle a ſaiſi auſſi avec une vérité ſinguliere les fineſſes de ſon eſprit & de ſon ſtyle ; elle a ſu prendre ſa maniere d'écrire, de penſer, de narrer ; c'eſt ce ton moitié précieux, moitié naïf, cette familiarité ingénieuſe, ce déſordre arrangé, ces digreſſions continuelles, ces développemens fins & ſouvent trop ſubtils des affections de l'ame, ſur-tout de l'amour propre & de la vanité, enfin tous les traits qui caractériſent M. de Marivaux. Il faut avoir beaucoup d'eſprit pour imiter ainſi un Auteur qui en avoit tant. Après quelques autres petites Pieces ingénieuſes & bien écrites, on trouve un petit Roman intitulé *Erneſtine*, qui nous a paru d'un goût exquis. Les caracteres y ſont vrais quoique ſinguliers, & les incidens neufs ſans être romaneſques ; le ſtyle eſt plein de naturel, d'élégance & de nobleſſe ; l'intérêt en eſt très-vif ; mais les larmes que ce Conte charmant fait répandre n'ont rien d'amer ; c'eſt une émotion douce & tendre qui agite l'ame ſans la fatiguer, & dont on craint de voir la fin. Madame Riccoboni n'a peut-être rien fait de mieux, & cependant nous avons peu de Romans dans notre Langue ſupérieurs aux *Lettres de Juliette Cateſby* & au *Marquis de Creſſy*.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE des différens Articles contenus dans le cinquieme Volume.

ALLEMAGNE.

DANEMARCK.

FRANCE.

GENEVE.

HOLLANDE.

ITALIE.

SUEDE.

Fin de la Table des Articles.

Conservator's note 1232

GAZETTE LITTERAIRE DE L'EUROPE.
VOLS 4&5 (Paris 1675)

Condition when received.

Bindings - ¼ sprinkled calf. Vellum foredge strips. Marbled paper sides. Sewing supports - 5 thin raised cords, 3 laced into boards. Spine labels missing, impressions evident. Vol. Nos. tooled. No endbands. Boards worn, edges rubbed. Joints split. Sewing supports rotten and broken. Spine leather rotten and fragmented. Sewn 2 - sections - on. Both vols previously affected by water and mildew staining.

Work carried out.

The volumes were collated and pulled. Outer folds of all sections guarded with Japanese tissue. Free handmade paper guards around outer sections. Resewn on 5 linen cords following previous sewing pattern, sewn all along. Spines lined with aero cotton, slotted at supports and to extend onto inside of boards. Cords frayed and pasted to outside of boards. Spines covered using stained alum-tawed calf. New spine labels and vol.nos. tooled to previous pattern.

J.A. Cassels, Great Shelford, Cambridge. December 2000.

